

13

119021

72

LE MONDE ILLUSTRÉ



EDUARD MERYCOTE

LE PIONNIER

✻ FRANC ET SANS DOL ✻

GRAND JOURNAL NATIONALISTE

A HUIT PAGES ✻ HEBDOMADAIRE

Le Seul Journal Essentiellement Canadien-français Publié le Dimanche ✻ ✻

L.-G. ROBILLARD,

Editeur-propriétaire

AMEDEE DENAULT,

Directeur de la rédaction

Le "PIONNIER" est une tribune absolument libre. Chaque collaborateur signe ses articles et en est responsable.

Le "PIONNIER" publie régulièrement des chroniques scientifiques, de politique étrangère, de mode, de sport et de commerce : deux feuillets ; des articles d'économie politique, de littérature et d'art. Il donne une attention spéciale à la campagne anti-impérialiste, dont il s'est fait l'irréductible champion.

Le "PIONNIER" compte parmi ses collaborateurs, à côté d'un groupe de jeunes, vigoureux et hardis, les premiers écrivains du pays. Il est nettement indépendant de tous les groupes et de toutes les organisations politiques.

Le "PIONNIER" atteint plus de 80,000 LECTEURS chaque dimanche.

Administration, Rédaction et Ateliers :

33, 35 et 37, RUE SAINT-GABRIEL
MONTREAL

AUX ATELIERS DU "PIONNIER"

On fait rapidement, élégamment et à bas prix, les impressions de tous genres, les plus luxueuses comme les plus simples.

BOITE POSTALE, 2162.

TEL. BELL, MAIN 467.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 923

MONTRÉAL, 4 JANVIER 1902

5c LE No



Avec les SOUHAITS
DE
LA NOUVELLE ANNÉE

LE MONDE ILLUSTRÉ

1902 D'APRÈS PHOTOGRAPHIES

DE
M. M. LAPRÈS & LAVERGNE

360 RUE ST DENIS

MONTRÉAL



LES FLEURS VIVANTES DE LA VIE CANADIENNE.—Le bouquet de l'année nouvelle

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 JANVIER 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467 Rédaction : B. d. P. 785

JULES SAINT-ELME (Amédée Denault), Directeur ;
M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :
37, rue Saint-Gabriel

CHEZ NOS COLONS DU NORD

L'école des journalistes. Rude mais intéressant voyage. Intronisation d'un curé de vingt-huit ans. Un congrès improvisé de colonisation. Prêtres patriotes. Au service de la patrie. Ne négligeons point nos valeureux colons.

Partir de Labelle à la demie de minuit, par un froid de plusieurs degrés audessous de zéro, pour couvrir une étape de vingt-un milles et atteindre Saint-Ignace du Nomingue à 5.15 hrs du matin : voilà qui dénote quelque détermination et un dévouement assez peu banal au service d'une cause embrassée. C'est pourtant ce qu'accomplissaient, dans la nuit du 16 au 17 décembre dernier, trois journalistes de Montréal. MM. Arthur Côté, de *La Presse*, Alfred Pelland, de *La Patrie*, et Amédée Denault, directeur du *Pionnier* et du *MONDE ILLUSTRÉ*. Délégués par nos confrères de la métropole pour les représenter en cette occasion, nous allions, accompagnés de M. Carufel, secrétaire de la Société Générale de Colonisation et délégué officiel du département provincial de la colonisation, et de M. Christin, agent des Terres de la Couronne au Nomingue, représenter la presse montréalaise, aux fêtes de la bénédiction et de l'inauguration de l'école primaire que les journalistes viennent de bâtir, par souscriptions publiques, à la Ferme Neuve, (Notre-Dame du Très-Saint Sacrement), un nouveau centre de colonisation, sur la rivière La Lièvre, à 170 milles au Nord-Ouest de Montréal.

* * * Mais je viens d'arrêter mon lecteur à la première étape.

Après cent un milles de chemin de fer, distance que les excellents convois du Pacifique Canadien nous font franchir en quelques heures, et vingt-un premiers milles de voiture, sous une bise singlante, pendant cinq heures de nuit, il nous restait encore quarante-huit milles de voiture en perspective, avant d'atteindre le bout et la fin du voyage. Or, il fallait être à la Ferme Neuve le lendemain matin, 18 décembre, au plus tard à dix heures.

Aussi le relai fut-il raccourci au minimum. Le temps de prendre quelque repos, de laisser nos excellents petits chevaux du Nord reprendre un peu haleine, après la longue course déjà fournie, et onze heures avaient à peine sonné que nous nous remettions en route.

Un arrêt de quelques minutes dans une humble maisonnette, où de braves femmes de colons nous prennent, un instant, pour "des messieurs de la ville en tournée de vaccination obligatoire(1)", et nous arrivons, à 2 heures p. m., pour dîner, au Poste Maillé, au pied du lac Pie IX, canton de Montigny, sur le Chemin Chapleau, à onze milles du Nomingue.

Trois heures sonnant nous retrouvons en voitures et il n'était pas encore cinq heures que nous avions "abattu" une nouvelle étape de onze milles. L'ho-

pitallière maison de M. Pierre Lacasse, sur le rivage même de la rivière Kiamika, à l'entrée du pont qui la traverse, nous offrait un refuge momentané, une bien-faisante chaleur, dont nous avions grand besoin, et le loisir de contempler à notre aise le superbe plateau où se dresseront, avant longtemps, l'église et le village de Saint-Gérard de Montarville. C'est la première vue ouverte sur cette "terre promise" pour nos colons du Nord qu'est la vallée de la Lièvre et de la Kiamika. Et soudain placé en face de ce spectacle, après avoir franchi les cent dix milles de montagnes à l'aspect, pittoresque plutôt que fertile, qui séparent Saint-Jérôme de Saint-Gérard, le voyageur ne peut s'empêcher d'en jeter de haut cris d'admiration.

Mais nous n'avons guère le temps de nous complaire davantage en nos sensations d'art ou de patriotisme. Nous remontons vite en voiture, et deux heures plus tard, quatorze nouveaux milles de route avaient fui sous nos traîneaux. Nous atteignons le village, passablement considérable, du Rapide de l'Original, à 158 milles de Montréal, mais encore douze milles en deçà de la Ferme-Neuve.

Au Rapide de l'Original, on trouve bonne table et bon gîte. Va sans dire que nous en profitons sans remords, pour réparer la nuit plutôt fatigante de la veille.

Dès huit heures du matin, la joyeuse caravane reprend sa course au clocher, par une température d'hiver splendide, qui s'est un peu adoucie et qui, avec l'appoint de chemins excellents, sous ce climat délicieusement salubre du Nord, n'est pas loin de nous paraître irréprochable. Et nous courons ainsi le long de la rive gauche de la Lièvre, dans la direction nord-trois quarts ouest, tout entiers à l'admiration des paysages merveilleux qui se succèdent perpétuellement sous nos yeux, et qu'irradient les feux d'un clair soleil de décembre, sous l'effet desquels étincelle le blanc manteau d'hermine vierge dont la neige a drapé les exquises coquetteries de cette grande nature.

Il arrive ainsi que la route nous paraît très brève, entre le Rapide de l'Original et la Ferme-Neuve. Du point de départ au lac *Le Pionnier*, à mi-chemin entre les deux villages—c'est un souvenir géographique du voyage du directeur du *Pionnier*, en septembre 1901—et de ce dernier endroit au terme de notre pèlerinage, nous voyageons comme dans un enchantement.

Nous sommes presque surpris de nous voir si tôt arrivés, quand, tout d'un coup, au centre de cette autre plateau magnifique formant presque dans la Lièvre, et sur lequel va surgir le village de la Ferme Neuve, autour de l'humble chapelle déjà construite et de l'établissement aux seigneuriales proportions, de M. Cyrille Lafontaine, pionnier de l'endroit et propriétaire de la "ferme neuve" proprement dite—véritable seigneurie, d'une contenance d'un millier d'acres et plus—quand nous apercevons, dis-je, le tricolore claquant dans la brise, des hauteurs d'un mat majestueux, à la porte de "notre école".

JULES SAINT-ELME

(A suivre)

RÉMINISCENCES

Triste est ma solitude ainsi qu'un cimetière,
Mon pauvre cœur est lourd de ses crâpes de deuil.
Là, dorment à jamais dans l'oubli du cercueil
Mes tendresses d'antan sourdes à ma prière.

Là, reposent en paix sous leur blanc mausolée
Les espoirs nouveaux-nés, le rêve décevant,
La folle illusion au mirage mouvant
Dont se berce toujours mon âme désolée.

A l'aurore de l'An ma visite première
Est pour ces morts aimés, ossements et débris
Que recouvre des ans le sombre voile gris,
Et seule ma pensée erre en ce cimetière.

Le souffle d'une fleur s'exhale de la tombe,
Les pleurs qui lentement ruissellent de mes yeux
Éveillent par milliers les souvenirs heureux
Qui caressent mon front comme un vol de colombe.

C'est une âpre jouissance, un bien amer plaisir,
D'évoquer le passé, d'en remuer la cendre ;
Pour exhumer ces morts, au froid caveau descendre,
Les faire s'animer au feu du souvenir.

COLOMBINE.

LE CANADA AUX CANADIENS

III

C'est le même individu, d'abord humble colporteur, ayant acquis—par quels moyens?—mais enfin ayant acquis, toujours en un temps très court, l'argent nécessaire à son établissement, puis, poursuivant sa bonne fortune et se constituant exploitateur des pauvres gens—encore un métier qui ne donne pas d'ampoules aux mains. Entre temps, le vilain et sinistre oiseau a prêté—à la semaine et aux chrétiens—sur un taux hebdomadaire variant de 25 à 50% (1300 à 2600 pour cent par an) quelques sous sur un gage valant dix piastres.

Le plus souvent, il s'arrange de manière, si l'affaire est bonne pour lui, à ne pas rendre ce gage, ce qui est le nec plus ultra du "be dit commerce".

Consultez, chaque mois, dans les annonces de nos grands journaux, les ventes de gages—non réclamés—où l'on voit de tout ; on y retrouve, mêlés dans un superbe électisme, les objets les plus hétéroclites : matelas ou couvertures du pauvre ; machine à coudre de l'ouvrière ; outils professionnels des humbles ; montre du prolétaire, fraternisant avec les jumelles d'opéra, les fusils de chasse, les mandolines, les kodaks, les bijoux et les fourrures ; tout ce qui constitue, suivant le cliché consacré,—"le fonds ordinaire d'un prêteur sur gage".

Mais les appétits se développent, grâce à l'impunité absolue protégeant cette honteuse exploitation, et le petit colporteur de naguère, le brocanteur d'hier, le prêteur sur gage d'aujourd'hui, va accomplir un nouvel avatar.

La gent velue et gluante va devenir un rouage encore plus néfaste, plus dissolvant, de la sinistre machine dont les engrenages accrochent, saisissent, happent tout au passage.

Le "petit et sale youpin" devient un gros Israélite ; il agit, spéculé, escompte, toujours à coup sûr, et vous assistez, en un laps de temps très court, à son ascension sur cette étrange "Echelle de Jacob",—échelle moderne et à extension comme celles des pompiers—, de l'échelon inférieur à celui supérieur.

Ça, c'est une des faces du cosmopolite, prêteur, brocanteur, recéleur au besoin, de celui qui s'attaque aux miséreux, mais il y en a d'autres, beaucoup d'autres même qui, quoique procédant de la même origine, diffèrent absolument par les moyens employés, divergent en tous sens, mais finissent par se diriger vers un but unique, l'exploitation du travail sans travailler.

Ce but, le Juif le poursuit et l'atteint au détriment de ses nouveaux "gombatriotes" par tous les moyens—ô combien ténébreux quelquefois!—qu'il s'agisse de basse ou de haute brocante, de basse ou de haute banque, sans oublier cette mine, l'exploitation des scandales, qu'ils soient privés, municipaux ou politiques, ce qui, pour certains de ces messieurs, hier encore en crasseuse "touloupe" aujourd'hui coiffés de haut de forme à huit reflets, constitue le nec plus ultra de l'art et, surtout, celui qui paie le mieux. Si les petits, tout petits métiers, parmi ceux que je viens d'énumérer, sont généralement l'apanage des Juifs, Russes, Polonais, Galiciens, dont fourmillent nos rues, il est juste d'ajouter que ce ne sont pas les seuls fils d'Israël qui se livrent à leur exploitation.

Ils y sont largement aidés par toute la séquelle orientale des faces bistrées et des "barbes de palissandre" inondant nos villes et nos campagnes de ses flots toujours grandissants, tourbe affamée et thésaurisante prenant tout et ne rendant presque rien, drainant enfin, à jet continu, aussi bien le centin du pauvre que le dollar du riche, la ville que la campagne.

Il y aurait un moyen, bien simple pourtant, de neutraliser d'abord, d'anéantir ensuite, cette concurrence déloyale, si préjudiciable au commerce honnêtement pratiqué.

Pour les pouvoirs constitués : états, municipalités ; exiger du colporteur, du brocanteur, des papiers d'identité et ce, dès son arrivée dans la paroisse, dès ses velléités d'établissement dans la cité. Une licence pour le commerce fixe ou nomade, qu'il déclare devoir exercer ; un permis spécial dans la localité ou il se

transporte, ce qui est le droit des municipalités, et cela énergiquement avec, comme sanction, la confiscation des marchandises offertes en vente sans licence, une amende considérable, et la prison en cas de non paiement.

Pour les acheteurs : ne jamais encourager, ne fut-ce que d'un centin, tous ceux qui pratiquent ces commerces louches.

La bourse d'abord et surtout ; la "paille humide des cachots" ensuite : ils ne connaissent et n'apprécient que cette répression-là !

A défaut des pouvoirs publics lesquels, armés pourtant, ne savent ou n'osent faire usage de leurs armes, il appartient aux exploités de prendre et de maintenir mordicus la bonne résolution suivante : Sous n'importe quel prétexte, ne rien acheter aux colporteurs et brocanteurs qui toujours vous volent, soit sur le prix payé, soit sur la qualité de la marchandise livrée, souvent sur les deux à la fois. Favoriser le commerce canadien et, par ce premier pas dans la voie indiquée, affirmer résolument, par des actes, la résolution prise. Pousser enfin le cri qui devrait être celui de ralliement pour tous les enfants du pays : Le Canada aux Canadiens !

JEAN CANADA.

(A suivre)

NOËL !

Depuis quatre mille ans de mystique espérance, Les mondes sur la terre attendaient la naissance D'un enfant au front pur en son berceau royal. Il devait naître un jour d'une humble et douce femme Dont le péché jamais ne ternit la belle âme, Et qui, chaste, porta le bandeau nuptial !

Or voilà qu'une nuit, au champ de Galilée, Dans la blancheur d'hiver, de givre entremêlée, Un astre resplendit sur les chemins du ciel. Posant son disque d'or audessus d'une étable, Où Joseph et Marie, en ce lieu lamentable, Baisent l'Agneau divin chanté par Israël !

Près de la froide couche où repose, paisible, Le doux Ambassadeur du grand monde invisible, Un bouc au noir regard allonge ses naseaux, Pendant qu'un ange rose, à la voix grave et tendre, Entonne un chant si beau que l'on croirait entendre Le concert de l'aurore au seuil d'un nid d'oiseaux !

Au plafond vermoulu la lueur incécise D'un flambeau vacillant, qui parfois agonise, Découvre sur le mur un sceptre de roseaux, Une croix et des clous surmontés d'une lance, L'éponge avec le fiel pour doubler la souffrance De Celui que Judas promit à ses bourreaux !

Voilà pourquoi Jésus descendit sur la terre, Et de tous les péchés couvrant sa vie austère, L'offrit comme holocauste à son Père éternel. Il naquit pour le pauvre et pour l'homme superbe, Afin qu'à la moisson, lorsqu'il fera sa gerbe, Le juste, seul, triomphe en ce jour solennel !

Le monde te salue, ô nuit de délivrance Par Jésus terrassant l'enfer et sa souffrance ! Car s'il ne fut pas né le monde était perdu. A genoux sous ce toit où l'Infini rayonne Dans un nimbe éclatant qui partout l'environne, Sans partage offrons-lui notre cœur éperdu !

PHILÉAS HUOT.

St-Roch de Québec, décembre, 1901.

CONTE DU JOUR DE L'AN

CE PAUVRE BOB !...

RÉCIT DE GRAND'MÈRE

I

" Il y avait une fois..."

Ce fut ainsi qu'après avoir affirmé ses lunettes d'or sur son nez, et toussotté d'une petite toux de vieille, sèche et saccadée, notre grand'mère commença son histoire, tandis que nous nous rangions en cercle autour d'elle, pour mieux l'entendre.

" Il y avait une fois une petite fille, la plus jolie que j'aie connue, fraîche, avec de grands yeux bleus comme un ciel d'été et des cheveux plus blonds que les épis ; elle s'appelait Madeleine et, bien qu'elle n'eût que six ans, elle dépassait en sagesse d'autres enfants beaucoup plus âgés qu'elle. Elle possédait un esprit très précoce, d'une naïveté charmante, et par-

dessus tout un cœur d'or, aimant, généreux, plein de la plus exquise délicatesse, ce qui est, mes petits amis, la plus rare, et partant, la plus précieuse qualité..."

En prononçant ces mots, notre bonne grand'mère avait pris un ton sentencieux qui ne nous échappa point ; elle s'arrêta une minute, comme pour laisser à nos jeunes intelligences le temps de méditer cette grave parole.

" Ses parents, reprit-elle bientôt, l'aimaient à la folie, d'un amour auquel se mêlait un orgueil d'ailleurs bien légitime, et, comme ils étaient fort riches, ils ne négligeaient aucune occasion de combler ses moindres désirs.

" C'était surtout au 1er janvier que leur prodigalité se donnait libre carrière ; ce jour-là il y avait à la maison paternelle une avalanche de jouets et d'étrennes de toutes sortes : de grandes poupées magnifiquement vêtues, de beaux livres dorés sur toutes les tranches, avec de grands animaux en couleurs et des lettres plus grandes encore ; des guignols, garnis de pantins barriolés, des chemins de fer, etc..."

" Telle était, au premier moment, l'admiration de Madeleine pour ces beaux joujoux, qu'elle restait devant eux, immobile et muette, osant à peine les toucher.

" Mais cette crainte ne durait pas et la fillette se familiarisait bien vite avec ses nouvelles connaissances.

" Une année, (voilà bien vingt ans de cela,) des nombreux cadeaux qui s'entassaient sur la table de Madeleine, l'un (celui de la vieille Marie, l'ancienne bonne de la famille, qui l'avait acheté de ses maigres économies) attirait particulièrement son attention, bien qu'il n'eût rien en lui-même pour justifier cette préférence. C'était un grand bonhomme en bois, grossièrement taillé, vêtu d'un mauvais costume d'indienne à ramages et coiffé d'un chapeau de feutre gris trop petit pour sa tête. Sa tournure grotesque, son visage d'une expression ridicule eussent suffi pour exciter le dédain et le mépris de beaucoup d'enfants, et j'en connais, pour ma part, qui auraient impitoyablement relégué dans un coin ce personnage mal bâti. Mais Madeleine était plus généreuse et tandis qu'elle se montrait assez indifférente vis-à-vis des brillants polichinelles et des étincelantes poupées, elle restait volontiers des heures entières en tête à tête avec son pauvre Bob (c'était ainsi qu'elle l'appelait,) causant amicalement avec lui et lui racontant, toute joyeuse, des histoires inventées à plaisir par sa jeune imagination.

" La mère de Madeleine, qui épiait avec un soin jaloux les plus petits mouvements de sa fille, s'aperçut bientôt de son affection bizarre pour le plus laid et le plus difforme de ses jouets. Elle eut la curiosité de lui en demander la raison :

" — Oh ! petite mère, répondit la fillette, il doit être si triste, ce pauvre Bob, seul au milieu de ses riches camarades ! Il doit tant souffrir de son dénûment et de sa laideur ! Si je l'abandonnais il n'aurait plus personne auprès de lui pour compatir à son infortune. Tu m'as dit si souvent qu'il fallait avoir pitié des malheureux, que j'ai cru bien faire en essayant de le consoler... Et puis il est si doux ! Tu ne m'en veux pas, dis, petite mère ?

" — Non, mon enfant, reprit la mère, non, non, bien au contraire !

" Elle ne put en dire davantage : l'émotion la gagnait insensiblement, arrêtant les paroles dans sa gorge, mais un baiser vint achever la phrase, et dire à Madeleine toute la joie que sa réponse avait fait éprouver à sa mère.

" A partir de ce jour le pauvre Bob fut encore plus aimé, plus choyé qu'autrefois, et je crois bien que, s'il n'eût pas été en bois, il fût mort victime d'un excès de bons traitements.

II

" Quelques années plus tard, Madeleine était une grande jeune fille. Elle avait dix-huit ans, et sa mère lui fit faire son entrée dans le monde. Elle sut dès le début se faire remarquer par la simplicité et l'affabilité de son caractère et devint, grâce à son enjouement

et à son entrain, la reine de tous les bals et de toutes les soirées. Un petit cercle d'adorateurs ne tarda point, comme bien l'on pense, à se former autour d'elle ; les plus riches sportmen de la ville, les jeunes désœuvrés, dont la vie factice évolue dans le petit espace qui sépare le turf du tripot, qui n'ont d'esprit que par leur tailleur ou leur jockey, oisifs au cerveau vide, mais à la bourse bien garnie, faisaient à Madeleine, et surtout à sa dot, une cour assidue : cour inutile d'ailleurs, car la jeune fille, à laquelle rien n'échappait de ces intrigues mesquines, manifestait à l'égard de ces avances intéressées une indifférence qui décourageait parfois les plus confiants.

" Parmi les habitués dessalons que fréquentait Madeleine, se trouvait un jeune homme, moins favorisé de la fortune que les autres, petit, laid, d'une étrange conformation, mais, au demeurant homme d'esprit et de cœur, d'une parfaite distinction. La conscience de sa laideur et de sa gaucherie, la crainte des sarcasmes que sa nature susceptible lui faisait redouter à chaque instant l'avaient rendu défiant vis-à-vis d'un monde dans lequel il se croyait incapable de briller. Forcé par sa situation de paraître, contre son gré, dans cette société qui l'éblouissait d'autant plus qu'il se sentait mieux fait pour l'ombre, il se tenait toujours à l'écart n'osant faire un pas, de peur qu'il ne parût faux et maladroit, souffrant d'une solitude qui lui pesait horriblement. Aussi son caractère avait-il fini par devenir taciturne et presque sauvage, comme imprégné du cruel ennui qui le rongeaient.

" Il avait, lui aussi, remarqué Madeleine, mais avec ce regard désespéré du pauvre, pour des bijoux précieux que sa misère lui défend de convoiter ; lui aussi, il avait été frappé de sa beauté, de sa jeunesse, et, comme les autres, il eût voulu le lui dire. Mais, hélas ! sa bouche lui semblait mal faite pour le madrigal, et jamais il n'avait pu se décider à tenter auprès d'elle la plus petite démarche.

" Un soir pourtant, fatigué du rôle auquel il se croyait fatalement condamné, il allait quitter le bal plus tôt qu'à l'ordinaire, quand un regard de Madeleine rencontra le sien ; il crut y lire un mot d'espoir et une étrange pensée traversa son cerveau. Peut-être, avait-elle observé sa tristesse et deviné le secret de son cœur ! Peut-être, touchée de son malheur, avait-elle pris pitié de lui ! Un doute restait dans son esprit : il brûlait de le dissiper et, surmontant sa timidité, il s'avança hardiment vers l'endroit où se tenait Madeleine ; puis, la saluant avec respect, il implora d'elle l'honneur de s'inscrire sur son carnet, à la suite des brillants danseurs qui, depuis si longtemps, excitaient son envie. La jeune fille la lui accorda de la façon la plus charmante et j'ai su depuis, ajouta ma grand'mère en riant, qu'elle l'inscrivit le premier sur sa liste, sans songer qu'elle faisait en sa faveur un passe-droit blâmable... en toute autre circonstance.

" Dire quelle fut, pendant le reste de la soirée, la joie du jeune homme, est impossible ! Il demeura tout le temps sous l'empire d'un charme inconnu, qui lui fit oublier les tristesses d'autrefois : il retrouva peu à peu son aisance, redevint lui-même, c'est-à-dire un causeur plein d'esprit et de verve, et poussa même l'audace jusqu'à réclamer une seconde valse que, du reste, il obtint sans peine.

" Ses amis le regardaient étonnés, ne sachant que penser d'un pareil changement. Mais leur surprise fut bien plus grande encore lorsqu'ils apprirent, quelques mois plus tard, le mariage de Madeleine avec son nouveau danseur et qu'ils purent assister à la bénédiction nuptiale, qui fut donnée aux jeunes époux dans l'église Saint-Pierre de Chaillet..."

" — Le pauvre Bob, reprit bonne maman, fut soigneusement renfermé dans un grand placard du salon, jusqu'au jour où Madeleine vint elle-même l'en retirer pour le donner à sa première fille.

HENRI CONTANT.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux illustrés du Canada.

JEAN RAMEAU

(ÉTUDE LITTÉRAIRE)

(Suite)

Cette exposition eut lieu chez Bernheim, rue Laffitte du 10 au 30 Mars 1893, et fut honorée de la visite du regretté Président Carnot, qui ne perdait jamais l'occasion de manifester publiquement sa sympathie pour les arts.

Pastelliste ! ne pouvait-il pas l'être, puisqu'il est poète ! Ne devait-il pas faire valoir les infinies ressources que donnent les couleurs, lui qui connaissait si bien la nature ; il voulait l'idéal : les reproduire, les fixer sur le carton.

Aussi ce fut un véritable régal, après avoir lu les poésies de Jean Rameau, de les voir ainsi expliquées et précisées par sa peinture.

Passons vite, hélas ! au milieu de ces œuvres ; nous assisterons à la "dernière flambée."

... Ranimés par le feu joyeux,
Les bons vieillards, les doux aïeux,
Dont la main tremblante s'avance
Rêvent près des tisons vermeils
Et voient reluire les soleils
De leur enfance...

Plus loin un pastel est annoncé par ces vers :

... Oh ! la maison bénie où
[Le matin pénètre !
C'est entre ces murs là que
[s'ouvrirent mes yeux ;
C'est sous ce plafond-là
[qu'ils s'éteindront,
[peut-être,
Devant ce beau soleil qui
[brille à la fenêtre
Et semble faire entrer les
[âmes des aïeux...

et que l'auteur, dois-je dire le poète ou l'artiste ! je ne sais, mais en disant simplement Jean Rameau, je crois donner le meilleur des synonymes à ces deux qualificatifs qui sont réellement son apanage ; que Jean Rameau a baptisé : "Lever de soleil, chez nous."

Le catalogue de cette exposition, qui contient les strophes charmantes des pastels, serait à lire et à placer avec ses œuvres, car bien qu'il n'ait pas été mis en librairie, ce qui lui donne une valeur de bibliophile, il contient des descriptions et des sentiments que l'on doit rechercher et que l'on goûte avec joie.

Voulez-vous savoir ce qu'est Jean Rameau dans la vie privée ; voulez-vous faire une excursion dans les environs de l'Arc de Triomphe, au milieu de la grandeur élégante et du recueillement de ce Paris qui se cache à l'ouest de la vieille Lutèce ; nous le trouverons dans son cabinet de travail, sobre d'ornement ; sur la cheminée, le buste de son fils, au mur, une tête de Cormon, un dessin de Fould, et sûrement, religieusement, à la place d'honneur comme il convient à un tabernacle, un coffret précieux renfermant ses œuvres comme un écrin de diamants.

Simplement vous serez reçu et après quelques mots de sympathie, si vous êtes l'ami du maître de céans, vous pourrez connaître quelques-unes de ces merveilles qu'il cache aux regards indiscrets.

Une belle après-midi de juin 1898, il me fit longuement l'honneur de son cabinet de travail, et la conversation se termina sur le balcon qu'ornaient des débris d'inscriptions et de chimères tombés d'anciennes églises. Le soleil se couchait sur les collines avoisinant la Ville et rêveur, extasié, il ne me parlait plus, il jouissait de ce spectacle sublime et m'avait communiqué son extase.

Un pauvre fait-il appel à sa bonté ; reçoit-il la lettre classique, fort bien tournée, signée d'un nom d'em-

prunt, où est tracé en traits saisissants le tableau de la plus affreuse misère et demandant un secours que l'on passera prendre le lendemain chez le concierge. Sa générosité le fait alors penser comme Montalembert : qu'il vaut mieux s'exposer à être dupé par un faux pauvre que de s'exposer à en laisser un vrai mourir de besoins ; il met son aumône sous enveloppe et la remet chez le concierge, sans même s'en occuper plus longuement.

Nous allons maintenant étudier Jean Rameau dans ses œuvres et apprécier celui que François Coppée, ce maître admiré, appelle "un charmant poète" (1) et que Francisque Sarcey refuse de juger, ne connaissant pas suffisamment ses œuvres et craignant de le méconnaître : "Je ne connais pas assez les œuvres de Jean Rameau pour le juger et vous donner une réponse. J'y perds et le regrette, soyez-en sûr..." (2)

Jean Rameau fit plusieurs volumes de poésies. Après les *Poèmes fantasques* curieux recueil parut *La Vie et la Mort*, volume en tête duquel il plaça sa Légende de la Terre. Dans ce volume où presque toutes les poésies seraient à citer, une se signale d'une façon spéciale. Dédiée à Rodolphe Salis, le gentilhomme directeur du *Chat Noir*, à qui tant de poètes doivent leur situation littéraire, cette pièce du

Faire d'énormes vers, longs de cent mille lieues,
Qui seraient seulement par la lune applaudis :
Voilà mon paradis !

Sire Dieu j'aime... Quoi ? Bien des choses encore !
J'aimerais rire, hélas !
Rire éternellement d'un grand rire sonore,
Rire pour tous les jours où, dolent, triste et las,
J'ai pleuré sans soulas !

Vous me ferez donc rire, O Dieu ! rire, encore rire
Par éclats sans pareils,
Jusqu'à ce que mon ventre éperdu se déchire,
Et que mes fols débris se transforment, vermeils,
En hilares soleils !

Et j'irai, vague, épars, multiple, inerte, comme
Vont les globes tiédés ;
Je ne penserai plus, je ne serai plus homme...
Sire Dieu, Sire Dieu ! peut-être est-ce là, dis,
Le seul vrai paradis ?

Après parut la *Chanson des Étoiles* qui fait vaillamment suite au précédent. Cet ouvrage se partage en trois parties que nous allons parcourir successivement. Dans la première, dénommée le "Ciel," nous voyageons dans les étoiles, dans les régions idéales et célestes. De cette partie se détache la poésie charmante et la légende naïve d'un

beau rayon de lune,
Comme un oiseau d'azur au fantastique aileron
Il était envoyé sans doute en la nuit brune
Pour semer dans les bois l'âme d'un liseron.

La deuxième partie :
"Terre" nous fait assister en des vers sautillants par leur cadence, charmants par les idées qu'ils expriment, aux plaisirs réels d'ici-bas. Oh ! les jolis tableaux, les jolis paysages que l'on entrevoit en lisant ces pages, que l'on voudrait être transporté près de ces arbres qui

..... Messidor, trône aux
[Cieux
Epanchant d'après jets de
[laves,
Ils ont pour vous de l'om-
[bre et des dômes épais
Et des éventails verts
[qu'ils agitent en paix
Comme de noirs esclaves.

Ne voudrait-on pas être

..... Dans un coin, graves,
[stoïques et solitaires,
Indifférents au vent qui
[berce, au vent qui mord,
Un noir sapin laisse tom-
[ber ses bras à terre
Et, dédaigneux, sans nid,
[sans fleurs, attend la
[Mort.

dans cette seconde partie il nous fait connaître dans "Labour" le laboureur hâlé, courageux, solennel

en sa tache et nous fait vivre sa vie fleurie de nobles et d'honneur.

Des sensations intérieures, que nous comprendrons car nous les avons tous éprouvées, lui fourniront le sujet de sa troisième partie : "Cœur." Quel véritable régal, quel véritable bonheur pour les mères, que de lire les strophes composant "Horloge du Cœur." Ne partage-t-on pas ses anxiétés en songeant :

Qu'on ne peut taire ces choses,
Puisque l'horloge sainte, un jour,
Doit s'arrêter sous vos chairs roses,

Et, ... afin qu'à votre heure dernière,
Quand Dieu reprendra votre cœur,
Des mains de l'ange de lumière,

Ce cœur, qui fut si doux au mien,
Soit sans aigreur, soit sans souillure,
Et n'ait battu que pour le bien
Dans votre vie honnête et pure.

Ce livre constitue pour certains esprits délicats et amoureux de sensations vécues, un véritable compagnon ; l'esprit s'y repose des tracasseries et soucis de la vie, Après, en 1891, parut un volume où il célèbre la *Nature* en des vers harmonieux et sonores, comme il convient à un poète chantant la gloire de l'immensité.

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.

(A suivre)

J'ai été tes tords, mon
cher moyen Leymarie, par
la tête pauvre que j'ai trouvée
de moi. Samedi. J'ai eu
retrouvé. Je repète beaucoup
que votre conférence ait été
donnée un samedi. Je
ne suis jamais en peine
jamais de la journée et
ne puis entendre mon élève
de votre bouche.
J'ai vu vos serres la
main bête de Tenette - moi
de me dire de aujourd'hui

Votre reconnaissant et
bon devoué

Jean Rameau

Je rent de moi le 15 jour
de de jeun mon, dans le pi
midi d'ou, voy, jamais
je vous donne un espace
plate de janvier. Jan -
janvier à l'année des tribulations
d'ou, donne, bien
entendu

JR

titre de *Le Paradis*, est assez leste et à permis à Jean Rameau de laisser libre essor à sa verve, les strophes suivantes se distinguent par leur esprit et leur belle allure :

Sire Dieu, je boirais, faute de vin, des choses,
Oh ! des choses, là-haut !...
Je boirais, le matin, votre aurore aux flots roses !
Et je boirais, le soir, votre soleil rougeaud,
Ainsi qu'un grog bien chaud !

Et votre clair de lune ainsi qu'un lait d'ânesse !...
Sire Dieu, je le dis :
Boire, boire galement ; boire, boire sans cesse ;
Trinquer avec des saints aux ventres rebondis :
Voilà mon paradis.

Sire Dieu, j'aime assez faire des vers fantasques,
Or, pour les copier,
Vous me trierez là-haut, sans brouillards, sans bourras-
Quelques-uns de vos ciels à l'état printanier : [ques,
J'en ferais mon papier.

Tremplant ma plume alors dans les nuits violettes,
J'écrirai de grands vers
Ponctué de soleils, virgulés de comètes,
Guillemetés avec des arcs-en-ciels divers
Par la tempête offerts.

Et j'irai, en chantant au fond des voûtes bleues !
Sire Dieu, je le dis :

(1) Lettre du 16 janvier 1899.

(2) Lettre de Marseille 9 janvier 1899.

Nos SOUHAITS



Où l'amour, c'est
la vie.

C'est tout ce qu'on
regrette et tout
ce qu'on envie

Quand on voit sa
jeunesse au cou-
chant décliner.

Sans lui rien n'est
complet, sans
lui rien ne
rayonne,

La beauté, c'est le
front ! l'amour,
c'est la cou-
ronne

Laisse-toi couron-
ner !

AVARIES

LE JOURNAL

Utopies d'hier, vérités aujourd'hui

Il y a bientôt dix ans que la France est munie des premiers sous-marins connus, ceux dus à MM. Goubet et Gustave Zédé.

Quoique ayant, dès leur apparition, donné des résultats satisfaisants, deux difficultés, cependant, n'avaient pas, à cette époque, été surmontées : l'impossibilité de pouvoir, sans remonter à la surface de l'eau, reconnaître sa route, et le minime rayon d'action résultant de la faiblesse des machines employées. Mais, dès le 3 février 1896, Goubet lançait un nouveau type, le "Goubet No 2," suivi de près par le "Gustave Zédé No 2," auquel Maugas appliquait une hélice puissante de son invention.

Le 30 août 1899, à la suite d'un concours ouvert par le gouvernement français, trois autres types apportaient à l'œuvre commune de nouveaux perfectionnements, si bien, qu'en l'an de grâce 1901, le sous-marin français est bien près d'avoir atteint la perfection. 50 de ces redoutables engins de guerre sont actuellement sur chantier et 20 en service.

Les lancements se succèdent, rapides. En janvier, le "Français" est mis à l'eau à Cherbourg ; puis l'"Algérien," et, les 5 et 18 mai, les submersibles "Sirène" et Farfadet."

Quelle est donc la différence existant entre un sous-marin et un submersible ?

Le premier est destiné à naviguer presque constamment sous l'eau ; le second à la surface, et à ne s'enfoncer qu'au moment opportun. Le premier est un poisson, le second un amphibie !

Les machines du premier sont exclusivement mues par l'électricité ; celles du second, — mixtes, — par la vapeur de gazoline quand il navigue à la surface de la mer, par l'électricité, quand il est immergé.

Des accumulateurs, en quantité suffisante pour assurer deux jours de marche, sont toujours chargés, et c'est l'excédant de force des moteurs à gazoline qui suffit à ce chargement tout en assurant la marche de surface.

Le submersible vient d'apercevoir l'ennemi à une distance d'où lui-même, vu son peu de volume non immergé est complètement invisible.

On embraye la machine, laquelle, instantanément, s'alimente sur les accumulateurs ; le bateau s'enfonce pour ne reparaitre que quand il sera hors de vue ou quand il aura accroché, sous la carène de son ennemi, la torpille dont il est armé.

Sous-marins et submersibles sont également munis de torpilles, deux à l'avant, deux à l'arrière ; ils ont aussi une hélice à chacune de leurs extrémités avant et arrière, hélices alternativement moteur ou gouvernail, suivant le besoin ; tous deux enfin possèdent, dans des compartiments spéciaux, des réserves d'eau que des pompes puissantes amassent ou vident, de façon à faire enfoncer le sous-marin, à une profondeur plus ou moins grande au-dessous de la surface de l'eau. Si on ajoute que tous les mouvements, de marche, d'arrêt, d'enfoncement ou de remonte, de lancement des torpilles, les changements de l'hélice propulsive en une hélice gouvernail, sont dirigés par un servo-moteur Farcot placé sous la main du capitaine qui, de sa guérite, dirige ce merveilleux instrument qu'est un sous-marin, on voit quelle puissance formidable est mise à la disposition de la marine moderne.

Les machines sont puissantes ; le combustible liquide qui les alimente permet 8 ou 10 jours de marche, sans réapprovisionnement, lequel, du reste, s'effectue en pleine mer, et très facilement, à l'aide de bateaux spéciaux dits "nourrices" qui, non-seulement alimentent leurs *poupons*, mais encore peuvent en suspendre deux ou quatre à leur ceinture.

Le sous-marin actuel n'est plus aveugle ; cyclope redoutable, il possède un œil unique, mais puissant, avec lequel il explore l'horizon, même sans se rapprocher à plus de 20 pieds de la surface de la mer. C'est à l'aide d'un tube creux, muni d'un jeu de miroirs inclinés, que cette vision est obtenue et dans tous les sens ; vision qui lui permet, après avoir pris sa direction, de pouvoir toujours la vérifier, même à portée de l'en-

mi, le tube, d'un très faible diamètre, étant parfaitement invisible.

Les sous-marins, comme les submersibles, fabriquent l'air respirable qui est nécessaire à leur équipage et sont munis d'appareils absorbant l'acide carbonique ; ils possèdent, de plus, des réservoirs où l'air est emmagasiné sous pression, ce qui fait que, fussent-ils quarante-huit heures sans pouvoir remonter à l'air libre, ils seraient en parfaite sécurité.

On voit que le *Nautilus* de Jules Verne se trouve réalisé, sauf en ce qui a rapport à son mode de production de l'électricité, emprunté exclusivement à la mer.

Mais l'application même qu'indique le vulgarisateur n'est nullement impossible ! n'a-t-on pas, il y a quelques 20 ans, fait d'intéressantes expériences tendant à transformer un ballon libre de 120,000 pieds cubes en une immense pile à gaz, capable d'actionner des hélices propulsives ?

Qu'est-ce, après tout, que la pile Bunsen, la mieux connue et la plus puissante des piles liquides ?

Un récipient contenant de l'eau acidulée dans laquelle plonge un élément plomb et un vase poreux, rempli d'acide nitrique, contenant un élément charbon. Ne peut-on supposer la mer, jouant, grâce à la salure de ses eaux, le rôle de récipient extérieur ?

Le navire, celui de pôle métal et de vase poreux tout à la fois, avec, immergé dans l'acide d'un récipient intérieur, un second pôle charbon !

Voilà, effectivement, tout ce qui constitue une pile gigantesque, d'une capacité de 10 à 12000 tonnes ! Hors, s'il suffit de 25 à 30 éléments Bunsen pour produire l'arc électrique d'éclairage, combien le *Nautilus* de Jules Verne, ou un sous-marin français, ne pourrait-il, aménagé comme il est indiqué plus haut, donner d'Ampères disponibles et conséquemment d'énergie électrique ? Immense accumulateur flottant sur une pile inépuisable, l'océan ! Le sous-marin vient seulement de naître et il a déjà atteint la quasi-perfection ; de plus, le transport à des distances considérables, sans fils, de l'énergie électrique, tel qu'il résulte des récentes expériences de Marconi, va lui apporter son appoint probable.

En vérité, les guerres de l'avenir seront, à n'en pas douter, d'étranges et terrifiantes hécatombes humaines ! Guerre sous-marine ! Guerre aérienne ! Le champ est ouvert à l'imagination—cette folle du logis, — et nul n'est capable d'assigner une limite à ce que produira encore le XXe siècle, ce siècle prédestiné qui, dans son berceau, possède déjà tant de grandioses, de sublimes, mais aussi d'horribles réalités !

LOUIS PERRON.

(A suivre)

LE SONNEUR

Voir gravure, page 608

CONTE D'ALSACE

Pour Gilberte.

Ceci, mes enfants, n'est pas une fable,
Ou le rossignol qui me l'a conté
Est bien le menteur le plus effroyable,
Qui du ciel, sur terre, ait jamais chanté.
PAUL DÉROULEDE.

Hans, le vieux sonneur, ce "brave à trois poils" qui ne savait pas ce que c'est que la paresse était, après s'être assuré que tout semblait en bon ordre dans son vieux clocher, retourné à sa maison.

Tout en marchant sur le tapis blanc qui recouvrait le sol, il pensait qu'il y avait déjà trente-deux ans, que son beau village, n'était plus français, qu'il y avait déjà trente-deux ans qu'il s'était courageusement battu pour sa Mère-Patrie : la France.

Il lui semblait revoir cette fameuse nuit du 31 décembre 1870, où couché à plat ventre sur la neige, le ventre creux depuis plus de vingt heures, il avait à l'entrée du petit bois d'Avricourt, guetté le passage des vedettes allemandes.

Il revoyait ses camarades muets, comme lui, dans l'exercice de leur devoir, transis de froid, et guettant

sans arrêt le moindre ombre passant dans le défilé ou le tournant du chemin.

Il se rappelait bien, malgré les années passées, le moment solennel où les douze coups de minuit sonnerent à sa chère église d'Avricourt, où sa chère cloche agitée par sa bonne compagne, morte depuis hélas ! des privations et des douleurs de cette guerre néfaste, avait sonné minuit.

Il semblait qu'il était là, à genoux, son fusil entre ses bras après le signe de la croix, faisant une prière. Machinalement il répéta comme il l'avait fait en ce soir si triste : " Mon Dieu, ayez pitié de ma Mère-Patrie, protégez la France que j'aime du plus profond de mon âme ! Ne la rendez pas responsable des erreurs de ceux qui, pour servir leur vanité, l'emmènent à sa perte ! Ayez pitié de ses enfants qui ont en vous une confiance illimitée ! Ne permettez pas, Mon Dieu, que les fils de la fille aînée de votre Sainte Eglise meurent sans résultat " !

Les yeux pleins de larmes il était arrivé à sa chaumière et son premier soin fut de prier pour le retour à la Mère-Patrie de sa chère Alsace, fut de prier pour le succès de son fils, le dernier qui lui restait sur cinq, maintenant dans un régiment français, de son fils chéri qui ne voulut pas servir l'envahisseur et le tyran et qui préféra l'abri du drapeau tricolore au service chez les Allemands.

Il se mit rapidement au lit et, tout rempli de ces souvenirs, ayant conscience de son devoir pour le lendemain, il s'endormit.

Il rêva le bon vieux... il rêva un doux rêve :

La cloche de sa vieille église s'était subitement mise en branle. Le son que sa compagne, son amie rendait, était le son du glorieux retour du drapeau français, le son de l'apothéose.

Les anges avaient envahi la cloche, à la stupéfaction des chauves-souris et des hiboux peu habitués à se voir déranger ainsi en pleine nuit, par un si vilain temps.

Un de ces anges avait prit place sur la cloche, malgré son va et vient enthousiaste, il tenait dans une main un sablier indiquant que le temps du retour à la France était venu, de l'autre il avait une flûte débordant de champagne et semblait porter un toast à cette ère nouvelle, à ce glorieux moment. D'autres anges agitaient la corde qui donnait à la cloche son action joyeuse et l'un deux avait, avec la trompette de la renommée, annoncé aux gens du village cette heureuse nouvelle.

En lettres de feu, il voyait, ces mots se détachant sur le noir du clocher à peine éclairé par l'ogive : Bonheur ! Prospérité ! Avec Dieu !

Mais en proie à l'émotion de son cœur, secoué par le désir de conter à ses amis la bonne nouvelle qu'il venait de voir annoncer avec tant d'éclat il se réveilla...

Ici, mes enfants, finit cette histoire
Dont le Rossignol fut le chroniqueur
Parlait-il en rêve ou bien de mémoire,
Je laisse à chacun, dans son petit cœur,
Le soin de juger ce qu'il faut en croire.

PAUL DÉROULEDE

J.-B.-A. LEIRAMYEL



Avec tous mes meilleurs souhaits

A l'Année Nouvelle !

Ce soir-là ils s'étaient tous réunis chez Ludger, le pianiste admirateur de Wagner. Le vilain temps, le froid vif de cette soirée du 31 décembre ne les avaient pas arrêtés.

Le dîner avait eu lieu dans un entrain inaccoutumé, les quolibets, les bons mots et les réflexions les plus gaies s'étaient, sans interruption, succédés.

Les premiers coups de minuit sonnèrent à l'horloge placée sur la cheminée de la salle à manger. Le champagne fut rapidement versé dans les verres, et les vœux s'expriment avec chaleur chez ces amis heureux de se trouver ensemble en un mo-



ment si solennel. Tandis que l'un d'eux lançait par la fenêtre un moment ouverte mille papiers couverts de souhaits. Jeanne et Lucien s'étaient séparés du restant des convives, et dans une étreinte affectueuse ils s'embrassèrent sans recherche, sans manière :

Il y avait un an juste à cette date qu'ils étaient fiancés et dix mois qu'ils étaient unis.

En un instant le souvenir de cette mémorable soirée leur était revenu, ils voulaient avec jalousie s'écarter des autres pour se dire dans un baiser que leur union était vivante et que leur bonheur était et serait toujours parfait. J. BALL.

VŒUX ET SOUHAITS

Elle était dans sa pleine beauté. Jeune élégante, elle avait l'amitié de tous, l'affection de certains. Entre une pavane et une gavotte, les galants étaient nombreux pour lui réciter mille compliments.

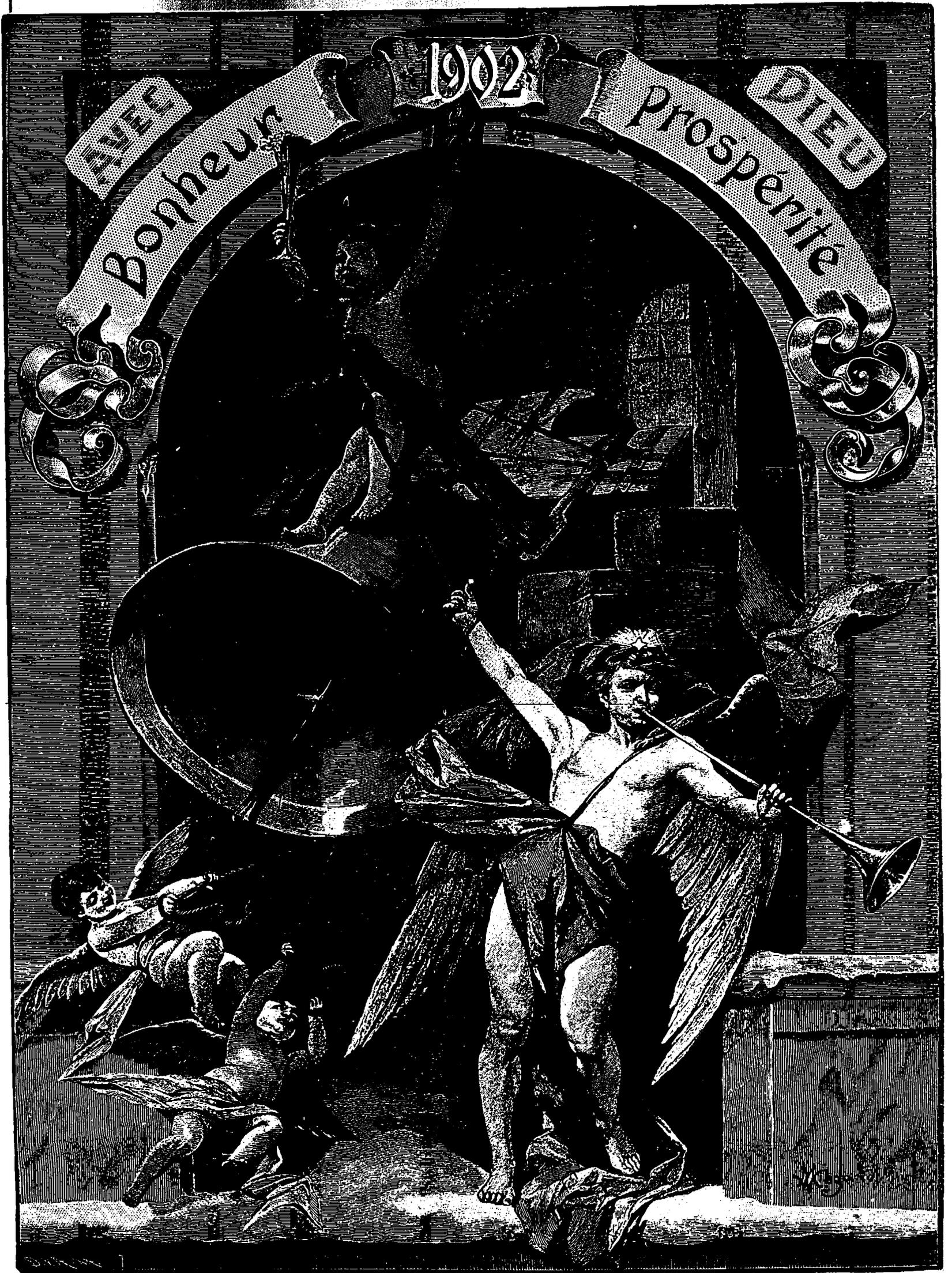
Au bal du 31 décembre elle s'était fait remarquer par un entrain extraordinaire, sa toilette bleu de roi réhaussée de fleurs d'or, son chapeau coquettement placé sur la tête, retenu par un nœud savant formant sur le devant une superbe cravate. Les bras blancs, finement contournés avaient eu un succès spécial, et lorsque minuit sonna, son cavalier, un superbe gentilhomme mis à la dernière mode : pantalon court en soie noir, habit à queue gracieusement libre, aux revers énormes, laissant entrevoir sur le gilet un jabot de foulard arrangé avec goût, la tête surmonté d'une chevelure noir ébéné, s'était profondément incliné. Puis tenant dans sa main droite son tricorne et de l'autre quelques fleurs réunies en un cornet rapidement confectionné, il lui avait fait part de ses vœux en phrases courtoises et, avec déférence avait signé son petit discours d'un baiser discret sur la main blanche tendue.

Elle se redressa après le salut et le baiser, prit avec délicatesse les deux côtés de sa robe, les releva avec habileté et lui fit la plus charmante révérence que l'on put espérer :

« Mille vœux de bonheur et réalisation de nos plus chères espérances ! lui dit-elle tout en cherchant sur son regard timide une expression qu'elle attendait . . . en vain avec impatience.

PRÉCIEUSE.





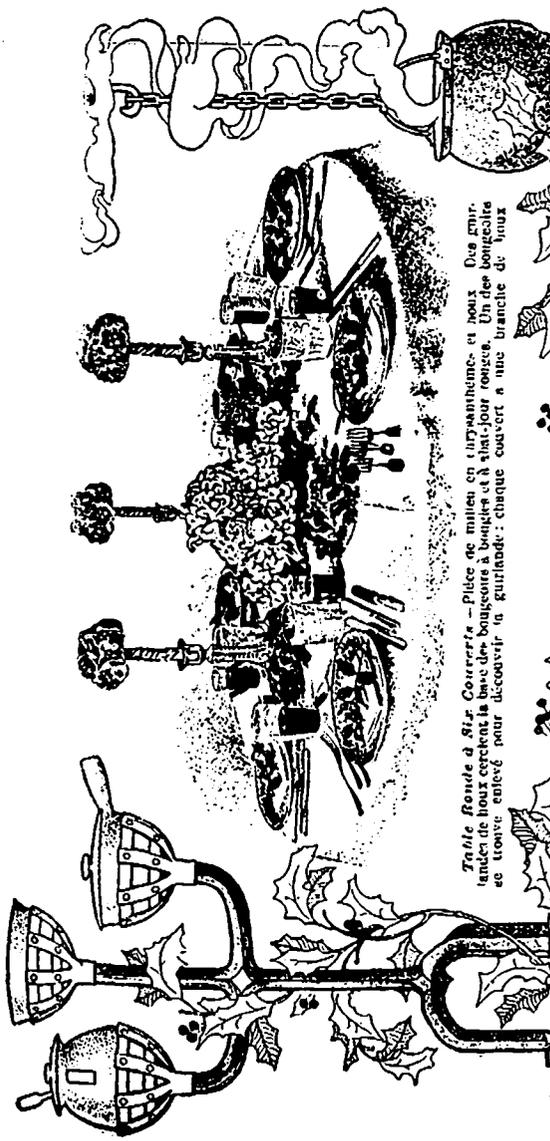
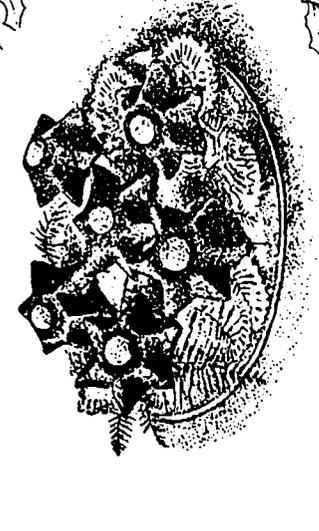


Table Ronde à Six Couronnes — Pléces de milieu en chrysanthème, et bouis l'anden de houx crechent la base des bouissons à boules à 3 et 4 fois rouées. Un des bouissolis se trouve enlevé pour découvrir la guirlande; chaque couvert a une branche de houx.



Felours au Marasquin — Un litre de lait chaud, trois cuillères de féoule dissoute dans du lait, une tasse de sucre; s'y ajoute la cassole, ajoutez les blancs battus de quatre œufs, une pincée de sel; garnissez le fond d'un moule de crème au marasquin; faites refroidir, démoldez; remplissez le milieu d'une gelée au vin rouge; garnissez comme il suit la surface de la sauge de gelée; servez avec de la crème douce.



Gâteaux de Bechamel — Une demi-livre de sucre granulé, 1/4 de litre de beurre, 1 cuillère à thé de sel, 1 tasse 1/2 de farine, une grande cuillère à thé de bicarbonate de soude, 1 cuillère d'extrait de moutarde, la gelée dure de 5 œufs ajoutée en dernier lieu; mettez au four dans des moules en forme d'écloque; glacez de rose.



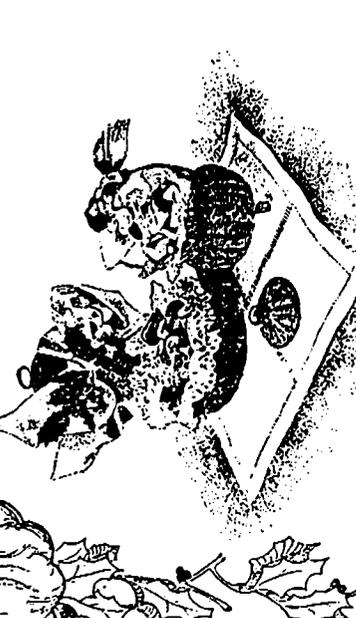
Gâteaux de Noël — Deux livres de pâte de pain levé, 1 œuf jodé à thé de cannelle, de muscade, de sel; 1/4 tasse de beurre, 1 tasse de sucre, 1 tasse de raisin sec, 3 œufs, 6 tasses de farine; laissez lever; versez dans grand et dans petit moule; garnissez comme dans la gravure, glacez, crevés de houx.



Le Café — Décrivez la table en faisant les bouissons ainsi que les noix. Placez le café, le sucre et le rhum comme dans la gravure, et ornant hydrouse. Décorez les deux bouts du plateau d'une branche de houx.



Turriteltes — Faites une tasse de raisin sec, 1/4 de tasse de citron confit, une tranche de zinnabane confit, six grammes de sucre, ajoutez une demi-tasse de sucre, le jus d'un citron et d'une orange, une pincée de muscade, une pincée de sel, un peu de farine; mettez au four pendant 3 b. 1/4.



Les Bonbons — Garnissez de petits paucers en rose trencé, d'un joli font d'écloque en dentelle et remplis-écloque de bonbons assortis; fixez sur le couvercle ou l'anne de chat que jantier un grand bouquet de ruban de satin rouge et ornant soit une branche de houx soit une branche de feu.

UN JOUR DE L'AN

NOUVELLE

C'est la première heure de l'an dans la petite ville de Chicopee ; tout semble calme ; la Nature s'est parée de son manteau d'hermine sur lequel Diane jette ses pâles rayons.

Le vent mugit avec violence comme s'il déplorait les tristes souvenirs que l'année écoulée laisse derrière elle.

Seul, un vieillard, dans un salon magnifique, est assis près d'un foyer sans feu : ses cheveux rivalisent de blancheur avec la neige ; ses yeux noirs étincelants semblent vouloir percer le voile du mystère qui lui cache un être aimé.

Il y a cinq ans aujourd'hui, il chassa de sa présence Eva, sa fille adorée, parce qu'elle avait embrassé la religion catholique, elle, la fille d'un des plus chauds défenseurs de l'athéisme. Il lui commanda de s'éloigner ; elle l'implora, par l'amour qu'il portait à sa mère, de ne pas l'abandonner, et il le lui avait refusé. Eva Rogers disparut ; on chercha longtemps, mais jamais on ne retrouva Eva, la blonde aux yeux noirs, l'orgueil du village de Chicopee.

"Où est mon enfant, maintenant, gémit-il ? Souffrit-elle loin de son pays natal ? la pauvreté et l'humiliation l'ont-elles étreinte ?

"Mon Dieu ! mon Dieu ! Ayez pitié d'elle !" et le vieillard, l'athée, prie ce Dieu dont il a nié l'existence : l'amour pour son enfant a ouvert son cœur à la grâce de Dieu.

C'est la première heure de l'an dans la métropole du Massachusetts. Dans les rues on entend que ris et souhaits de bonne année, accompagnés du son des cloches et des flûtes. Malgré toutes ces réjouissances, agenouillée près d'un berceau, dans sa chambrette, est une jeune femme ; ses yeux remplis de larmes sont tournés vers le ciel, ses lèvres murmurent une prière vers Dieu, le soutien des veuves et des orphelins ; elle lui demande de ne pas laisser son enfant blond qui repose sur son bras mourir de faim, car il n'y a plus rien à manger dans la chambrette depuis hier. Son imagination lui fait revoir la riche demeure de sa jeunesse, son père seul, dans son luxe, son enfant mourant dans ses bras, avec le cri plaintif : "J'ai faim, maman !"

Tout à coup comme par une inspiration céleste, elle se lève en s'écriant : "Oui, il s'adoucirait en voyant les yeux bleus de mon enfant, il ne pourra résister à la voix argentine de son petit-fils".

Elle prend son enfant dans ses bras affaiblis par la douleur et comme mue par une puissance extraordinaire elle dirige ses pas vers le village de Chicopee.

C'est l'après-midi du jour de l'an ; Edward Rogers, à la fenêtre de son salon, contemple bêtement la neige qui tombe à gros flocons... Chut !... Qui frappe ? Quel est ce petit être qui entre si timidement, en réponse à l' "entrez" discret du vieillard ?

"Que veux-tu, mon enfant," demande M. Rogers ?

"Papa, bon papa "ze vods z'aime" dit l'enfant, étendant ses petites mains, bon papa !"

Le vieillard comprit, et saisissant son petit-fils le presse sur sa poitrine, le couvre de baisers.

"Et ta mère, mon enfant," où est-elle ? dit-il sanglotant ?

"Mon père ! s'écrie Eva restée cachée," en se jetant dans les bras de son père, l'émotion violente, la faiblesse l'empêchent de dire un mot de plus et sa voix convulsée répète encore "mon père ! mon père !"

"Mon enfant, pardonne-moi," dit le vieillard, dont la force est aussi anéantie, et le désir de faire la paix est maintenant grand en son cœur de père.

Ce jour-là fut un joyeux premier de l'an dans le manoir des Rogers ; et le soir même le prêtre, de Chicopee, administrait le baptême à Edward Rogers, qui était ainsi le premier jour de l'an du calendrier spirituel de sa vie.

DORETTE

CONCOURS DU "MONDE ILLUSTRÉ" Du 1er Janvier au 1er Mai 1902

1er Prix, \$25 ; 2e Prix, \$15 ; 3e Prix, \$10 ; et 50 Prix de \$1.00

SUJET DU CONCOURS

Table with 17 columns and 17 rows of letters for a word puzzle. The letters are: Q N O U N L R I I E É S V N A A, V B E O A S R N N E E T S N T R, O C N E E É S T T S J P D O U U, S P U I B R E O N L R A A N T U, X I O É U N S J P I N O E U E R, R R O E N P O U U B T R D S L U, I N E J R T U É M O T O R O L N, D M E I U I N T L S R A N U, A C L U L E I N N N U T S R, L T L R D É E E S S O É A P N E, N N O M N A D C A E N N I T N P, R S I T E D D S D D E E E T P E, S H T É P A R A O T R E U T T R, L N I E D S M E R P O L O E L N, O E N S I R T T D O E E M L I, Q E U Q P E I A U S O N E S D

NOTES EXPLICATIVES

Il s'agit, avec les lettres ci-haut, de reconstituer trois phrases complètes et distinctes. Il est bien entendu que l'on doit faire servir toutes les lettres qui se trouvent dans ce tableau, en rétablissant chacune d'elles dans l'exacte position qui lui appartient. Pour avoir droit de concourir, il faudra adresser sa réponse au "MONDE ILLUSTRÉ" en même temps que les dix-sept coupons (numérotés de 1 à 17) qui seront publiés par notre journal, de semaine en semaine, d'ici à la fin du concours. Les lettres des concurrents devront être recommandées (enregistrées) ; elle devront porter bien distinctement sur l'enveloppe, la mention "Pour le concours," et nous parvenir sans faute pour le 15 MAI 1902. Une assemblée publique des intéressés sera tenue dans les bureaux de rédaction du "MONDE ILLUSTRÉ," 33, rue Saint-Gabriel, à une date qui sera fixée ultérieurement, et c'est seulement en présence de cette assemblée que seront ouvertes les lettres des concurrents.

Les trois phrases de concours sont, bien entendu, trois phrases spéciales, dont le texte, arrêté d'avance, reste, sous enveloppe, entre les mains des éditeurs.

COUPON DU "MONDE ILLUSTRÉ" No 1 NOM ET ADRESSE DU CONCURRENT

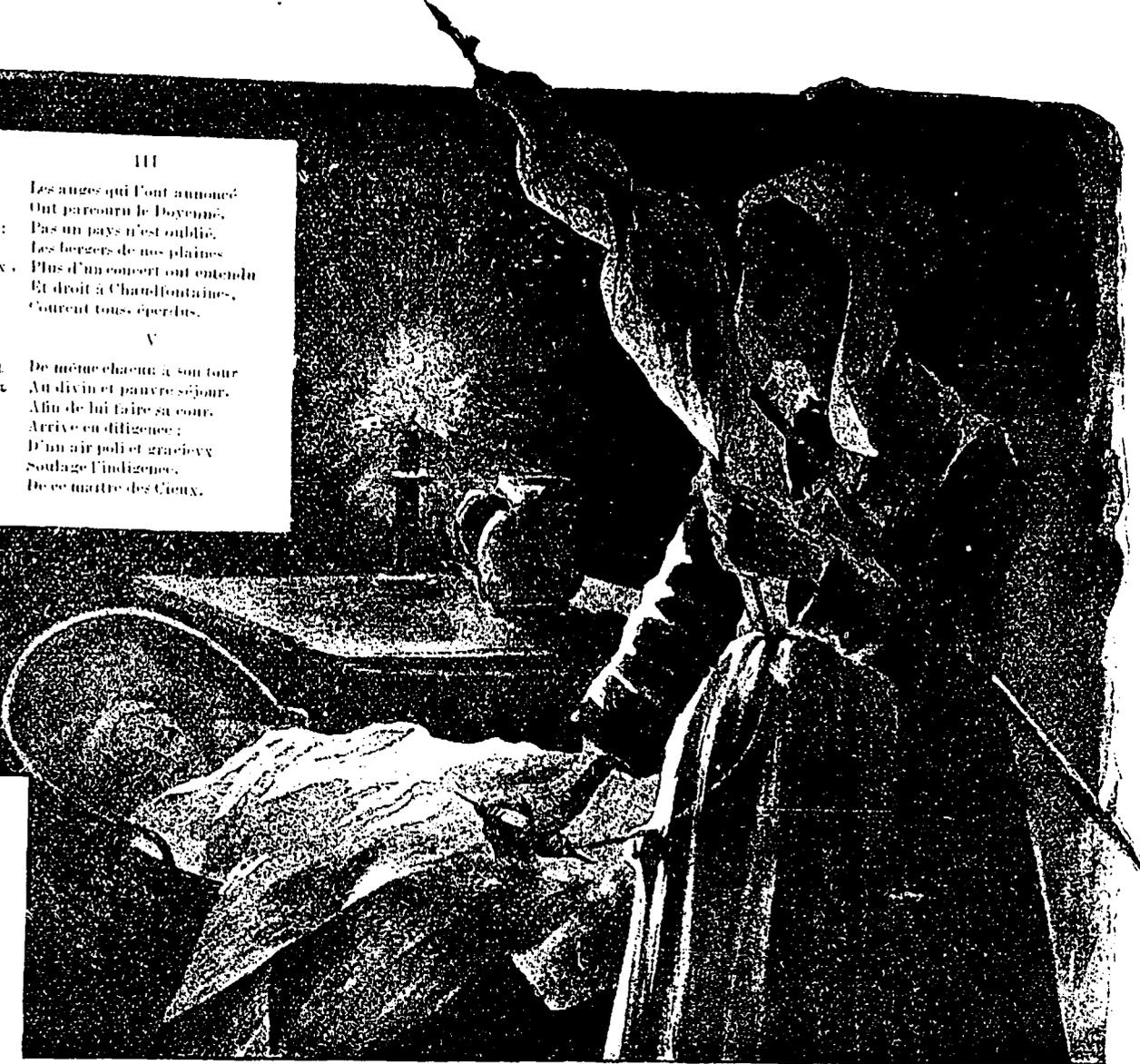
LA CHASSE-GALERIE

Nous nous faisons un devoir, en même temps qu'un plaisir, de rectifier ici une regrettable omission de notre précédent numéro. Un des traits les plus attrayants de cette livraison était la publication de la légende canadienne La chasse-galerie, publiée, agrémentée des superbes gravures de l'édition primitive, avec la gracieuse permission de l'auteur, M. Honoré Beaugrand. Cela méritait d'être dit.

ERRATA

Dans la composition de M. Wilfrid Larose, publiée à la page 581 de notre numéro de Noël, sous le titre de "La messe de minuit," il faut lire : "rompre le jeûne," "convenance du sujet," "journée de jeûne" au lieu de "rompre la jeûne," "convenable du sujet" et "journée de jeûne"

<p>II</p> <p>Courons en foule à Jovinas, Prenons avec nous Nicolas, Le plus malin de tous nos gars : Il sait toutes les routes, Il nous conduirait sans travaux, Quand on n'y verrait goutte, Au son des chalumeaux.</p>	<p>III</p> <p>Les anges qui l'ont annoncé Ont parcouru le Doyénné, Pas un pays n'est oublié, Les bergers de nos plaines Plus d'un concert ont entendu Et droit à Chauffontaine, Courant tous éperdus.</p>
<p>IV</p> <p>Ce qui charme surtout l'enfant C'est quand la Vierge gentiment Déploie pour lui le présent De la maison des Planches, C'était un bonnet très mignon, De fines cottes blanches Et des bas de coton.</p>	<p>V</p> <p>De même chacun à son tour Au divin et pauvre séjour, Afin de lui faire sa cour, Arrive en diligence : D'un air poli et gracieux Soulage l'indigence, De ce maître des Cieux.</p>



Noël

DU DOYENNÉ

Reconstituée et mise en
Musique par
Georges FRAGEROLLE

CHANT : *All^{to}* *Gaîment*

A. mis, ne l'en.tendez-vous pas? Déjà mi nuit son.ne là . bas. Vi . te le ves ta.

PIANO

... tons le pas, I. mitons les rois ma ges Chrétiens, franchissons nos coteaux, Quit . tons tous nos vil

poco rit

la . ges Et lais . sons nos ha . meaux .

Pour Finir

UN CONTEUR D'AUJOURD'HUI

Le souvenir du Père Charles Belleau est agréable à mon frère comme à moi. Il a illuminé notre enfance et notre première adolescence par ses récits merveilleux dont il avait une mine inépuisable.

Québécois de naissance, c'est-à-dire français dans l'âme, il avait beaucoup vu et beaucoup retenu, ayant été tour à tour marin, voyageur de chantier, charpentier de navire, employé de chemin de fer, que sais je encore ? Finalement, il s'échoua à Montréal et c'est ici que nous le connûmes et que nous l'aimâmes.

Son imagination, son débit, son geste et sa verve tout indiquait qu'il descendait en ligne directe de ces populaires conteurs qui firent les délices de nos pères.

Toujours gai, toujours chantant, toujours contant, sa présence était recherchée par tous ceux qui goûtent les admirables histoires du peuple.

Comme c'est probablement à ce dernier représentant d'une génération disparue que nous devons notre amour de la chanson, de la légende et des mœurs canadiennes d'autrefois, il a semblé naturel de le placer dans cette galerie de types du pays que mon frère prépare à ses heures perdues.

C'est un témoignage de reconnaissance qui en vaut bien un autre.

E. ZED.

CAUSERIE

MOTS D'ENFANTS

Rien n'est plus amusant que d'écouter parler les enfants. Il y a chez eux une nouveauté d'impressions, une fraîcheur de sentiments, qui prête à leur langage un charme singulier. Point de convention ni d'artifice : ils disent les choses telles qu'ils les voient ou les supposent, et l'on a raison de dire que la vérité sort de leur bouche.

Quoi de plus imprévu et pourtant de plus juste que leurs définitions ? Ils ne s'embarrassent pas de mille détails, ils vont droit à l'idée essentielle, à celle qui frappe tout d'abord leurs regards. Demandez-

leur ce qu'est une locomotive, ils répondront : " Une voiture qui fume." Ils diront que le soleil est un ballon rouge et la lune un ballon jaune. Ils appelleront la vache la bête qui fait " meu " et qui donne du lait.

Dans leurs cerveaux tout neufs un curieux travail d'analogie s'opère à tout instant. Ils rapprochent, ils comparent, ils raisonnent à leur manière et tirent des conclusions souvent ingénieuses. Je me souviens d'un petit garçon qui, mangeant des cerises pour la première fois, découvrit les noyaux avec une vive surprise et s'écria : " Tiens des boutons ! " C'est le même qui nommait les ongles " les coquilles des doigts."

Les enfants sont des poètes : ils prêtent la vie aux choses inanimées, ils savent leur parler et aussi les

faire répondre. Ecoutez le dialogue d'une petite fille et de sa poupée. Que de choses elles ont à se dire ! La conversation dure parfois des heures entières, et elles reproduit avec une exactitude plaisante celles que tient la petite fille elle-même avec sa mère. Seulement les rôles sont changés, et la fillette, devenue maman, se donne le plaisir de prodiguer les conseils, d'adresser les reproches, de punir et de pardonner.

Les mots d'enfants ne sont pas seulement amusants : ils fournissent aussi de précieuses indications sur leur caractère. Disant naïvement ce qu'il pense, l'enfant laisse clairement voir à qui l'observe, quels sont ses goûts et ses antipathies, ses qualités et ses défauts. Une parole suffit à révéler une âme. Deux frères venaient de recevoir chacun un sac de choco-

la mère touchée ? " Alors l'enfant, changeant de ton et d'attitude, la voix sèche et dure : " Pour vous rendre toutes les claques que vous m'avez données." Quel fonds de rancunes lentement mûries révèle une pareille réponse ! La mère en fut malade. Souhaitons qu'elle en ait tiré une leçon et que sa méthode d'éducation s'en soit trouvée modifiée.

On ne s'étonnera pas que les petites filles aient d'ordinaire plus de grâce et d'esprit dans leurs propos que les petits garçons. C'est un privilège de leur sexe qui s'affine plus vite que l'autre. Je connais, à ce propos, un frère et une sœur dont les dialogues me font toujours rire. Quoique la sœur n'ait guère que sept ans, alors que le frère en a onze, c'est elle toujours qui finit par l'emporter et, comme on dit vulgai-

rement, par " coller " son interlocuteur. Je n'en finis pas de citer ses mots. En voici un qui suffira à la faire connaître : " Tu es bien fier, lui dit-elle, un jour, de savoir de la géographie ! Mais tout le monde sait ça ! — Ah ! vraiment, reprit le naïf, eh bien, toi, par exemple, je parie que tu ne sais pas où est Londres. — Si, monsieur. — Eh bien ! dis le. — C'est... dans ton atlas ! " Que répondre à cela ? Rien n'est-ce pas. Mais, où je me trompe fort, ou cette moutarde sera quelque jour une de ces causeuses spirituelles qui savent, comme Célimène, ranger tous les rieurs de leur côté, ou, comme Mme Scarron, faire oublier par leurs récits brillants la médiocrité de leur menu.

MARSILE.

UN CONTE DE NOËL

(Voir gravure page 613)

Le dîner était fini et depuis quelques instants les invités s'étaient réfugiés dans le fumoir.

Marguerite, durant tout le temps du dîner, était restée bien sage et n'avait eu des yeux que pour son cousin qui était aussi son parrain. Parti aux États-Unis depuis bientôt sept ans, elle ne se rappelait plus celui qui l'avait tenu sur les fonts baptismaux. Parfois, au Noël, au Jour de l'an, et pour sa fête, des jouets lui étaient arrivés, mais cela ne lui avait servi qu'à exciter sa curiosité et malgré tous ses efforts, elle

ne pouvait arriver à s'imaginer son parrain. Aussi, maintenant que le laisser aller était plus grand, Marguerite, blondinette de huit ans, aux yeux noirs, saisit l'occasion qui s'offrait à elle et sans crainte monta sur les genoux de son parrain !

Sa figure souriante, malicieuse contrastait, avec l'air maussade et factice du parrain, et lorsque d'une seule traite elle lui dit : " Dis donc Parrain, nous sommes aujourd'hui, le Réveillon ; demain, Noël m'aura-t-il laissé quelque chose dans la cheminée ? Raconte-moi donc un conte, un beau conte comme l'on en dit là-bas aux États." La figure du " dandy " sourit avec ironie à cette demande, qu'accompagnait un éclair de désir, chez cette enfant pleine de sincérité.

J.-B. EIRANVEL.

UN CONTEUR D'AUJOURD'HUI



lats : " Prends-en, maman, dit l'aîné en offrant son sac.—Moi, dit le plus jeune, en mettant le sien dans sa poche, je t'en donnerai demain." Gageons que, si l'éducation n'y met bon ordre, le second de ces bambins sera plus tard un parfait égoïste. Et que dites-vous de cette petite personne en jupe courte qui s'écriait d'un ton triomphant : " J'ai sept ans. Quel bonheur ! mes péchés comptent ? " En voilà une, j'imagine, qui devenue dame, attachera de l'importance à ses moindres actes et a qui la modestie sera chose inconnue !

Cela encore n'est que légèreté. Voici qui me paraît plus grave : " Oh ! maman, disait une fillette de huit ans, d'un ton câlin et d'un air tendre, que je voudrais donc être à mon tour votre petite maman seulement pendant cinq minutes !—Et pourquoi, ma chérie, dit



UN CONTE DE NOEL

NOËL DU CANADA

Salut, Noël de mon pays,
Joyeux Noël de nos campagnes,
Où par les plaines, les montagnes,
Accourt, Seigneur, vers tes parvis
Un peuple fier de sa croyance,
Heureux d'exalter ta puissance
Dans le très doux parler de France ;
Salut, Noël de mon pays !

Noël, Noël, qu'il vente et neige,
Ou qu'il fasse un froid de Norvège,
Enfants, vieillards, filles, garçons,
Mélant nos cris et nos chansons,
Tous, dans la bise nous allons,
Par le sentier de nos rivages,
Ou celui des bois écartés,
Chanter Noël en nos villages,
Chanter Noël en nos cités !

Noël, Noël, comme des folles,
Valsez en vos clochers à jour,
Vieilles cloches, saintes coupoles
Qui nous parlez d'un Dieu d'amour !
Hosanna ! qu'à toute volée,
D'une voix sonore ou voilée,
Carillonne votre métal
Tout le long du pays natal !

Salut, Noël de mon pays,
Joyeux Noël de nos campagnes,
Où par les plaines, les montagnes,
Accourt, Seigneur, vers tes parvis
Un peuple fier de sa croyance,
Heureux d'exalter ta puissance
Dans le très doux parler de France ;
Salut, Noël de mon pays !

ALBERT FERLAND.

ERRATA

Dans l'article "Pourquoi ?" du numéro de Noël, nous prions nos lecteurs de lire : indélébile au lieu de indelible—que t'a donné Jésus au lieu de que l'as donné Jésus—pourquoi au lieu de pourquoi dans les trois derniers paragraphes.

UN EXEMPLE A SUIVRE

Tout là-bas, aux extrêmes confins des territoires colonisés du Nord provincial, mes camarades du Comité des Journalistes viennent d'inaugurer leur nouvelle école. Ils ont fait les choses grandement.

J'en parle avec d'autant plus de liberté que mon rôle en tout cela a surtout consisté à regarder faire les autres.

Ils ont fait les choses grandement, ils y ont même mis un grain de coquetterie. Qui les en blâmera ?

Cette école ainsi jetée en plein bois, aux limites de la sauvagerie, sera non l'une des premières, mais la première de la province, à orner ses murs des images de nos grands hommes : évêques et gouverneurs, parlementaires et soldats, littérateurs et artistes, compagnons d'héroïsme et de gloire, y feront vis-à-vis aux femmes illustres à jamais sacrées par notre vénération et notre respect.

Aux longues heures de classe, le regard parfois rêveur des bambins et des fillettes, s'arrêtera sur ces figures sévères ou gracieuses ; la bande joyeuse interrompra quelquefois l'exubérance de ses jeux pour se grouper autour de ces patriotiques images.

On lui dira comment nos pères furent grands et les leçons ainsi entrées dans le cerveau par les yeux y resteront gravées pour toujours et leurs âmes en garderont une ineffaçable impression.

J'ai toujours beaucoup admiré les deux mots qui servent d'épigraphe au premier livre d'Edmond de Nevers : *Soyons fiers et nous serons grands !* La conscience de la noblesse de son sang est l'une des conditions essentielles de la grandeur d'un peuple.

Il faudrait que partout, mais spécialement dans nos écoles, l'on s'efforçât d'incruster dans l'âme populaire cette fierté d'origine. Les moyens d'action sont nombreux, mais celui qu'emploient présentement mes

camarades est l'un des plus effectifs ; car, disait un enfant, tout le monde sait lire les images.

Aussi devons-nous des remerciements aux patriotes dont le talent et le persévérant labeur ont retrouvé et vulgarisé nos figures illustres : à M. Albert Ferland, le sympathique artiste ; à la maison Cadieux & Dérôme qui l'a appuyé de toute la force de ses capitaux et de sa renommée.

Une quarantaine de portraits ont déjà été livrés au public, et la collection se continue. Des formats divers sont publiés, pour la convenance de toutes les bourses.

Ces portraits, d'exécution magnifique, devraient être partout : dans toutes les maisons d'éducation et dans les demeures privées tout aussi bien.

JACQUES BLONVILLE

CARNET DU "MONDE-ILLUSTRE"

C. G., Montréal.—Votre travail ne cadre point avec le ton de ce journal. Essayez autre chose, en ayant soin de n'écrire qu'au recto des feuillets. Nous jugerons alors si nous pouvons publier.

M. A. N., Bres., T. N. O.—Merci de la jolie photographie. Nous essaierons de l'utiliser, de même que toutes celles qui seraient aussi intéressantes et qu'il vous plaira de nous adresser dans les mêmes conditions.

Marie Berthe, Saint-Hyacinthe.—La gracieuse "Nouvelle" est acceptée et paraîtra aussi tôt que possible.

Marguerite, Hull, Qué.—Assez bon essai littéraire ; mais votre talent a besoin d'acquiescer plus de maturité et "d'aplomb," avant que nous puissions publier, avec profit pour vous et pour nous.

J. S.-E.

"Une des 55 bonnes choses"

Viande Hachée

(MINCE MEAT)

de Clark.

Un aide sans égal pour la ménagère durant la saison des Fêtes. Un produit pur et sain. Viandes choisies. Epices fraîches. Mélange parfait. Donne de délicieuses tartes. Vendue en boîte, par tous les épiciers.



Connaissez-vous

les délicieuses Fèves au Lard de CLARK ?

LOUIS GLADU

Plombier :-: Couvreur

Poseur d'Appareils à Gaz et à Vapeur

Spécialité : Chauffage à Eau Chaude

362a rue Rachel, Montreal
Tel Bell Est 880. jno

LES LIBRES-PENSEURS CHEZ EUX

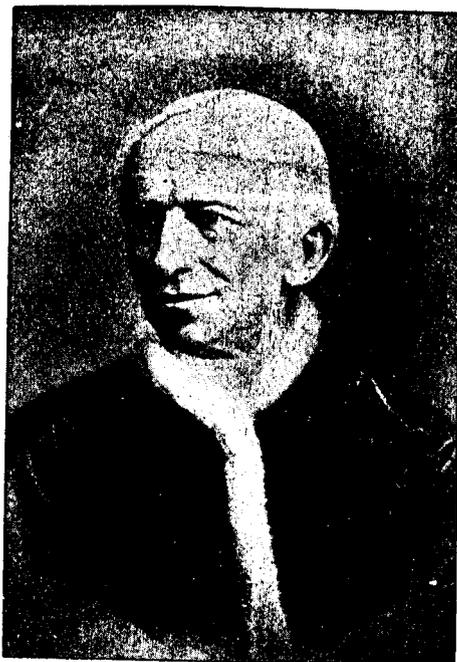
Le jour de la naissance de sa fille, Littré dit à la mère : "Ma chère amie, tu es une Catholique fervente et pratiquante. Elève ta fille dans les habitudes de piété qui sont les tiennes. Seulement, j'y mets une condition. Le jour où elle aura quinze ans, tu me l'amèneras, je lui exposerai mes idées et elle choisira".—La mère accepte, les années s'écoulent, un matin elle entre dans le cabinet de travail de son mari : "Tu te rappelles ce que tu m'as demandé et ce que je t'ai promis. Je viens tenir ma promesse. Ta fille est là, prête à t'entendre avec tout le respect et toute la confiance que lui inspire un père adoré et vénéré. Veux-tu qu'elle entre !—Oh ! certes, oui ! Mais pourquoi ? Pour que je lui expose mes idées ? Non ! non ! Mille fois non ! Quoi ! tu as fait de notre enfant une créature bonne, tendre, simple, droite, éclairée et heureuse ! Heureuse !... Ce mot qui, chez un être pur, résume tous les vertus !... Et tu crois que je vais me jeter en travers de ce bonheur et de cette pureté !... Mes idées ! Mes idées !... Elles sont bonnes pour moi. Qui me dit qu'elles seraient bonnes pour elles ? Qui me dit que je ne risquerais pas de détruire ou d'ébranler ton œuvre ! Oh ! oui, que notre fille entre, chère femme ! pour que je te bénisse devant elle de tout ce que tu as fait pour elle, et qu'elle t'aime encore un peu plus qu'auparavant !"

La Véritable Onguent

du PERE ANCE

EN VENTE PARTOUT

DEPOT CHEZ

Rod. Carrière
PHARMACIEN

LE
PIANO
KNABE
ET LE
PAPE

Wm. KNABE & CIE, représentés à Montréal par WILLIS & CIE ont été nommés fournisseurs de Sa Sainteté Léon XIII et des palais apostoliques. C'est la première et seule nomination de cette nature qui ait jamais été faite. En cette qualité, ils ont reçu une commande de vingt PIANOS KNABE. WILLIS & CIE ont importé des instruments semblables pour leur commerce des fêtes, et ils invitent le public à les visiter dans leurs nouvelles salles d'exposition, EMPIRE BUILDING, 2470, RUE STE-CATHERINE. Ouvert jusqu'à 9 heures p. m.

**ELLE SUPPORTA
PATIEMMENT
L'OPPROBRE**

Triste lettre d'une femme dont le mari menait une vie dissipée

Comment elle le guérit avec un remède secret.



"Pendant des années j'ai supporté l'opprobre, la souffrance, la misère et les privations dus aux habitudes d'ivrognerie de mon mari. Entendant parler de votre merveilleux remède pour la guérison de l'ivrognerie, que je pouvais donner secrètement à mon mari, je résolus de l'essayer. Je m'en procurai un paquet que je mêlai à ses aliments et à son café et la médecine étant sans odeur et sans goût, il ne sut pas à quoi il devait être si rapidement soulagé de sa rage pour la boisson. Il commença bientôt à engraisser, l'appétit pour les mets solides lui revint, il s'attacha tout à fait à la maison et nous avons maintenant un intérieur joyeux. Une fois qu'il fut radicalement guéri je lui ai pris ce que j'avais fait, et il confessa que mon action avait été son salut, n'ayant pas l'énergie de se réformer de son propre mouvement. Je conseille chaleureusement à toutes les épouses affligées comme je l'ai été de faire l'essai de votre remède."

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

AUX LECTEURS DE CE JOURNAL

Dans l'intérêt de votre précieuse santé n'oubliez pas de suivre un traitement méthodique avec les *Pilules de Lougue Vie du Chimiste Bonard* pour conserver votre sang pur et vos fraîches couleurs.

—Un éléphant bien développé pèse 120 livres d'ivoire évaluées à \$300.

POUR LES DYSPEPTIQUES

La dyspepsie est une des grandes misères de la vie humaine. Ceux qui en souffrent peuvent seuls justement apprécier combien cette affection est pénible et douloureuse. Les *Pilules de Lougue Vie du Chimiste Bonard*, employées dans un traitement méthodique, guérissent rapidement de cette affection.

—La Nouvelle-Orléans détient le record de la criminalité. 300 hommes de police ont opéré 19,000 arrestations l'an dernier.

ERREURS GRAVES

On commet trop souvent des erreurs graves dans l'appréciation de certains désordres que l'on prend pour des symptômes de la maladie du cœur, alors que le mal vient uniquement de la pauvreté ou de l'impureté du sang. Un bon traitement avec les *Pilules de Lougue Vie du Chimiste Bonard* fait disparaître ces causes d'appréhension.

—En Australie, pour se garantir des lapins, il a été construit à même l'argent public, 1336 milles de clôture en fil métallique.

HOSPICE SAINT-CHARLES

Québec, 15 juin, 1900.

Messieurs, — Veuillez accepter mes meilleurs remerciements pour votre généreux envoi du **VIN DES CARMES**. Celles de nos malades qui en ont bénéficié, en particulier **Seur Justine**, ne peuvent faire assez d'éloges des propriétés toniques de cet excellent vin.

En vous priant d'agréer ce trop faible témoignage de notre gratitude, nous nous soustrivons.

Vos très obligés,
Les Religieuses du Bon Pasteur,
de l'Hospice Saint Charles.

CORSINE

Developpant la **FORME** et le **BUSTE**
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



MADAME L. THORA

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la **Forme** et du **Buste**, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. **Le Systeme Francais de Developpement du Buste** inventé par **Madame L. Thora** est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. et trois timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.

BARTHOLDI

Le celebre sculpteur de la **STATUE DE LA LIBERTE** présentée par le **Peuple Francais aux Etats-Unis.**



BARTHOLDI écrit :

LE VIN MARIANI semble éclaircir et augmenter toutes nos facultés, ce précieux vin me donnera la force d'exécuter certains autres projets déjà formés, et pour cela acceptez les remerciements de
Paris, France. **BARTHOLDI.**

Chaque marque d'appréciation, toutes les paroles de louange et de recommandation ont été spontanées et entièrement volontaires et sont en conséquence, d'une valeur spéciale.

VIN MARIANI

LE PLUS GRAND TONIQUE DU SIECLE, SANS PAREIL POUR LES HOMMES SURMENES, FEMMES FAIBLES, ENFANTS DELICATS

Le **VIN MARIANI** est particulièrement recommandé pour les troubles de la Gorge et des Poumons, la Nerveosité, l'Insomnie, la Dépression, l'Anémie, les Fièvres, la Dyspepsie, la Malaria, la Consommation, la Grippe, la Débilité Générale, et dans tous les cas, un Tonique recommandable et nécessaire.

CHEZ TOUS LES PHARMACIENS. EVITEZ LES SUBSTITUTS.

LAWRENCE A. WILSON & CIE, Agents Canadiens, Montreal.



—Eh bien ! M. Boireau, que dites vous de mon piano à queue ?

—Dame, comtesse, je commençais à roupiller et je rêvais que vous marchiez sur la queue de votre chien !... J'étais loin de penser que c'était celle de votre piano !

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux illustrés du Canada.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

LE CATARRHE PEUT ETRE GUERI

Le catarrhe est une maladie parente de la Consommation toujours considéré incurable, et cependant il existe un Remède qui le guérit dans chaque cas. Pendant bien des années, ce remède fut employé par le défunt Dr Stevens, renommé pour les affections de la gorge et des poumons. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas et désirant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai gratis à tous souffrant du catarrhe, de l'asthme et de la consommation, cette recette, en Allemand Français et Anglais, avec instruction pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. W.-A. NOYES, 784, Powers Block, Rochester N. Y.

J. - C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
50 rue Saint-Denis, Montreal.
Tél. Est 1379

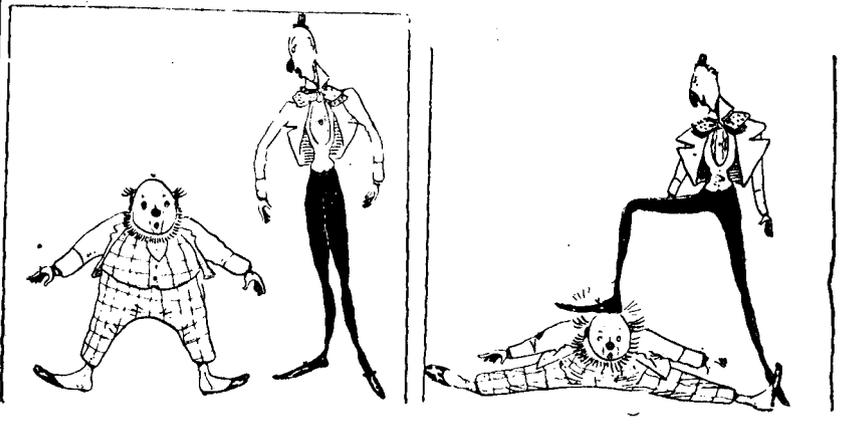
DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, Edifice de la Presse

Trente ans de succès
GUERISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

VER SOLITAIRE

par les CAPSULES
L. KIRN
à l'extrait éthéré de F. UGÈRE Mâle Pure sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU,
51, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies



Aôh ! master John, j'ai une mouche sur le tête qui gratouille môa. Vo'ez-vous touer loui ?
—Yes, voilà.



ÇA NE PREND PAS
Mlle Montréal au gros Monsieur ANTIRÉFORMISTE—Nenni, m'n bon ; j'ai un meilleur patineur que vous.

FIANCEE MODERNE



La fiancée (doctoresse)—La langue chargée... Cent-vingt pulsations à la minute, soignez-vous mon garçon ; quand ça ira mieux, vous viendrez me faire la cour.

TELEPHONE BELL, EST 1752
ALP. TERRIAULT
Plombier, Couvreur, Poseur d'Appareils à GAZ et à Electricité, Chauffage à l'Eau Chaude
OUVERT LE DIMANCHE ET A TOUTE HEURE DE LA NUIT.
1421 Rue Ontario, MONTREAL

J.A. DUMAS
TEL. BELL M 1426
Photographe
112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.

LE TOUR DU MONDE Très jolie illustration, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

Bovril
Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.

ROBUR QUI REND ROBUSTE

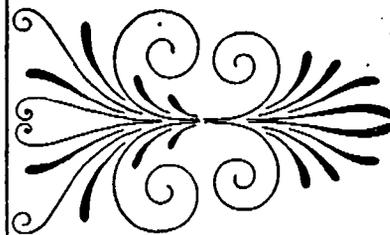
Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot : Pharmacie C. Beaupre, 3197 Rachel

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographies. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 6 fr. Librairie Hachette & Cie, 26, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Flacon : 6 fr. Franco : 6 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDES, Paris

L'UNION Franco- Canadienne



Section des Rentes Viageres

Etablie depuis le 27 juillet 1900.

A recruté au delà de 16,500 Membres

en 17 mois d'opérations, et
accumulé, durant la première
année, un fonds de réserve de

\$18,043.37

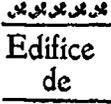
Pour la modique somme de \$4.60 par année, pendant 20 ans—plus \$1.00 d'inscription—chacun peut s'assurer, au bout de cette période de vingt ans, d'abord, le remboursement intégral de tout l'argent par lui versé, soit \$93.00 pour chaque part à \$4.60—on peut souscrire plusieurs parts—et, de plus, une rente viagère, que les calculs les plus approximatifs permettent d'établir à environ \$200 par année.

L'Union Franco-Canadienne offre ainsi à l'épargne canadienne-française une occasion facile de placer avantageusement ses économies :

Tant pour doter les garçons et filles, à l'âge de 20, 25 ou 30 ans, que pour constituer une pension de retraite, dans leur vieillesse, à ceux qui ne peuvent espérer raisonnablement se ramasser une fortune.

L'Union Franco-Canadienne est la seule de nos associations de mutualité qui procure à ses membres GRATUITEMENT le service régulier d'un grand journal hebdomadaire à nouvelles : LE PIONNIER — *Populaire, Social et Patriote* — FRANC ET SANS DOL.

Président Général de L'Union Franco-Canadienne, M. L.-G. ROBILLARD, Publiciste,
Secrétaire-Trésorier Général, M. J.-M. AMEDEE DENAULT, L. L. B., Journaliste,
Aviser Légal, M. GUST. LAMOTHE, C. R., Montréal,
Avocat Correspondant, M. ADJUTOR RIVARD, L. L. B., Avocat, 74, rue Saint-Pierre, Québec

Siège Social de L'Union Franco-Canadienne :  Edifice de LA PRESSE

59, RUE ST-JACQUES, MONTREAL, QUEBEC

BOITE POSTALE 2194.

TEL. BELL : 2704 ; TEL. DES MARCHANDS : 329

X
LE
X

RHUMATISME ENFIN VAINCU!

Madame JOS. O. MASSICOTTE,

215, rue Sainte-Elisabeth, Montréal, dit :

“Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard m'ont guérie du rhumatisme. Pendant quatre ans, j'ai souffert de cette terrible maladie. Aucun médecin, aucun remède n'avait pu me guérir.”



“Je certifie publiquement que les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD sont une bénédiction, car, non seulement elles m'ont guérie du rhumatisme qui me torturait depuis quatre ans, mais elles ont fait disparaître tous les autres symptômes.”

“Comme conséquence d'imprudences commises, et du peu de soin que j'avais pris de ma santé, il y a quatre ans, je commençai à ressentir les premières attaques du rhumatisme. Je n'entreprendrai pas de décrire mes souffrances, car les personnes qui ont souffert de cette maladie peuvent comprendre ce que j'ai enduré: douleurs continuelles dans la tête, le dos, les bras et les jointures. Parfois les douleurs que j'avais dans les jambes étaient si intenses que je ne pouvais marcher. Mon appétit s'altéra, je ne trouvais rien de mon goût, et les douleurs que j'avais dans l'estomac me faisaient presque évanouir. J'étais



très pâle et très faible et j'avais des palpitations de cœur continuelles. J'étais souvent obligée de me coucher et c'est avec mille misères et souffrance que je faisais mon ouvrage de maison.

“Telle était ma condition lorsque je commençai à prendre les PILULES DE LONGUE VIE. Dès la première boîte je me sentis mieux. Cela m'encouragea, je continuai à en prendre avec confiance, et après en avoir pris six boîtes, mes douleurs de rhumatisme étaient complètement disparues et je me sentais une femme nouvelle. Je ne me suis jamais sentie mieux portante de ma vie, grâce aux PILULES DE LONGUE VIE. Ceux qui souffrent de la même manière—et ils sont nombreux—trouveront qu'il y a de leur plus grand intérêt de faire usage de ces pilules.”

Mme Jos.-O. Massicotte,
215, rue Ste-Elisabeth,
Montréal.



CONSULTATIONS GRATUITES. Même si vous croyez votre cas désespéré, nous vous demandons de faire l'essai de nos Pilules de LONGUE VIE. Combien de personnes sont venues à nous sans espoir, et nous ont écrit après quelques jours de traitement, qu'elles étaient en voie de guérison. Nos Médecins spécialistes peuvent être consultés gratuitement tous les jours au **No 367 rue Saint-Denis, de 1 à 3 et de 6 à 8½ heures p. m.**

Gratis Découpez et envoyez-nous ce Coupon avec un timbre de 2 cents. . . .

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE,
958 RUE SAINT-DENIS.

Messieurs—Ci-inclus un timbre de 2 cents. Veuillez m'expédier une boîte échantillon de vos PILULES DE LONGUE VIE (Bonard).

Nom.....

Adresse.....

Les personnes qui ne peuvent venir consulter nos Médecins personnellement, auront les mêmes conseils en leur écrivant. Les consultations sont gratuites et tenues secrètes.

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, se vendent 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Sur réception du prix, nous les envoyons dans toutes les parties du monde. Pas de douane à payer.

ADRESSEZ VOS LETTRES :

Compagnie Médicale Franco-Coloniale,
No 958 Rue St-Denis, Montréal.

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

2

Quant à l'espoir d'être sauvé par le commandant Farragut, il fallait y renoncer complètement. Nous étions entraînés vers l'ouest, et j'estimai que notre vitesse, relativement modérée, atteignait douze milles à l'heure. L'hélice battait les flots avec une régularité mathématique, émergeant quelquefois et faisant jaillir l'eau phosphorescente à une grande hauteur.

Vers quatre heures du matin, la rapidité de l'appareil s'accrut. Nous résistions difficilement à ce vertigineux entraînement, lorsque les lames nous battaient de plein fouet. Heureusement, Ned rencontra sous sa main un large organeau fixé à la partie supérieure du dos de tôle, et nous parvîmes à nous y accrocher solidement.

Enfin cette longue nuit s'écoula. Mon souvenir incomplet ne permet pas d'en retracer toutes les impressions. Un seul détail me revient à l'esprit. Pendant certaines accalmies de la mer et du vent, je crus entendre plusieurs fois des sons vagues, une sorte d'harmonie fugitive produite par des accords lointains. Quel était donc le mystère de cette navigation sous-marine dont le monde entier cherchait vainement l'explication ? Quels êtres vivaient dans cet étrange bateau ? Quel agent mécanique lui permettait de se déplacer avec une si prodigieuse vitesse ?

Le jour parut. Les brumes du matin nous enveloppaient, mais elles ne tardèrent pas à se déchirer. J'allais procéder à un examen attentif de la coque qui formait à sa partie supérieure une sorte de plate-forme horizontale, quand je la sentis s'enfoncer peu à peu.

— Eh ! mille diables ! s'écria Ned Land, frappant du pied la tôle sonore, ouvrez donc, navigateurs peu hospitaliers !

Mais il était difficile de se faire entendre au milieu des battements assourdissants de l'hélice. Heureusement, le mouvement d'immersion s'arrêta.

Soudain, un bruit de ferrures violemment poussées se produisit à l'intérieur du bateau. Une plaque se souleva, un homme parut, jeta un cri bizarre et disparut aussitôt.

Quelques instants après, huit solides gaillards, le visage voilé, apparaissaient silencieusement, et nous entraînaient dans leur formidable machine.

CHAPITRE VIII

MOBILIS IN MOBILE

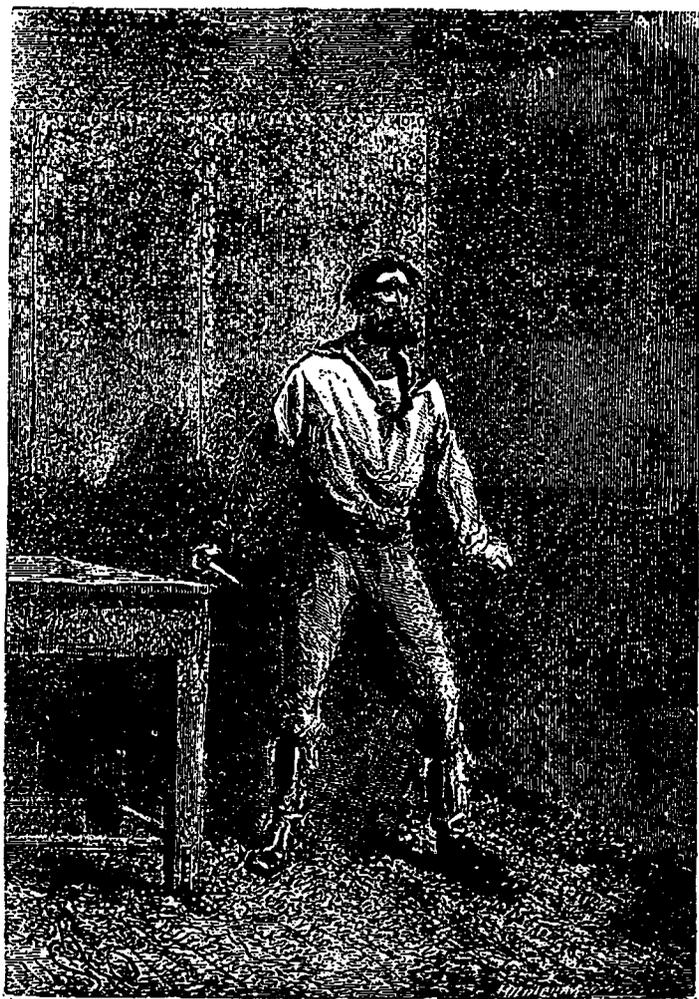
Cet enlèvement, si brutalement exécuté, s'était accompli avec la rapidité de l'éclair. Mes compagnons et moi, nous n'avions pas eu le temps de nous reconnaître. Je ne sais ce qu'ils éprouvèrent en se sentant introduits dans cette prison flottante ; mais, pour mon compte, un rapide frisson me glaça l'épiderme. A qui avions-nous affaire ? Sans doute à quelques pirates d'une nouvelle espèce qui exploitaient la mer à leur façon.

A peine l'étroit panneau fut-il refermé sur moi, qu'une obscurité profonde m'enveloppa. Mes yeux, imprégnés de la lumière extérieure, ne purent rien percevoir. Je sentis mes pieds nus se cramponner aux échelons d'une échelle de fer. Ned Land et Conseil, vigoureusement saisis, me suivaient. Au bas de l'échelle, une porte s'ouvrit et se referma immédiatement sur nous avec un retentissement sonore.

Nous étions seuls. Où ? je ne pouvais le dire, à peine l'imaginer. Tout était noir, mais d'un noir si absolu, qu'après quelques minutes, mes yeux n'avaient encore pu saisir une de ces lueurs indéterminées qui flottent dans les plus profondes nuits.

Cependant, Ned Land, furieux de ces façons de procéder, donnait un libre cours à son indignation.

— Mille diables ! s'écriait-il, voilà des gens qui en remonteraient aux Calédoniens pour l'hospitalité ! il ne leur manque plus que d'être anthropophages ! Je n'en serais pas surpris, mais je déclare que l'on ne me mangera pas sans que je proteste !



Notre prison s'éclaira soudain.—Page 13

— Calmez-vous, ami Ned, calmez-vous, répondit tranquillement Conseil. Ne vous emportez pas avant l'heure. Nous ne sommes pas encore dans la rotissoire.

— Dans la rotissoire, non, riposta le Canadien, mais dans le four, à coup sûr ! Il y fait assez noir. Heureusement, mon "bowie-knif" ne m'a pas quitté, et j'y vois toujours assez clair pour m'en servir. Le premier de ces bandits qui met la main sur moi...

— Ne vous irritez pas, Ned, dis-je alors au harponneur, et ne nous compromettez point par d'inutiles violences. Qui sait si on ne nous écoute pas ! Tâchons plutôt de savoir où nous sommes !

Je marchai en tâtonnant. Après cinq pas, je rencontrai une muraille de fer, faite de tôles boulonnées. Puis, me retournant, je heurtai une table de bois, près de laquelle étaient rangés plusieurs escabeaux. Le plancher de cette prison se dissimulait sous une épaisse natte de phormium qui assourdissait le bruit des pas. Les murs nus ne révélaient aucune trace de porte ni de fenêtre. Conseil, faisant un tour en sens inverse, me rejoignit, et nous revîmes au milieu de cette cabine, qui devait avoir vingt pieds de long sur dix pieds de large. Quant à sa hauteur, Ned Land, malgré sa grande taille, ne put la mesurer.

Une demi-heure s'était déjà écoulée sans que la situation se fût modifiée, quand, d'une extrême obscurité, nos yeux passèrent subitement à la plus violente lumière. Notre prison s'éclaira soudain, c'est-à-dire qu'elle s'emplit d'une matière lumineuse tellement vive que je ne pus d'abord en supporter l'éclat. A sa blancheur, à son intensité, je reconnus cet éclairage électrique, qui produisait autour du bateau sous-marin comme un magnifique phénomène de phosphorescence. Après avoir involontairement fermé les yeux, je les rouvris, et je vis que l'agent lumineux s'échappait d'un demi-globe dépoli qui s'arrondissait à la partie supérieure de la cabine.

— Enfin ! on y voit clair ! s'écria Ned Land, qui, son couteau à la main, se tenait sur la défensive.

— Oui, répondis-je, risquant l'antithèse, mais la situation n'en est pas moins obscure.

— Que monsieur prenne patience," dit l'impassible Conseil.

Le soudain éclairage de la cabine m'avait permis d'en examiner les moindres détails. Elle ne contenait que la table et les cinq escabeaux. La porte invisible devait être hermétiquement fermée. Aucun bruit n'arrivait à notre oreille. Tout semblait mort à l'intérieur de ce bateau. Marchait-il, se maintenait-il à la surface de l'océan, s'enfonçait-il dans ses profondeurs ? Je ne pouvais pas le deviner.

Cependant, le globe lumineux ne s'était pas allumé sans raison. J'espérais donc que les hommes de l'équipage ne tarderaient pas à se montrer. Quand on veut oublier les gens, on n'éclaire pas les oubliettes.

Je ne me trompais pas. Un bruit de verrous se fit entendre, la porte s'ouvrit, deux hommes parurent.

L'un était de petite taille, vigoureusement musclé, large d'épaules, robuste de membres, la tête forte, la chevelure abondante et noire, la moustache épaisse, le regard vif et pénétrant, et toute sa personne empreinte de cette vivacité méridionale qui caractérise en France les populations provençales. Diderot a très justement prétendu que le geste de l'homme est métaphorique, et ce petit homme en était certainement la preuve vivante. On sentait que dans son langage habituel, il devait prodiguer les prosopopées, les métonymies et les hypallages. Ce que, d'ailleurs, je ne fus jamais à même de vérifier, car il employa toujours devant moi un idiome singulier et absolument incompréhensible.

Le second inconnu mérite une description plus détaillée. Un disciple de Gratiolet ou d'Engel eût lu sur sa physionomie à livre ouvert. Je reconnus sans hésiter ses qualités dominantes,—la confiance en lui, car sa tête se dégagait noblement sur l'arc formé par la ligne de ses épaules, et ses noirs regardaient avec une froide assurance ;—le calme, car sa peau, pâle plutôt que colorée, annonçait la tranquillité du sang ;—l'énergie, que démontrait la rapide contraction de ses muscles sourcilliers ;—le courage enfin, car sa vaste respiration dénotait une grande expansion vitale.

J'ajouterai que cet homme était fier, que son regard ferme et calme semblait refléter de hautes pensées, et que de tout cet ensemble, de l'homogénéité des expressions dans les gestes du corps et du visage, suivant l'observation des physionomistes, résultait une indiscutable franchise.

Je me sentis " involontairement " rassuré en sa présence, et j'aurai bien de notre entrevue.

Ce personnage avait-il trente-cinq ou cinquante ans, je n'aurais pu le préciser. Sa taille était haute, son front large, son nez droit, sa bouche nettement dessinée, ses dents magnifiques, ses mains fines, allongées, éminemment " psychiques," pour employer un mot de la chiromonie, c'est-à-dire dignes de servir une âme haute et passionnée. Cet homme formait certainement le plus admirable type que j'eusse jamais rencontré. Détail particulier, ses yeux, un peu écartés l'un de l'autre, pouvaient embrasser simultanément près d'un quart de l'horizon. Cette faculté,—je l'ai vérifié plus tard,—se doublait d'une puissance de vision encore supérieure à celle de Ned Land. Lorsque cet inconnu fixait un objet, la ligne de ses sourcils se fronçait, ses larges paupières se rapprochaient de manière à circonscrire la pupille des yeux et à rétrécir ainsi l'étendue du champ visuel, et il regardait ! Quel regard ! comme il grossissait les objets rapetissés par l'éloignement ! comme il vous pénétrait jusqu'à l'âme ! comme il perçait ces nappes liquides, si opaques à nos yeux, et comme il lisait au plus profond des mers !...

Les deux inconnus, coiffés de bérets faits d'une fourrure de loutre marine, et chaussés de bottes de mer en peau de phoque, portaient des vêtements d'un tissu particulier, qui dégagait la taille et laissaient une grande liberté de mouvements.

Le plus grand des deux, —évidemment le chef du bord, —nous examina avec une extrême attention, sans prononcer une parole. Puis, se retournant vers son compagnon, il s'entretint avec lui dans une langue que je ne pus reconnaître. C'était un idiome sonore, harmonieux, flexible, dont les voyelles semblaient soumises à une accentuation très-variée.

L'autre répondit par un hochement de tête, et ajouta deux ou trois mots parfaitement incompréhensibles. Puis du regard il parut m'interroger directement.

Je répondis, en bon français, que je n'entendais point son langage ; mais il ne sembla pas me comprendre, et la situation devint assez embarrassante.

" Que monsieur raconte toujours notre histoire, me dit Conseil. Ces messieurs en saisiront peut-être quelques mots ! "

Je recommençai le récit de nos aventures, articulant nettement toutes mes syllabes, et sans omettre un détail. Je déclinaï nos noms et qualités ; puis, je présentai dans les formes le professeur Aronmax, son domestique Conseil, et maître Ned Land, le harponneur.

L'homme aux yeux doux et calmes m'écouta tranquillement, poliment même, et avec une attention remarquable. Mais rien dans sa physionomie n'indiqua qu'il eût compris mon histoire. Quand j'eus fini, il ne prononça pas un seul mot.

Restait encore la ressource de parler anglais. Peut-être se ferait-on entendre dans cette langue qui est à peu près universelle. Je la connaissais, ainsi que la langue allemande, d'une manière suffisante pour

la lire couramment, mais non pour la parler correctement. Or, ici, il fallait surtout se faire comprendre.

" Allons, à votre tour, dis-je au harponneur. A vous, maître Land, tirez de votre sac le meilleur anglais qu'ait jamais parlé un anglo-saxon, et tâchez d'être plus heureux que moi. "

Ned ne se fit pas prier et recommença mon récit que je compris à peu près. Le fond fut le même, mais la forme différa. Le Canadien, emporté par son caractère, y mit beaucoup d'animation. Il se plaignit violemment d'être emprisonné au mépris du droit des gens, demanda en vertu de quelle loi on le retenait ainsi, invoqua *l'habeas corpus*, menaça de poursuivre ceux qui le séquestraient indûment, se démena, gesticula, cria, et finalement, il fit comprendre par un geste expressif que nous mourions de faim.

Ce qui était parfaitement vrai, mais nous l'avions à peu près oublié.

A sa grande stupéfaction, le harponneur ne parut pas avoir été plus intelligible que moi. Nos visiteurs ne sourcillèrent pas. Il était évident qu'ils ne comprenaient ni la langue d'Arago ni celle de Faraday.

Fort embarrassé, après avoir épuisé vainement nos ressources philologiques, je ne savais plus quel parti prendre quand Conseil me dit :

" Si monsieur m'y autorise, je raconterai la chose en allemand. "

—Comment ! tu sais l'allemand ? m'écriai-je.

—Comme un flammand, n'en déplaise à monsieur.

—Cela me plaît, au contraire. Va, mon garçon. "

Et Conseil, de sa voix tranquille, raconta pour la troisième fois les diverses péripéties de notre histoire. Mais, malgré les élégantes tournures et la belle accentuation du narrateur, la langue allemande n'eut aucun succès.

Enfin, poussé à bout, je rassemblai tout ce qui me restait de mes premières études, et j'entrepris de narrer nos aventures en latin. Cicéron se fût bouché les oreilles et m'eût renvoyé à la cuisine, mais cependant, je parvins à m'en tirer. Même résultat négatif.

Cette dernière tentative définitivement avortée, les deux inconnus échangèrent quelques mots dans leur incompréhensible langage, et se retirèrent, sans même nous avoir adressé un de ces gestes rassurants qui ont cours dans tout les pays du monde. La porte se ferma.

" C'est une infamie ! s'écria Ned Land, qui éclata pour la vingtième fois. Comment ! on leur parle français, anglais, allemand, latin, à ces coquins-là, et il n'en est pas un qui ait la politesse de répondre ! "

—Calmez-vous, Ned, dis-je au bouillant harponneur, la colère ne mènerait à rien.

—Mais savez-vous, monsieur le professeur, reprit notre inamovible compagnon, que l'on mourrait parfaitement de faim dans cette cage de fer ?

—Bah ! fit Conseil, avec de la philosophie, on peut encore tenir longtemps.

—Mes amis, dis-je, il ne faut pas se désespérer. Nous nous sommes trouvés dans de plus mauvaises passes. Faites-moi donc le plaisir d'attendre pour vous former une opinion sur le commandant et l'équipage de ce bateau.

—Mon opinion est toute faite, riposta Ned Land. Ce sont des coquins...

—Bon ! et de quel pays ?

—Du pays des coquins !

—Mon brave Ned, ce pays-là n'est pas encore suffisamment indiqué sur la mappemonde et j'avoue que la nationalité de ces deux nous est difficile à déterminer ! Ni Anglais, ni Français, ni Allemands, voilà tout ce que l'on peut affirmer. Cependant, je serais tenté d'admettre que ce commandant et son second sont nés sous de basses latitudes. Il y a du méridien en eux. Mais sont-ils Espagnols, Turcs, Arabes ou Indiens c'est ce que leur type physique ne me permet pas de décider. Quant à leur langage, il est absolument incompréhensible.

—Voilà le désagrément de ne pas savoir toutes les langues, répondit Conseil, ou le désavantage de ne pas avoir une langue unique !

—Ce qui ne servirait à rien ! répondit Ned Land. Ne voyez-vous pas que ces gens-là ont un langage à eux, un langage inventé pour désespérer les braves gens qui demandent à dîner ! Mais, dans tous les pays de la terre, ouvrir la bouche, remuer les mâchoires, happer des dents et des lèvres, est-ce que cela ne se comprend pas. Est-ce que cela ne veut dire à Québec comme aux Pomotou, à Paris comme aux antipodes : J'ai faim ! donnez-moi à manger !

—Oh ! fit Conseil, il y a des natures si intelligentes !.. "

Comme il disait ces mots la porte s'ouvrit. Un steward entra. Il nous apportait des vêtements, vestes et culottes de mer, faites d'une étoffe dont je ne reconnus pas la nature. Je me hâtai de les revêtir, et mes compagnons m'imitèrent.

Pendant ce temps, le steward,—muet, sourd peut-être,—avait disposé la table et placé trois couverts.

« Voilà quelque chose de sérieux, dit Conseil, et cela s'annonce bien.

—Bah ! répondit le rancunier harponneur, que diable voulez-vous qu'on mange ici ? du foie de tortue, du filet de requin, du beef-teak de chien de mer !

—Nous verrons bien ! » dit Conseil.

Les plats, recouverts de leur cloche d'argent, furent symétriquement posés sur la nappe, et nous prîmes place à table. Décidément nous avions affaire à des gens civilisés, et sans la lumière électrique qui nous inondait, je me serais cru dans la salle à manger de l'hôtel Adelpi, à Liverpool, ou du Grand-Hôtel, à Paris. Je dois dire toutefois que le pain et le vin manquaient totalement. L'eau était fraîche et limpide, mais c'était de l'eau,—ce qui ne fut pas du goût de Ned Land. Parmi les mets qui nous furent servis, je reconnus divers poissons apprêtés, mais, sur certains plats, excellents d'ailleurs, je ne dus me prononcer, et je n'aurais même su dire à quel règne, végétal ou animal, leur contenu appartenait. Quant au service de table, il était élégant et d'un goût parfait. Chaque ustensile, cuiller, fourchette, couteau, assiette, portait une lettre entourée d'une devise en exergue, et dont voici la *fac-simile* exact :

MOBILIS IN MOBILE

N

Mobile dans l'élément mobile ! Cette devise s'appliquait justement à cet appareil sous-marin, à condition de traduire la préposition *in* par *dans* et non par *sur*. La lettre N formait sans doute l'initiale du nom de l'énigmatique personnage qui commandait au fond des mers !

Ned et Conseil ne faisaient pas tant de réflexions. Ils dévoraient, et je ne tardai pas à les imiter. J'étais, d'ailleurs, rassuré sur notre sort, et il me paraissait évident que nos hôtes ne voulaient pas nous laisser mourir d'inanition.

Cependant, tout finit ici-bas, tout passe, même la faim de gens qui n'ont pas mangé depuis quinze heures. Notre appétit satisfait, le besoin de sommeil se fit impérieusement sentir. Réaction bien naturelle, après l'interminable nuit pendant laquelle nous avions lutté contre la mort.

« Ma foi, je dormirais bien, dit Conseil.

—Et moi, je dors ! » répondit Ned Land.

Mes deux compagnons s'étendirent sur le tapis de la cabine, et furent bientôt plongés dans un profond sommeil.

Pour mon compte, je cédaï moins facilement à ce violent besoin de dormir. Trop de pensées s'accumulaient dans mon esprit, trop de questions insolubles s'y pressaient, trop d'images tenaient mes paupières entr'ouvertes ! Où étions-nous ? Quelle étrange puissance nous emportait ? Je sentais,—ou plutôt je croyais sentir,—l'appareil s'enfoncer vers les couches les plus reculées de la mer. De violents cauchemars m'obsédaient. J'entrevois dans ces mystérieux asiles tout un monde d'animaux inconnus, dont ce bateau sous-marin semblait être le congénère, vivant, se mouvant, formidable comme eux !... Puis, mon cerveau se calma, mon imagination se fonda en une vague somnolence, et je tombai bientôt dans un morne sommeil.

CHAPITRE IX

LES COLÈRES DE NED LAND

Quelle fut la durée de ce sommeil, je l'ignore ; mais il dut être long car il nous reposa complètement de nos fatigues. Je me réveillai le premier. Mes compagnons n'avaient pas encore bougé, et demeuraient étendus dans leur coin comme des masses inertes.

À peine relevé de cette couche passablement dure, je sentis mon cerveau dégagé, mon esprit net. Je recommençai alors un examen attentif de notre cellule.

Rien n'était changé à ses dispositions intérieures. La prison était restée prison, et les prisonniers, prisonniers. Cependant le steward, profitant de notre sommeil, avait desservi la table. Rien n'indiquait donc une modification prochaine dans cette situation, et je me demandai sérieusement si nous étions destinés à vivre indéfiniment dans cette cage.

Cette perspective me sembla d'autant plus pénible que, si mon cerveau était libre de ses obsessions de la veille, je me sentais la poitrine singulièrement oppressée. Ma respiration se faisait difficilement.

L'air lourd ne suffisait plus au jeu de mes poumons. Bien que la cellule fut vaste, il était évident que nous avions consommé en grande partie l'oxygène renfermé dans cent litres d'air, et cet air, chargé alors d'une quantité presque égale d'acide carbonique, devient irrespirable.

Il était donc urgent de renouveler l'atmosphère de notre prison, et, sans doute aussi, l'atmosphère du bateau sous-marin.

Là se posait une question à mon esprit. Comment procédait le commandant de cette demeure flottante ? Obtenait-il de l'air par des moyens chimiques, en dégagant par la chaleur l'oxygène contenu dans du chlorate de potasse, et en absorbant l'acide carbonique par la potasse caustique ? Dans ce cas, il devait avoir conservé quelques relations avec les continents, afin de se procurer les matières nécessaires à cette opération. Se bornait-il seulement à emmagasiner l'air sous de hautes pressions dans des réservoirs, puis à le répandre suivant les besoins de son équipage ? Peut-être. Ou, procédé plus commode, plus économique, et par conséquent plus probable, se contentait-il de revenir respirer à la surface des eaux, comme un cétacé, et de renouveler pour vingt-quatre heures sa provision d'atmosphère ? Quoi qu'il en soit, et quelle que fût la méthode, il me paraissait prudent de l'employer sans retard.

En effet, j'étais déjà réduit à multiplier mes aspirations pour extraire de cette cellule le peu d'oxygène qu'elle renfermait, quand, soudain, je fus rafraîchi par un courant d'air pur et tout parfumé d'émanations salines. C'était bien la brise de mer, vivifiante et chargée d'iode ! J'ouvris largement la bouche, et mes poumons se saturèrent de fraîches molécules. En même temps, je sentis un balancement, un roulis de médiocre amplitude, mais parfaitement déterminable. Le bateau, le monstre de tôle venait évidemment de remonter à la surface de l'Océan pour y respirer à la façon des baleines. Le mode de ventilation du navire était donc parfaitement reconnu.

Lorsque j'eus absorbé cet air pur à pleine poitrine, je cherchai le conduit, "l'aëriifère," si l'on veut, qui laissait atriver jusqu'à nous cette bienfaisante effluve, et je ne tardai pas à le trouver. Au-dessus de la porte s'ouvrait un trou d'aéragage laissant passer une fraîche colonne d'air, qui renouvelait ainsi l'atmosphère appauvrie de la cellule.

J'en étais là de mes observations, quand Ned et Conseil s'éveillèrent presque en même temps, sous l'influence de cette aération revivifiante. Ils se frottèrent les yeux, se détirèrent les bras et furent sur pied en un instant.

« Monsieur a bien dormi ? me demanda Conseil avec sa politesse quotidienne.

—Fort bien, mon brave garçon, répondis-je. Et vous, maître Ned Land ?

—Profondément, monsieur le professeur ! Mais, je ne sais si je me trompe, il me semble que je respire comme une brise de mer ?

Un marin ne pouvait s'y méprendre, et je racontai au Canadien ce qui s'était passé pendant son sommeil.

« Bon ! dit-il, cela explique parfaitement ces mugissements que nous entendions, lorsque le prétendu narwal se trouvait en vue de l'*Abraham-Lincoln*.

—Parfaitement, maître Land, c'était sa respiration !

— Seulement, monsieur Aronnax, je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est, à moins que ce soit l'heure du dîner ?

—L'heure du dîner, mon digne harponneur ? Dites, au moins l'heure du déjeuner, car nous sommes certainement au lendemain d'hier.

—Ce qui démontre, répondit Conseil, que nous avons pris vingt-quatre heures de sommeil.

—C'est mon avis, répondis-je.

—Je ne vous contredis point, répliqua Ned Land. Mais dîner ou déjeuner, le steward sera le bienvenu, qu'il apporte l'un ou l'autre. L'un et l'autre, dit Conseil.

—Juste, répondit le Canadien, nous avons droit à deux repas, et pour mon compte, je ferai honneur à tous les deux.

—Eh bien ! Ned, attendons, répondis-je. Il est évident que ces inconnus n'ont pas l'intention de nous laisser mourir de faim, car, dans ce cas, le dîner d'hier soir n'aurait aucun sens.

—À moins qu'on ne nous engraisse ! risposta Ned.

—Je proteste, répondis-je. Nous ne sommes point tombés entre les mains de cannibales !

—Une fois n'est pas coutume, répondit sérieusement le Canadien. Qui sait si ces gens-là ne sont pas privés depuis longtemps de chair fraîche, et dans ce cas, trois particuliers sains et bien constitués comme monsieur le professeur, son domestique et moi...

—Chassez ces idées, maître Land, répondis-je au harponneur, et surtout ne partez pas de là pour vous emporter contre nos hôtes, ce qui ne pourrait qu'aggraver la situation.

—En tous cas, dit le harponneur, j'ai une faim de tous les diables, et dîner ou déjeuner, le repas n'arrive guère.

—Maître Land, répliquai-je, il faut se conformer au règlement du bord, et je suppose que notre estomac avance sur la cloche du maître-coq.

—Eh bien ! on le mettra à l'heure, répondit tranquillement Conseil.

—Je vous reconnais là, ami Conseil, riposta l'impatient Canadien. Vous usez peu votre bile et vos nerfs ! Toujours calme ! Vous seriez capable de dire vos Grâces avant votre Bénédicité, et de mourir de faim plutôt que de vous plaindre !

—A quoi cela servirait-il ? demanda Conseil.

—Mais cela servirait à se plaindre ! C'est déjà quelque chose. Et si ces pirates,—je dis pirates par respect, et pour ne pas contrarier monsieur le professeur qui défend de les appeler cannibales,—si ces pirates se figurent qu'ils vont me garder longtemps dans cette cage où j'étouffe, sans apprendre de quels jurons j'assaisonne mes emportements, ils se trompent ! Voyons, M. Aronnax, parlez franchement. Croyez-vous qu'ils nous tiennent longtemps dans cette boîte de fer ?

—A dire vrai, je n'en sais pas plus long que vous, ami Land.

—Mais enfin, que supposez-vous ?

—Je suppose que le hasard nous a rendus maîtres d'un secret important. Or, si l'équipage de ce bateau sous-marin a intérêt à le garder, et si cet intérêt est plus grave que la vie de trois hommes, je crois notre existence très compromise. Dans le cas contraire, à la première occasion, le monstre qui nous a engloutis nous rendra au monde habité par nos semblables.

—A moins qu'il ne nous enrôle parmi son équipage, dit Conseil, et qu'il nous garde ainsi...

—Jusqu'au moment, répliqua Ned Land, où quelque frégate, plus rapide ou plus adroite que l'*Abraham Lincoln*, s'emparera de ce nid de forbans, et enverra son équipage et nous respirer une dernière fois au bout de sa grand'verge.

—Bien raisonné, maître Land, répliquai-je. Mais on ne nous a pas encore fait, que je sache, de proposition à cet égard. Inutile donc de discuter le parti que nous devons prendre, le cas échéant. Je vous le répète, attendons, prenons conseil des circonstances, et ne faisons rien, puisqu'il n'y a rien à faire.

—Au contraire ! monsieur le professeur, répondit le harponneur, qui n'en voulait pas démordre, il faut faire quelque chose.

—Eh ! quoi donc, maître Land.

—Nous sauver.

—Se sauver d'une prison "terrestre" est souvent difficile, mais d'une prison sous-marine, cela me paraît absolument impraticable.

—Allons, ami Ned, demanda Conseil, que répondez-vous à l'objection de monsieur ? Je ne puis croire qu'un Américain soit jamais à bout de ressources !

Le harponneur, visiblement embarrassé, se taisait. Une fuite, dans les conditions où le hasard nous avait jetés, était absolument impossible. Mais un Canadien est à demi Français, et maître Ned Land le fit bien voir par sa réponse.

"Ainsi, M. Aronnax, reprit-il après quelques instant de réflexion, vous ne devinez pas ce que doivent faire des gens qui ne peuvent s'échapper de leur prison ?

—Non, mon ami.

—C'est bien simple, il faut qu'ils s'arrangent de manière à y rester.

—Parbleu ! fit Conseil, vaut encore mieux être dedans que dessus ou dessous !

—Mais après avoir jeté dehors géoliers, porte-clefs et gardiens, ajouta Ned Land.

—Quoi, Ned ? vous songeriez sérieusement à vous emparer de ce bâtiment.

—Très sérieusement, répondit le Canadien.

—C'est impossible.

—Pourquoi donc, monsieur ? Il peut se présenter quelque chance favorable, et je ne vois pas ce qui pourrait nous empêcher d'en profiter. S'ils ne sont qu'une vingtaine d'hommes à bord de cette machine, ils ne feront pas reculer deux Français et un Canadien, je suppose !

Mieux valait admettre la proposition du harponneur que de la discuter. Aussi, me contentai-je de répondre :

"Laissons venir les circonstances, maître Land, et nous verrons. Mais, jusque-là, je vous en prie, contenez votre impatience. On ne peut agir que par ruse, et ce n'est pas en vous emportant que vous ferez naître des chances favorables. Promettez-moi donc que vous accepterez la situation sans trop de colère.

—Je vous le promets, monsieur le professeur, répondit Ned Land d'un ton peu rassurant. Pas un mot violent ne sortira de ma bouche,

pas un geste brutal ne me trahira, quand bien même le service de la table ne se ferait pas avec toute la régularité désirable.

—J'ai votre parole, Ned," répondis-je au Canadien.

Puis, la conversation fut suspendue, et chacun de nous se mit à réfléchir à part soi. J'avouerai que, pour mon compte, et malgré l'assurance du harponneur, je ne conservais aucune illusion. Je n'admettais pas ces chances favorables dont Ned Land avait parlé. Pour être si sûrement manœuvré, le bateau sous-marin exigeait un nombreux équipage, et conséquemment, dans le cas d'une lutte, nous aurions affaire à trop forte partie. D'ailleurs, il fallait, avant tout, être libres, et nous ne l'étions pas. Je ne voyais même aucun moyen de fuir cette cellule de tôle si hermétiquement fermée. Et pour peu que l'étrange commandant de ce bateau eût un secret à garder,—ce qui paraissait au moins probable,—il ne nous laisserait pas agir librement à son bord. Maintenant, se débarrasserait-il de nous par la violence, ou nous jetterait-il un jour sur quelque coin de terre ? c'était là l'inconnu. Toutes ces hypothèses me semblaient extrêmement plausibles, et il fallait être un harponneur pour espérer de reconquérir sa liberté.

Je compris d'ailleurs que les idées de Ned Land s'aigrirent avec les réflexions qui s'emparaient de son cerveau. J'entendais peu à peu les jurons gronder au fond de son gosier, et je voyais ses gestes redevenir menaçants. Il se levait, tournait comme une bête fauve en cage, frappait les murs du pied et du poing. D'ailleurs, le temps s'écoulait, la faim se faisait cruellement sentir, et, cette fois, le steward ne paraissait pas. Et c'était oublier trop longtemps notre position de naufragés, si l'on avait réellement de bonnes intentions à notre égard.

Ned Land, tourmenté par les tiraillements de son robuste estomac, se montait de plus en plus, et, malgré sa parole, je craignais véritablement une explosion, lorsqu'il se trouverait en présence de l'un des hommes du bord.

Pendant deux heures encore, la colère de Ned Land s'exalta. Le Canadien appelait, criait, mais en vain. Les murailles de tôle étaient sourdes. Je n'entendais même aucun bruit à l'intérieur de ce bateau, qui semblait mort. Il ne bougeait pas, car j'aurais évidemment senti les frémissements de la coque sous l'impulsion de l'hélice. Plongé sans doute dans l'abîme des eaux, il n'appartenait plus à la terre. Tout ce morne silence était effrayant.

Quant à notre abandon, à notre isolement au fond de cette cellule, je n'osais estimer ce qu'il pourrait durer. Les espérances que j'avais conçues après notre entrevue avec le commandant du bord s'effaçaient peu à peu. La douceur du regard de cet homme, l'expression généreuse de sa physionomie, la noblesse de son maintien,



Le Canadien s'était précipité sur ce malheureux.—Page 15

tout disparaissait de mon souvenir. Je revoyais cet énigmatique personnage tel qu'il devait être, nécessairement impitoyable, cruel. Je le sentais en-dehors de l'humanité, inaccessible à tout sentiment de pitié, implacable ennemi de ses semblables auxquels il avait dû vouer une impérissable haine !

Mais, cet homme, allait-il donc nous laisser périr d'inanition, enfermés dans cette prison étroite, livrés à ces horribles tentations auxquelles pousse une faim farouche ? Cette affreuse pensée prit dans mon esprit une intensité terrible, et, l'imagination aidant, je me sentis envahir par une épouvante insensée. Conseil restait calme, Ned Land rugissait,

En ce moment, un bruit se fit entendre extérieurement. Des pas résonnèrent sur la dalle de métal. Les serrures furent fouillées, la porte s'ouvrit, le steward parut.

Avant que j'eusse fait un mouvement pour l'en empêcher, le Canadien s'était précipité sur ce malheureux ; il l'avait renversé ; il le tenait à la gorge. Le steward étouffait sous sa main puissante.

Conseil cherchait déjà à retirer des mains du harponneur sa victime à demi suffoquée, et j'allais joindre mes efforts aux siens, quand, subitement, je fus cloué à ma place par ces mots prononcés en français :

— Calmez-vous, maître Land, et vous, monsieur le professeur, veuillez m'écouter !

CHAPITRE X

L'HOMME DES EAUX

C'était le commandant du bord qui parlait ainsi.

A ces mots, Ned Land se releva subitement. Le steward, presque étranglé, sortit en chancelant sur un signe de son maître ; mais tel était l'empire du commandant à son bord, que pas un geste ne trahit le ressentiment dont cet homme devait être animé contre le Canadien. Conseil, intéressé malgré lui, moi stupéfait, nous attendions en silence le dénouement de cette scène.

Le commandant, appuyé sur l'angle de la table, les bras croisés, nous observait avec une profonde attention. Hésitait-il à parler ? Regrettait-il ces mots qu'il venait de prononcer en français ? On pouvait le croire.

Après quelques instants d'un silence qu'aucun de nous ne songea à interrompre :

— Messieurs, dit-il d'une voix calme et pénétrante, je parle également le français, l'anglais, l'allemand et le latin. J'aurais donc pu vous répondre dès notre première entrevue, mais je voulais vous connaître d'abord, réfléchir ensuite. Votre quadruple récit, absolument semblable au fond, m'a affirmé l'identité de vos personnes. Je sais maintenant que le hasard a mis en ma présence M. Pierre Aronnax, professeur d'histoire naturelle au Muséum de Paris, chargé d'une mission scientifique à l'étranger, Conseil son domestique, et Ned Land, d'origine canadienne, harponneur à bord de la frégate l'*Abraham-Lincoln*, de la marine nationale des Etats-Unis d'Amérique.

Je m'inclinai d'un air d'assentiment. Ce n'était pas une question que me posait le commandant. Donc, pas de réponse à faire. Cet homme s'exprimait avec une aisance parfaite, sans aucun accent. Sa phrase était nette, ses mots justes, sa facilité d'élocution remarquable. Et cependant, je ne "sentais" pas en lui un compatriote.

Il reprit la conversation en ces termes :

— Vous avez trouvé sans doute, monsieur, que j'ai longtemps tardé à vous rendre cette seconde visite. C'est que, votre identité reconnue, je voulais peser mûrement le parti à prendre envers vous. J'ai beaucoup hésité. Les plus fâcheuses circonstances vous ont mis en présence d'un homme qui a rompu avec l'humanité. Vous êtes venus troubler mon existence.

— Involontairement, dis-je.

— Involontairement ? répondit l'inconnu, en forçant un peu sa voix. Est-ce involontairement que l'*Abraham-Lincoln* me chasse sur toutes les mers ? Est-ce involontairement que vous avez pris passage à bord de cette frégate ? Est-ce involontairement que vos boulets ont rebondi sur la coque de mon navire ? Est-ce involontairement que maître Land m'a frappé de son harpon ?

Je surpris dans ces paroles une irritation contenue. Mais, à ces récriminations j'avais une réponse toute naturelle à faire, et je la fis.

— Monsieur, dis-je, vous ignorez sans doute les discussions qui ont eu lieu à votre sujet en Amérique et en Europe. Vous ne savez donc pas que divers accidents, provoqués par le choc de votre appareil sous-marin, ont ému l'opinion publique dans les deux continents. Je vous fais grâce des hypothèses sans nombre par lesquelles on cherchait à expliquer l'inexplicable phénomène dont seul vous aviez le

secret. Mais sachez qu'en vous poursuivant jusque sur les hautes mers du Pacifique, l'*Abraham-Lincoln* croyait chasser quelque puissant monstre marin dont il fallait à tout prix délivrer l'Océan.

Un demi-sourire détendit des lèvres du commandant, puis, d'un ton plus calme :

— M. Aronnax, répondit-il, oseriez-vous affirmer que votre frégate n'aurait pas poursuivi et canonné un bateau sous-marin aussi bien qu'un monstre ?

Cette question m'embarrassa, car certainement le commandant Farragut n'eût pas hésité. Il eût cru de son devoir de détruire un appareil de ce genre tout comme un narwal gigantesque.

— Vous comprenez donc, monsieur, reprit l'inconnu, que j'ai le droit de vous traiter en ennemis.

Je ne répondis rien, et pour cause. A quoi bon discuter une proposition semblable, quand la force peut détruire les meilleurs arguments.

— J'ai longtemps hésité, reprit le commandant. Rien ne m'obligeait à vous donner l'hospitalité. Si je devais me séparer de vous, je n'avais aucun intérêt à vous revoir. Je vous remettais sur la plateforme de ce navire qui vous avait servi de refuge. Je m'enfonçais sous les mers, et j'oubliais que vous aviez jamais existé. N'était-ce pas mon droit ?

— C'était peut-être le droit d'un sauvage, répondis-je, ce n'était pas celui d'un homme civilisé.

— Monsieur le professeur, répliqua vivement le commandant, je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé ! J'ai rompu avec la société toute entière pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obéis donc point à ses règles, et je vous engage à ne jamais les invoquer devant moi !

Ceci fut dit nettement. Un éclair de colère et de dédain avait allumé les yeux de l'inconnu, et dans la vie de cet homme, j'entrevis un passé formidable. Non-seulement il s'était mis en-dehors des lois humaines, mais il s'était fait indépendant libre dans la plus rigoureuse acception du mot, hors de toute atteinte ! Qui donc oserait le poursuivre au fond des mers, puisque, à leur surface, il déjouait les efforts tentés contre lui ? Quel navire résisterait au choc de son monitor sous-marin ? Quelle cuirasse si épaisse qu'elle fût, supporterait les coups de son éperon ? Nul, entre les hommes, ne pouvait lui demander compte de ses œuvres. Dieu, s'il y croyait, sa conscience, s'il en avait une, étaient les seuls juges dont il put dépendre.

Ces réflexions traversèrent rapidement mon esprit pendant que l'étrange personnage se taisait, absorbé et comme retiré en lui-même. Je le considérais avec un effroi mêlé d'intérêt, et sans doute, ainsi qu'*OEdipe* considérait le sphinx.

Après un assez long silence, le commandant reprit la parole.

— J'ai donc hésité, dit-il, mais j'ai pensé que mon intérêt pouvait s'accorder avec cette pitié naturelle à laquelle tout être humain a droit. Vous resterez à mon bord, puisque la fatalité vous y a jetés. Vous y serez libres, et, en échange de cette liberté, toute relative d'ailleurs, je ne vous imposerai qu'une seule condition. Votre parole de vous y soumettre me suffira.

— Parlez, monsieur, répondis-je, je pense que cette condition est de celle qu'un honnête homme peut accepter ?

— Oui monsieur, et la voici. Il est possible que certains événements imprévus m'obligent à vous consigner dans vos cabines pour quelques heures ou quelques jours, suivant le cas. Désirant ne jamais employer la violence, j'attends de vous, dans ce cas, plus encore que dans tous les autres, une obéissance passive. En agissant ainsi, je couvre votre responsabilité, je vous dégage entièrement, car c'est à moi de vous mettre dans l'impossibilité de voir ce qui ne doit pas être vu. Acceptez-vous cette condition ?

Il se passait donc à bord des choses tout au moins singulières, et que ne devaient point voir des gens qui ne s'étaient pas mis hors des lois sociales ! Entre les surprises que l'avenir me ménageait, celle-ci ne devait pas être la moindre.

— Nous acceptons, répondis-je. Seulement, je vous demanderai, monsieur, la permission de vous adresser une question, une seule :

— Parlez, monsieur.

— Vous avez dit que nous serions libres à votre bord ?

— Entièrement.

— Je vous demanderai donc ce que vous entendez par cette liberté.

— Mais la liberté d'aller, de venir, de voir, d'observer même tout ce qui se passe ici,—sauf en quelques circonstances rares,—la liberté enfin dont nous jouissons nous-mêmes, mes compagnons et moi.

Il était évident que nous ne nous entendions point.

— Pardon, monsieur, repris-je, mais cette liberté, ce n'est que celle que tout prisonnier a de parcourir sa prison ! Elle ne peut nous suffire.

—Il faudra, cependant, qu'elle vous suffise !

—Quoi ! nous devons renoncer à jamais de revoir notre patrie, nos amis, nos parents !

—Oui, monsieur. Mais renoncer à reprendre cet insupportable joug de la terre, que les hommes croient être la liberté, n'est peut-être pas aussi pénible que vous le pensez.

—Par exemple, s'écria Ned Land, jamais je ne donnerai ma parole de ne pas chercher à me sauver.

—Je ne vous demande pas de parole, maître Land, répondit froidement le commandant.

—Monsieur, répondis-je, emporté malgré moi, vous abusez de votre situation envers nous ! C'est de la cruauté !

—Non, monsieur, c'est de la clémence ! Vous êtes mes prisonniers après combat ! Je vous garde, quand je pourrais d'un mot vous replonger dans les abîmes de l'Océan ! Vous m'avez attaqué ! Vous êtes venus surprendre un secret que nul homme ne doit pénétrer, le secret de toute mon existence ! Et vous croyez que je vais vous renvoyer sur cette terre qui ne doit plus me connaître ! Jamais ! En vous retenant, ce n'est pas vous que je garde, c'est moi-même !

Ces paroles indiquaient de la part du commandant un parti pris contre lequel ne prévaudrait aucun argument.

—Ainsi, monsieur, repris-je, vous nous donnez tout simplement à choisir entre la vie ou la mort ?

—Tout simplement.

—Mes amis, dis-je, à une question ainsi posée, il n'y a rien à répondre. Mais aucune parole ne nous lie au maître de ce bord.

—Aucune, monsieur," répondit l'inconnu.

Puis, d'une voix plus douce, il reprit :

—Maintenant, permettez-moi d'achever ce que j'ai à vous dire. Je vous connais, M. Aronnax. Vous, sinon vos compagnons, vous n'aurez peut-être pas tant à vous plaindre du hasard qui vous lie à mon sort. Vous trouverez parmi les livres qui servent à mes études favorites cet ouvrage que vous avez publié sur les grands fonds de la mer. Je l'ai souvent lu. Vous avez poussé votre œuvre aussi loin que vous le permettait la science terrestre. Mais vous ne savez pas tout, vous n'avez pas tout vu. Laissez-moi donc vous dire, monsieur le professeur, que vous ne regretterez pas le temps passé à mon bord. Vous allez voyager dans le pays des merveilles. L'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez pas facilement sur le spectacle incessamment offert à vos yeux. Je vais revoir dans un nouveau tour du monde sous-marin, —qui sait ? le dernier peut-être,—tout ce que j'ai pu étudier au fond de ces mers tant de fois parcourues, et vous serez mon compagnon d'études. A partir de ce jour, vous entrez dans un nouvel élément, vous verrez ce que n'a vu encore aucun homme,—car moi et les miens nous ne comptons plus,—et notre planète, grâce à moi, va vous livrer ses derniers secrets."

Je ne puis le nier ; ces paroles du commandant firent sur moi un grand effet. J'étais pris là par mon faible, et j'oubliai pour un instant, que la contemplation de ces choses sublimes ne pouvait valoir la liberté perdue. D'ailleurs, je comptais sur l'avenir pour trancher cette grave question. Aussi, je me contentai de répondre :

—Monsieur, si vous avez brisé avec l'humanité, je veux croire que vous n'avez pas renié tout sentiment humain. Nous sommes des naufragés charitablement recueillis à votre bord, nous ne l'oublierons pas. Quant à moi je ne méconnais pas que, si l'intérêt de la science pouvait absorber jusqu'au besoin de liberté, ce que promet notre rencontre m'offrirait de grandes compensations."

Je pensais que le commandant allait me tendre la main pour sceller notre traité. Il n'en fit rien. Je le regrettai pour lui.

—Une dernière question, dis-je, au moment où cet être inexplicable semblait vouloir se retirer.

—Parlez, monsieur le professeur.

—De quel nom dois-je vous appeler.

—Monsieur, répondit le commandant, je ne suis pour vous que le capitaine Nemo, et vos compagnons et vous, n'êtes pour moi que les passagers du *Nautilus*."

Le capitaine Nemo appela. Un steward apparut. Le capitaine lui donna ses ordres dans cette langue étrangère que je ne pouvais reconnaître. Puis, se tournant vers le Canadien et Conseil :

—Un repas vous attend dans votre cabine, leur dit-il. Veuillez suivre cet homme.

—Ça n'est pas de refus !" répondit le harponneur.

Conseil et lui sortirent enfin de cette cellule où ils étaient renfermés depuis plus de trente heures.

—Et maintenant, M. Aronnax, notre déjeuner est prêt. Permettez-moi de vous précéder.

—A vos ordres, capitaine."

Je suivis le capitaine Nemo, et dès que j'eus franchi la porte, je

pris une sorte de couloir électriquement éclairé, semblable aux couloirs d'un navire. Après un parcours d'une dizaine de mètres, une seconde porte s'ouvrit devant moi.

J'entrai alors dans une salle à manger, ornée et meublée avec un goût sévère. De hauts dressoirs de chêne, incrustés d'ornements d'ébène, s'élevaient aux deux extrémités de cette salle, et sur leurs rayons à ligne ondulée étincelaient des faïences, des porcelaines, des verreries d'un prix inestimable. La vaisselle plate y resplendissait sous les rayons que versait un plafond lumineux, don de fines peintures tamisaient et adoucissaient l'éclat.

Au centre de la salle était une table richement servie. Le capitaine Nemo m'indiqua la place que je devais occuper.

—Asseyez-vous, me dit-il, et mangez comme un homme qui doit mourir de faim."

Le déjeuner se composait d'un certain nombre de plats dont la mer seule avait fourni le contenu, et de quelques mets dont j'ignorais la nature et la provenance. J'avouerai que c'était bon, mais avec un goût particulier auquel je m'habituai facilement. Ces divers aliments me parurent riches en phosphore, et je pensai qu'ils devaient avoir une origine marine.

Le capitaine Nemo me regardait. Je ne lui demandai rien, mais il devina mes pensées, et il répondit de lui-même aux questions que je brûlais de lui adresser.

—La plupart de ces mets vous sont inconnus, me dit-il. Cependant, vous pouvez en user sans crainte. Ils sont sains et nourrissants. Depuis longtemps, j'ai renoncé aux aliments de la terre, et je ne m'en porte pas plus mal. Mon équipage, qui est vigoureux, ne se nourrit pas autrement que moi.

—Ainsi, dis-je, tous ces aliments sont des produits de la mer ?

—Oui, monsieur le professeur, la mer fournit à tous mes besoins. Tantôt, je mets mes filets à la traîne, et je les retire prêts à se rompre. Tantôt, je vais chasser au milieu de cet élément qui paraît être inaccessible à l'homme, et je force le gibier qui gîte dans mes forêts sous-marines. Mes troupeaux, comme ceux du vieux pasteur de Neptune, paissent sans crainte les immenses prairies de l'Océan. J'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même et qui est toujoursensemencée par la main du Créateur de toutes choses."

Je regardai le capitaine Nemo avec un certain étonnement, et je lui répondis :

—Je comprends parfaitement, monsieur, que vos filets fournissent d'excellents poissons à votre table ; je comprends moins que vous poursuiviez le gibier aquatique dans vos forêts sous-marines ; mais je ne comprends plus du tout qu'une parcelle de viande, si petite qu'elle soit, figure dans votre menu.

—Aussi, monsieur, me répondit le capitaine Nemo, ne fais-je jamais usage de la chair des animaux terrestres.

—Ceci, cependant, repris-je, en désignant un plat où restaient encore quelques tranches de filet.

—Ce que vous croyez être de la viande, monsieur le professeur, n'est autre chose que du filet de tortue de mer. Voici également quelques foies de dauphin que vous prendriez pour un ragoût de porc. Mon cuisinier est un habile préparateur, qui excelle à conserver ces produits variés de l'océan. Goûtez à tous ces mets. Voici une conserve d'holoturies qu'un Malais déclarerait sans rivale au monde, voilà une crème dont le lait a été fourni par la mamelle des cétacés, et le sucre par les grands fucus de la mer du Nord, et enfin, permettez-moi de vous offrir des confitures d'anémones qui valent celles des fruits les plus savoureux."

Et je goûtais, plutôt en curieux qu'en gourmet, tandis que le capitaine Nemo m'enchantait par ses invraisemblables récits.

—Mais cette mer, M. Aronnax, me dit-il, cette nourrice prodigieuse, inépuisable, ne me nourrit pas seulement ; elle me vêtit encore. Ces étoffes qui vous couvrent sont tissées avec le byssus de certains coquillages ; elles sont teintées avec la pourpre des anciens et nuancées de couleurs violettes que j'extrait des aplysies de la Méditerranée. Les parfums que vous trouverez sur la toilette de votre cabine sont le produit de la distillation des plantes marines. Votre lit est fait du plus doux zostère de l'océan. Votre plume sera un fanon de baleine, votre encre la liqueur secrétée par la seiche ou l'encornet. Tout me vient maintenant de la mer comme tout lui retournera un jour !

—Vous aimez la mer, capitaine.

—Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes. Et en effet, monsieur le professeur, la nature s'y manifeste par ses trois règnes, minéral, végétal, animal. Ce dernier y

est largement représenté par les quatre groupes des zoophytes, par trois classes des articulés, par cinq classes des mollusques, par trois classes des vertébrés, les mammifères, les reptiles et ces innombrables légions de poissons, ordre infini d'animaux qui compte plus de treize mille espèces, dont un dixième seulement appartient à l'eau douce. La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finirait pas par elle ! Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes. A sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là, je suis libre !

Le capitaine Nemo se tut subitement au milieu de cet enthousiasme qui débordait de lui. S'était-il laissé entraîner au-delà de sa réserve habituelle ? Avait-il trop parlé ? Pendant quelques instants, il se promena, très agité. Puis, ses nerfs se calmèrent, sa physionomie reprit sa froideur accoutumée, et, se tournant vers moi :

« Maintenant, monsieur le professeur, dit-il, si vous voulez visiter le *Nautilus*, je suis à vos ordres. »

CHAPITRE XI

LE NAUTILUS

Le capitaine Nemo se leva. Je le suivis. Une double porte, ménagée à l'arrière de la salle, s'ouvrit, et j'entrai dans une chambre de dimension égale à celle que je venais de quitter.

C'était une bibliothèque. De hauts meubles en palissades noirs, incrustés de cuivres, supportaient sur leurs larges rayons un grand nombre de livres uniformément reliés. Ils suivaient le contour de la salle et se terminaient à leur partie inférieure par de vastes divans, capitonnés de cuir marron, qui offraient les courbes les plus confortables. De légers pupitres mobiles, en s'écartant ou se rapprochant à volonté, permettaient d'y poser le livre en lecture. Au centre se dressait une vaste table, couverte de brochures, entre lesquelles apparaissaient quelques journaux déjà vieux. La lumière électrique inondait tout cet harmonieux ensemble, et tombait de quatre globes dépolis à demi engagés dans les volutes du plafond. Je regardais avec une admiration réelle cette salle si ingénieusement aménagée, et je ne pouvais croire mes yeux,

« Capitaine Nemo, dis-je à mon hôte, qui venait de s'étendre sur un divan, voilà une bibliothèque qui ferait honneur à plus d'un palais des continents, et je suis vraiment émerveillé, quand je songe qu'elle peut vous suivre au plus profond des mers.

— Où trouverait-on plus de solitude, plus de silence, monsieur le professeur ? répondit le capitaine Nemo. Votre cabinet du Muséum vous offre-t-il un repos aussi complet ?

— Non, monsieur, et je dois ajouter qu'il est bien pauvre auprès du votre. Vous possédez là six ou sept mille volumes...

— Douze mille, monsieur Aronnax. Ce sont les seuls liens qui me rattachent à la terre. Mais le monde a fini pour moi où mon *Nautilus* s'est plongé pour la première fois sous les eaux. Ce jour-là, j'ai acheté mes derniers volumes, mes dernières brochures, mes derniers journaux, et depuis lors, je veux croire que l'humanité n'a plus ni pensé, ni écrit. Ces livres, monsieur le professeur, sont d'ailleurs à votre disposition, et vous pourrez en user librement. »

Je remerciai le capitaine Nemo, et je m'approchai des rayons de la bibliothèque. Livres de science, de morale et de littérature, écrits en toute langue, y abondaient, mais je ne vis pas un seul ouvrage d'économie politique ; ils semblaient être sévèrement proscrits du bord. Détail curieux, tous ces livres étaient instinctivement classés, et ce mélange prouvait que le capitaine du *Nautilus* devait lire couramment les volumes que sa main prenait au hasard.

Parmi ces ouvrages, je remarquai les chefs-d'œuvre des maîtres anciens et modernes, c'est-à-dire tout ce que l'humanité a produit de plus beau dans l'histoire, la poésie, le roman et la science, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo, depuis Xénophon jusqu'à Michelet, depuis Rabelais jusqu'à madame Sand. Mais la science plus particulièrement, faisait les frais de cette bibliothèque ; les livres de mécanique, de balistique, d'hydrographie, de météorologie, de géographie, de géologie, etc., y tenaient une place non moins importante que les ouvrages d'histoire naturelle, et je compris qu'ils formaient la principale étude du capitaine. Je vis là tout le Humboldt, tout l'Arago, les travaux de Foucault, d'Henry Sainte-Claire Deville, de Chasles, de

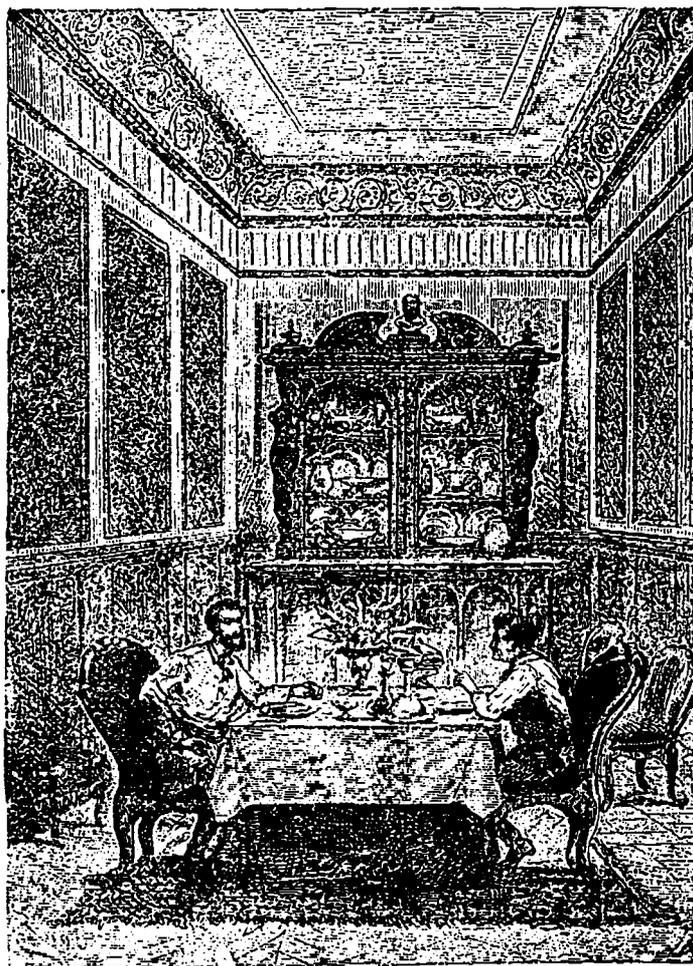
Milne-Edwards, de Quatrefages, de Tyndall, de Faraday, de Berthelot, de Secchi, de Petermann, du commandant Maury, d'Agassiz, etc., les mémoires de l'Académie des sciences, les bulletins des diverses sociétés de géographie, etc., et, en bons rangs, les deux volumes qui m'avaient peut-être valu cet accueil relativement charitable du capitaine Nemo.

Parmi les œuvres de Joseph Bertrand, son livre intitulé *les Fondateurs de l'Astronomie* me donna même une date certaine ; et comme je savais qu'il avait paru dans le courant de 1865, je pus en conclure que l'installation du *Nautilus* ne remontait pas à une époque postérieure. Ainsi donc, depuis trois ans, au plus, le capitaine Nemo avait commencé son existence sous-marine. J'espérai, d'ailleurs, que des ouvrages plus récents encore me permettraient de fixer exactement cette époque ; mais j'avais le temps de faire cette recherche, et je ne voulus pas retarder davantage notre promenade à travers les merveilles du *Nautilus*.

« Monsieur, dis-je au capitaine, je vous remercie d'avoir mis cette bibliothèque à ma disposition. Il y a là des trésors de science, et j'en profiterai.

— Cette salle n'est pas seulement une bibliothèque, dit le capitaine Nemo, c'est aussi un fumoir.

— Un fumoir ? m'écriai-je. On fume donc à bord ?



J'entrai alors dans la salle à manger.—Page 18

— Sans doute.

— Alors, monsieur, je suis forcé de croire que vous avez conservé de relations avec la Havane.

— Aucune, répondit le capitaine. Acceptez ce cigare, M. Aronnax, et bien qu'il ne vienne pas de la Havane, vous en serez content, si vous êtes connaisseur. »

Je pris le cigare qu'il m'était offert, et dont la forme rappelait celui du londrès ; mais il semblait fabriqué avec des feuilles d'or. Je l'allumai à un petit brasero qui supportait un élégant pied de bronze, et j'aspirai ses premières bouffées avec la volupté d'un amateur qui n'a pas fumé depuis deux jours.

« C'est excellent, dis-je, mais ce n'est pas du tabac.

— Non, répondit le capitaine, ce tabac ne vient ni de la Havane ni de l'Orient. C'est une sorte d'algue, riche en nicotine, que la mer me fournit, non sans quelque parcimonie. Regrettez-vous les londrès, monsieur ?

— Capitaine, je les méprise à partir de ce jour.

— Fumez donc à votre fantaisie, et sans discuter l'origine de ces cigares. Aucune régie ne les a contrôlés, mais ils n'en sont pas moins bons, j'imagine.

—Au contraire”.

A ce moment, le capitaine Nemo ouvrit une porte qui faisait face à celle par laquelle j'étais entré dans la bibliothèque, et je passai dans un salon immense et splendidement éclairé.

C'était un vaste quadrilatère, à pans coupés, long de dix mètres, large de six, haut de cinq. Un plafond lumineux, décoré de légères arabesques, distribuait un jour clair et doux sur toutes les merveilles entassées dans ce musée. Car, c'était réellement un musée dans lequel une main intelligente et prodigue avait réuni tous les trésors de la nature et de l'art, avec ce pêle-mêle artistique qui distingue un atelier de peintre.

Une trentaine de tableaux de maîtres, à cadres uniformes, séparés par d'éclatantes panoplies, ornaient les parois tendues de tapisseries d'un dessin sévère. Je vis là des toiles de la plus haute valeur, et que, pour la plupart, j'avais admirées dans les collections particulières de l'Europe et aux expositions de peinture. Des diverses écoles des maîtres anciens, était représentées par une madone de Raphaël, une vierge de Léonard de Vinci, une nymphe du Corrège, une femme de Titien, une adoration de Véronèse, une assomption de Murillo, un portrait d'Holbein, un moine de Velasquez, un martyr de Ribeira, une kermesse de Rubens, deux paysages flamands de Teniers, trois petits tableaux de genre de Gérard Dow, de Metsu, de Paul Potter, deux toiles de Géricault et de Prudbon, quelques marines de Backuysen et de Vernet. Parmi les œuvres de la peinture moderne, apparaissaient des tableaux signés Delacroix, Ingres, Decamp, Troyon, Meissonnier, Daubigny, etc., et quelques admirables réductions de statues de marbre ou de bronze, d'après les plus beaux modèles de l'antiquité, se dressaient sur leurs piédestaux dans les angles de ce magnifique musée. Cet état de stupéfaction que m'avait prédit le commandant du *Nautilus* commençait déjà à s'emparer de mon esprit.

—Monsieur le professeur, dit alors cet homme étrange, vous excuserez le sans-gêne avec lequel je vous reçois, et le désordre qui règne dans ce salon.

—Monsieur, répondis-je, sans chercher à savoir qui vous êtes, m'est-il permis de reconnaître en vous un artiste ?

—Un amateur tout au plus, monsieur. J'aimais autrefois à collectionner ces belles œuvres créées par la main de l'homme. J'étais un chercheur avide, un fureteur infatigable, et j'ai pu réunir quelques objets d'un haut prix. Ce sont mes derniers souvenirs de cette terre qui est morte pour moi. A mes yeux, vos artistes modernes ne sont déjà plus que des anciens ; ils ont deux ou trois mille ans d'existence, et je les confonds dans mon esprit. Les maîtres n'ont pas d'âge.

—Et ces musiciens ? dis-je, en montrant des partitions de Weber, de Rossini, de Mozart, de Beethoven, d'Haydn, de Meyerbeer, d'Herold, de Wagner, d'Auber, de Gounod, et nombre d'autres, éparses sur un piano-orgue de grand modèle qui occupait un des panneaux du salon.

—Ces musiciens, me répondit le capitaine Nemo, ce sont des contemporains d'Orphée, car les différentes chronologies s'effacent dans la mémoire des morts,—et je suis mort, monsieur le professeur, aussi bien mort que ceux de vos amis qui reposent à six pieds sous terre !”

Le capitaine Nemo se tut et sembla perdu dans une rêverie profonde. Je le considérais avec une vive émotion, analysant en silence les étrangetés de sa physionomie. Accoudé sur l'angle d'une précieuse table de mosaïque, il ne me voyait plus, il oubliait ma présence.

Je respectai ce recueillement, et je continuai de passer en revue les curiosités qui enrichissaient ce salon.

Auprès des œuvres de l'art, les raretés naturelles tenaient une place très importante. Elles consistaient principalement en plantes, en coquilles et autres productions de l'Océan, qui devaient être les trouvailles personnelles du capitaine Nemo. Au milieu du salon, un jet d'eau, électriquement éclairé, retombait dans une vasque faite d'une seule tridacne. Cette coquille, fournie par le plus grand des mollusques acéphales, mesurait sur ses bords, délicatement festonnés, une circonférence de six mètres environ ; elle dépassait donc en grandeur ces belles tridacnes qui furent données à François Ier par la République de Venise, et dont l'église Saint-Sulpice, à Paris, a fait deux bénitiers gigantesques.

Autour de cette vasque, sous d'élégantes vitrines fixées par des armatures de cuivre, étaient classés et étiquetés les plus précieux produits de la mer qui eussent jamais été livrés aux regards d'un naturaliste. On conçoit ma joie de professeur.

L'embranchement des zoophytes offrait de très curieux spécimens de ses deux groupes des polypes et des échinodermes. Dans le premier groupe, des tubipores, des gorgones disposées en éventail, des éponges douces de Syrie, des isis des Molluques, des pennatules, une virgulaire admirable des mers de Norvège, des ombellulaires variées,

des aleyonnaires, toute une série de ces madrépores que mon maître Milne-Edwards a si sagacement classés en sections, et parmi lesquels je remarquai d'adorables flabellines, des oculines de l'île Bourbon, le “char de Neptune” des Antilles, de superbes variétés de coraux, enfin toutes les espèces de ces curieux polypiers dont l'assemblage forme des îles entières qui deviendront un jour des continents. Dans les échinodermes, remarquables par leur enveloppe épineuse, les astéries, les étoiles de mer, les pantacrines, les comatules, les astérophones, les oursins, les holoturiers, etc., représentaient la collection complète des individus de ce groupe.

Un conchyliologue un peu nerveux se serait pâmé certainement devant d'autres vitrines plus nombreuses où étaient classés les échantillons de l'embranchement des mollusques. Je vis là une collection d'une valeur inestimable, que le temps me manque de décrire tout entière. Parmi ces produits, je citerai, pour mémoire seulement, —l'élégant marteau royal de l'Océan indien, dont les régulières taches blanches ressortaient vivement sur un fond rouge et brun,—un spondyle impérial, aux vives couleurs, tout hérissé d'épines, rare spécimen dans les muséums européens, et dont j'estimai la valeur à vingt mille francs,—un marteau commun des mers de la Nouvelle-Hollande, qu'on se procure difficilement,—des buccardes exotiques, du Sénégal, fragiles coquilles blanches à doubles valves, qu'un souffie eût dissipées comme une bulle de savon,—plusieurs variétés des arrosoirs de Java, sortes de tubes calcaires bordés de replis foliocés, et très disputés par les amateurs,—toute une série de troques, les uns jaunes-verdâtres, pêchés dans les mers d'Amérique, les autres d'un brun-roux, amis des eaux de la Nouvelle-Hollande, ceux-ci, venus du golfe du Mexique, et remarquables par leur coquille imbriquée, ceux-là, des stellaires trouvés dans les mers australes, et enfin, le plus rare de tous, le magnifique éperon de la Nouvelle-Zélande ; — puis, d'admirables tellines sulfurées, de précieuses espèces de cythérées et de Vénus, le cadran treillisé des côtes de Tranquebar, le sabot marbré à nacre resplendissante, les perroquets verts des mers de Chine, le cône presque inconnu du genre *Cænodulli*, toutes les variétés de porcelaines qui servent de monnaie dans l'Inde et en Afrique, la “Gloire de la Mer,” la plus précieuse coquille des Indes orientales ; — enfin des littorines, des dauphinules, des turritelles, des janthines, des ovules, des volutes, des olives, des mitres, des casques, des pourpres, des buccins, des harpes, des rochers, des tritons, des cérites, des fuseaux, des strombes, des ptéro-cères, des patelles, des hyales, des cléodores, coquillages délicats et fragiles, que la science a baptisés de ses noms les plus charmants.

A part, et dans des compartiments spéciaux, se déroulaient des chapelots de perles de la plus grande beauté, que la lumière électrique piquait de pointes de feu, des perles roses, arrachées aux pinnes marines de la mer Rouge, des perles vertes de l'haliotide iris, des Perles jaunes, bleues, noires, curieux produits des divers mollusques de tous les océans et de certains moules des cours d'eau du Nord, enfin plusieurs échantillons d'un prix inappréciable qui avaient été distillés par les pintadines les plus rares. Quelques-unes de ces perles surpassaient en grosseur un œuf de pigeon ; elles valaient, et au delà, celle que le voyageur Tavernier vendit trois millions au shah de Perse, et primait cette autre perle de l'iman de Mascate, que je croyais sans rivale au monde.

Ainsi donc, chiffrer la valeur de cette collection était, pour ainsi dire, impossible. Le capitaine Nemo avait dû népenser des millions pour acquérir ces échantillons divers, et je me demandais à quelle source il puisait pour satisfaire ainsi ses fantaisies de collectionneur, quand je fus interrompu par ces mots :

—Vous examinez mes coquilles, monsieur le professeur. En effet, elles peuvent intéresser un naturaliste ; mais, pour moi, elles ont un charme de plus, car je les ai toutes recueillies de ma main, et il n'est pas une mer du globe qui ait échappé à mes recherches.

—Je comprends, capitaine, je comprends cette joie de se promener au milieu de telles richesses. Vous êtes de ceux qui ont fait eux-mêmes leur trésor. Aucun muséum de l'Europe ne possède une semblable collection des produits de l'Océan. Mais si j'épuise mon admiration pour elle, que me restera-t-il pour le navire qui les porte ! Je ne veux point pénétrer des secrets qui sont les vôtres ! Cependant, j'avoue que ce *Nautilus*, la force motrice qu'il renferme en lui, les appareils qui permettent de le manœuvrer, l'agent si puissant qui l'anime, tout cela excite au plus haut point ma curiosité. Je vois suspendus aux murs de ce salon des instruments dont la destination m'est inconnue. Puis-je savoir?...

—Monsieur Aronax, me répondit le capitaine Nemo, je vous ai dit que vous seriez libre à mon bord, et par conséquent, aucune partie du *Nautilus* ne vous est interdite. Vous pouvez donc le visiter en détail et je me ferai un plaisir d'être votre cicérone.

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

2

Je ne répondais pas, et je me dépêchais de monter. Mais quand par hasard la mère Balais se trouvait là, ces paroles la fâchaient.

« Madame Dubourg, disait-elle, je l'aime mieux comme cela déchiré, que s'il se laissait battre. Dieu merci ! les caniches qui se sauvent quand on tape dessus ne manquent pas ; c'est la commodité des cloutiers et des tournebroches ; mais j'aime mieux ceux qui montrent les dents, et qui mordent quand on les attaque. Que voulez-vous ? chacun son goût. Les peureux m'ennuient ; ça me retourne le sang. Et puis, madame Madeleine, chacun doit se mêler de ce qui le regarde. »

Alors elle me prenait la main, et nous montions tout glorieux. Au-dessus, le vieux vitrier Rivel, sa porte toujours ouverte sur l'escalier dans les temps chauds, ses grosses besicles de cuivre jaune sur le nez, et ses vitres qui grinçaient sur la table, ne disait jamais rien, ni sa petite femme non plus. Et quand en passant nous leur souhaitions le bonsoir ou le bonjour, tous deux penchaient la tête en silence.

Ces gens paisibles n'avaient jamais de dispute avec personne : ils ressemblaient en quelque sorte à leurs deux pots de réséda, qui fleurissait au bord de leur petite fenêtre, dans l'ombre de la cour. Jamais un mot plus haut que l'autre. Quelquefois seulement la femme appelait leur chat dans l'escalier, le soir ; car ils ne pouvaient pas se coucher sans avoir vu rentrer leur chat dans la chambre.

Tout allait donc très-bien, puisque la mère Balais était contente ; mais, au bout de six semaines ou deux mois, un soir que j'avais livré bataille contre les deux Materne ensemble, derrière le cimetière des Juifs, et qu'ils m'avaient tellement roulé dans les orties que ma figure, mes mains et même mes jambes, sous mon pantalon, en étaient rouges comme des écrevisses, la mère Balais, qui me regardait tristement, dit tout à coup pendant le souper :

« Aujourd'hui, Jean-Pierre, nous n'avons pas remporté la victoire : les autres ont emmené les canons, et nous avons eu de la peine à sauver les drapeaux. »

Alors je fus tout fâché d'entendre ces choses, et je répondis :

« Ils se sont mis à deux contre moi ! »

— Justement, c'est la manière des kaiserliks, dit-elle, ils sont toujours deux ou trois contre un. Mais ce qui me fait plaisir, c'est que tu ne te plains jamais, tu supportes tout très-bien. Que voulez-vous ? A la guerre comme à la guerre : on gagne, on perd, on se rattrape, on avance, on recule.—Tu ne te plains pas !... c'est comme Balais qui ne se plaignait jamais des atouts ; même le jour de sa mort, il me regardait comme pour dire :—Ce n'est rien... nous en reviendrons !—Voilà ce qui s'appelle un homme... Il aurait pu devenir prince, duc et roi tout comme un autre ; ce n'est pas le courage qui lui manquait, ni la bonne volonté non plus. Mais il n'avait pas une belle écriture, et il ne connaissait pas les quatre règles ; sans ça, Dieu sait ce que nous serions ! Je serais peut-être madame la duchesse de Balais, ou quelque chose dans ce genre... Malheureusement, ce pauvre Balais ne savait pas les quatre règles ! Enfin, que peut-on y faire ? Mais au moins je veux que cela ne t'arrive pas plus tard, et que tu connaisses tout : je veux te voir dans les états-majors, tu m'entends ?

—Oui, mère Balais.

—Je veux que tu commences tout de suite ; et demain je te mènerai chez M. Vassereau, qui t'apprendra toute son école. Après ça, tu pourras choisir dans les états celui qui te plaira le plus. On gagne sa vie de toutes les façons, les uns en dansant sur la corde, les autres en vendant des cerises et des poires comme nous, les autres en rétamant des casseroles, ou bien en se faisant tirer des coups de fusil pour le roi de Prusse,—qui ne veut que des nobles dans les grades de son armée, de sorte que le courage, le bon sens et l'instruction ne servent à rien pour passer officier. Oui, Jean-Pierre, on gagne sa vie de cinquante manières, j'ai vu ça ! Mais le plus commode, c'est de s'asseoir dans un bon fauteuil rembourré, en habit noir, avec une cravate blanche et un jabot,

comme j'en ai rencontré plusieurs, et de faire des grâces aux gens qui viennent vous saluer, le chapeau jusqu'à terre, en disant :—Monsieur l'ambassadeur... monsieur le préfet... monsieur le ministre, etc.—C'est très-commode, mais il faut savoir les quatre règles et avoir une belle main. Nous irons donc chez M. Vassereau, Jean-Pierre. C'est entendu, fit-elle en se levant, demain, nous irons de bonne heure, et s'il faut payer trente sous par mois, ça m'est égal. »

Ayant parlé de la sorte, nous allâmes nous coucher, et jusqu'à minuit, je ne fis que rêver à l'école du père Vassereau, aux quatre règles, et à tout ce que la mère Balais m'avait dit.

IV

Le lendemain, de grand matin, la mère Balais s'habilla d'une manière tout à fait magnifique. Quand je sortis de ma chambre sur les sept heures, je la vis avec une grande robe chamarrée de fleurs vertes ; elle s'était fait deux grosses boucles sur les oreilles avec ses cheveux gris touffus, elle avait un gros bonnet blanc, et cela lui donnait une figure très-respectable.

« Assieds-toi, Jean-Pierre, dit-elle, et déjeunons. Nous partons dans une demi-heure. »

Elle me fit mettre ensuite une chemise blanche, mes souliers neufs et ma veste de velours ; elle ouvrit son grand coffre et en tira un châle très-beau qu'elle s'arrangea sur les épaules devant notre petit miroir ; les franges traînaient presque à terre, au bas de la robe. Et quand tout fut près, elle me dit de venir.

Je n'avais jamais vu d'école à Saint-Jean-des-Choux, cela me rendait inquiet ; mais comme Mme Balais descendait devant moi j'étais bien forcé de la suivre.

En bas, dans la petite allée sombre, Mme Dubourg, se penchant à la porte de sa cuisine, nous regarda sortir tout étonnée. Dehors, la mère Balais me prit par la main et me dit :

« Tu commenceras par ôter ton bonnet en entrant. »

Et nous descendîmes la petite rue des Trois-Quilles derrière le jardin de M. le juge de paix, puis celle du Fossé-des-Tanneurs. Tout à coup, en face d'une vieille maison qui faisait le coin des deux rues, j'entendis une foule de voix crier ensemble : B-A B-A !—B-E B-E ! —B-I B-I ! ainsi de suite. Les vitres de la vieille maison en tremblaient ; et parmi ces voix d'enfants, une autre voix terrible se mit à crier :

« Materne !... Attends ! je me lève ! »

C'était M. Vassereau qui prévenait Materne.

Nous arrivions à l'école. Rien que d'entendre cette voix, un frisson me grimpait le long du dos. En même temps, nous entrions dans une petite cour, où quelques enfants rattachaient leurs bretelles, et la mère Balais me disait :

« Arrive ! »

Elle s'avancait dans une allée sombre à gauche, où je la suivis. Au bout de l'allée se trouvait une porte, avec un petit carreau dans le milieu : c'est là qu'on entendait chanter B-A B-A ! au milieu d'un grand bourdonnement.

La mère Balais ouvrit la porte. Aussitôt tout se tut, et je vis la grande salle : les rangées de tables toutes jaunes et tachées d'encre, les bancs où des quantités d'enfants en sabots, en souliers et même pieds nus, s'usaient les culottes depuis des années ; les exemples pendues à des ficelles le long des fenêtres : le grand fourneau de fonte à droite, derrière la porte ; le tableau noir contre le mur, au fond du même côté ; et la chaire à gauche, entre deux fenêtres, où M. Vassereau, son bonnet de soie noire tiré sur la nuque, était assis, le grand martinet replié sur le pupitre. Il était là, grave, la main bien posée, les deux doigts bien tendus, en train d'écrire une exemple.

Tout fourmillait d'enfants de six à douze ans ; les grands assis autour des tables, les petits sur trois rangées de bancs, en face de la chaire. Deux ou trois, debout, tenaient leur plume au maître d'école, en répétant d'une voix traînante :

« En gros, s'il vous plaît, M. Vassereau ! »

—En moyen, s'il vous plaît, M. Vassereau ! »

Lui ne bougeait pas : il écrivait.

Je découvris ces choses d'un coup d'œil. Toute la salle s'était retournée pour voir qui venait d'entrer ; toutes ces figures grasses, joufflues, blondes, rousses, les cheveux ébouriffés, nous regardaient en se penchant. Comme les petits bancs s'étaient tu d'un coup, M. Vassereau leva les yeux ; il aperçut la mère Balais et moi sur la porte, et se leva, ramenant son bonnet de soie noire sur sa tête, comme pour saluer. On aurait alors entendu voler une mouche. La mère Balais dit :

« Restez couvert, M. Vassereau. »

Et tous deux, l'un en face de l'autre, se mirent à causer de moi. Autant la mère Balais était grande et magnifique, autant le père Vassereau, habillé d'une capote marron et d'un large gilet noir, paraissait grave et sévère ; il portait encore l'ancienne culotte de ratine et les larges souliers à boucles d'argent. Il avait la figure ferme, un peu pâle, le monton large, le nez droit, bien fait, les yeux bruns, une ride entre les deux sourcils ; de sorte qu'avec son martinet sous le coude, tout cela ne lui donnait pas un air tendre, et que je pensais :

« Si c'est lui qui doit m'apprendre les quatre règles, il faudra faire bien attention. »

Nous étions donc au milieu de la salle, et toute l'école écoutait. M. Vassereau paraissait avoir un grand respect pour Mme Balais, qui relevait fièrement la tête, et qui lui dit :

« Je vous amène ce garçon, M. Vassereau ; c'est un enfant de Saint-Jean-des-Choux,—que j'ai pris, parce que des parents malhonnêtes l'avaient abandonné,—et que je veux faire bien élever. Vous aurez soin de lui... vous lui montrerez tout ce qu'un homme doit savoir... Je suis sûre qu'il profitera de vos leçons. »

—S'il n'en profite pas, répondit le père Vassereau en me jetant un regard de côté, ce sera de sa faute, car j'emploierai tous les moyens. »

En me regardant en face :

« Comment t'appelles-tu ? me dit-il. »

—Jean-Pierre, monsieur. »

—Et ton père ?

—Mon père s'appelait Nicolas Clavel. »

—Eh bien ! Clavel, qu'est-ce que tu sais ? Est-ce que tu connais tes lettres ?

—Non, monsieur. »

—Alors, assieds-toi là, sur le petit banc. Gossard, tu lui prêteras ton ABC ; vous lirez ensemble dans le même. »

Pendant que M. Vassereau me parlait de la sorte, cinq ou six grands, au lieu de travailler, riaient entre eux, et je vis quelque chose en ce moment qui m'affermait beaucoup dans mes bonnes résolutions. Le père Vassereau, en entendant rire, avait tourné la tête, et il avait vu le rouge Materne qui faisait des signes à Gourdiér.

Alors, sans rien dire, il était allé le secourir par l'oreille, qui s'allongea et se raccourcissait. Il n'avait pas l'air fâché ; mais le fils Materne ouvrait la bouche jusqu'au fond du gosier avec des yeux tout ronds, et soupirant tellement qu'on l'entendait dans toute la salle, où chacun se remit bien vite à travailler.

« Eh bien ! Mme Balais, dit le père Vassereau en revenant d'un air tranquille, vous pouvez compter sur moi ; ce garçon profitera de mes conseils, je réponds de lui.—Clavel, va t'asseoir où je t'ai dit. »

J'allai m'asseoir au bout du petit banc, en pensant :

« Oh ! oui, je profiterai... il faut que je profite ! »

—Allons, M. Vassereau, c'est entendu, dit la mère Balais. Pour le reste, ça me regarde. »

Ils sortirent ensemble dans la petite allée ; et, pendant, qu'ils étaient dehors, tout le monde se retourna, riant, s'appelant, se jetant des boules de papier. Mais à peine le pas lent de M. Vassereau, commença-t-il à revenir, qu'on se pencha sur les tables en faisant semblant d'écrire ou d'apprendre sa leçon. Lui, jeta les yeux à droite et à gauche et se remit dans sa chaire en disant :

« Commencez l'Abc.—Clavel, tu vas suivre sur l'Abc, de Gossard. »

Aussitôt, on se mit à chanter ensemble l'Abc, et je suivis avec une grande attention, sans oser même regarder celui qui me montrait les lettres.

Le père Vassereau taillait les plumes. De temps en temps, il faisait le tour de la salle, son martinet sous le bras, et regardait l'ouvrage des grands. Quand les lettres étaient mal formées, il les appelait ânes, et corrigeait lui-même leurs fautes. Une demi-heure avant la fin de l'école, il se rasseyait dans sa chaire et criait aux petits :

« Arrêtez ! »

Ensuite commençait la récitation des leçons :

« Qu'est-ce que la grammaire ?—Qu'est-ce que l'article ?—Qu'est-ce que le verbe ? » etc.—Il prenait quelquefois les petits et leur demandait les lettres. Sur le coup de dix heures du matin, le premier de la première classe récitait la prière, et quand on l'entendait dire : « Ainsi soit-il ! » toute l'école dégringolait des bancs, et se sauvait, le sac au dos ou le cahier sous le bras, en criant et se réjouissant jusqu'à la maison.

Cette fois M. Vassereau nous avait défendu de crier, mais dehors on n'avait plus peur, et puis il faut bien que les enfants respirent.

Le premier jour, quand on se mit à réciter la prière et à sortir en disant : « Bonjour, monsieur Vassereau ! » je fus si content d'être

dehors, que j'arrivai chez nous d'un trait, et que je grimpai nos trois étages, en criant :

« C'est fini ! »

Le père Antoine Dubourg ne pouvait s'empêcher de rire ; et le vieux vitrier Rivel lui-même me regardait monter l'escalier avec ses grosses besicles, le nez en l'air, disait à sa femme :

« Tiens, Catherine, voilà le plus beau temps de la vie ; on ne pense pas au déjeuner, au dîner ; quand l'école est finie, on a gagné sa journée. Ce temps-là ne reviendra plus. »

La mère Balais était aussi bien contente.

V

Depuis ce jour, je connaissais l'école : je connaissais la manière de chanter en trainant B-A BA, d'observer les plus petits mouvements de M. Vassereau, et d'avoir l'air de suivre avec Gossard, en regardant voler les mouches.

Le matin, aussitôt l'école finie, j'allais trouver la mère Balais dans notre baraque, sur la place ; elle me demandait presque toujours :

« Eh bien ! Jean-Pierre, ça marche ? »

Et je répondais :

« Oui, mais c'est dur tout de même. »

—Hé ! faisait-elle, tout est dur dans ce monde. Si les pommes et les poires roulaient sur la grande route, on ne planterait pas d'arbres ; si le pain venait dans votre poche, on ne retournerait pas la terre, on ne semerait pas le grain, on ne demanderait pas la pluie et le soleil, on ne faucillerait pas, on ne mettrait pas en gerbes, on ne battrait pas en grange, on ne vanerait pas, on ne porterait pas les sacs au moulin, on ne moudrait pas, on ne trainerait pas la farine chez le boulanger, on ne pétrirait pas, on ne ferait pas cuire ; ce serait bien commode, mais ça ne peut pas venir tout seul, il faut que les gens s'en mêlent. Tout ce qui pousse seul ne vaut rien, comme les chardons, les orties, les épines, et les herbes tranchantes au fond des marais. Et plus on prend de peine, mieux ça vaut ; comme pour la vigne au milieu des pierrailles, sur les hauteurs, où l'on porte du fumier dans des hottes ; c'est aussi bien dur, Jean-Pierre, mais le vin est aussi bien bon. Si tu voyais, en Espagne, dans le midi de la France et le long du Rhin, comme on travaille au soleil pour avoir du vin, tu dirais : « C'est encore bien heureux de rester assis à l'ombre, et d'apprendre quelque chose qui nous profitera toujours ! » Maintenant je te fais retourner et ensemeur par le père Vassereau, et plus tard qui est-ce qui coupera le grain ? qui est-ce qui aura du pain sur la planche ? c'est toi ! Je fais cela parce que tu me plais, mais il faut en profiter. Je ne suis peut-être pas là pour longtemps. Profite, profite !... »

Ces choses m'attendrissaient, et je me donnais de la peine ; j'aurais voulu tout savoir, pour réjouir la mère Balais,

Il faut dire aussi que M. Vassereau n'était pas mécontent de moi, car au bout d'une semaine je connaissais mes lettres, et même il disait tout haut :

« Regardez ce Clavel, un garçon de Saint-Jean-des-Choux, il connaît ses lettres dans une semaine, au lieu que ce grand âne rouge de Materne et ce pandard de Gourdiér, depuis trois ans n'ont encore appris qu'à dénicher des merles et à déterrer des carottes dans les jardins après la classe. Ah ! les gueux... ah ! la mauvaise race ! »

Il se fâchait en parlant, et finissait par tomber dessus, de sorte que l'école était remplie de cris terribles. M. Vassereau répétait sans cesse :

« Si vous êtes pendus un jour, on ne pourra pas me faire de reproches ; car, Dieu merci ! je m'en donne de la peine pour vous redresser. J'use plus de martinets pour ces Gourdiér et ces Materne, que pour tous les autres ensemble ; et encore ça ne sert à rien, ils deviennent de pire en pire, et tous les jours on vient se plaindre près de moi, comme si c'était de ma faute. »

C'est vers ce temps que M. Vassereau me mit dans la troisième classe des grands, et qu'il me dit :

« Tu préviendras madame Balais de t'acheter une ardoise pour écrire en gros. »

La mère Balais eut une véritable satisfaction d'apprendre que j'avancais.

« Je suis contente de toi, Jean-Pierre, me dit-elle ; tu me feras honneur. »

Tous les gens de la maison, et madame Madeleine elle-même, avaient fini par s'habituer à me voir ; on ne criait plus contre moi. La petite Annette venait à ma rencontre, quand je sortais de l'école, en disant :

« Voici notre Jean-Pierre ! »

J'aurais dû me trouver bien heureux, mais j'avais toujours le cœur gros d'être enfermé ; je ne pouvais pas m'habituer à rester assis deux heures de suite sans bouger. Ah ! la vie est une chose dure, et l'on n'arrive pas pour son amusement dans ce monde.

Combien de fois, en classe, lorsque le temps était beau, que le soleil brillait entre les exemples pendues aux fenêtres ouvertes, et que de petites mouches dansaient en rond dans la belle lumière, combien de fois j'oubliais l'ardoise, l'exemple et les parafes, la vieille salle, les camarades et la grammaire, regardant ce beau jour les yeux tout grands ouverts, comme un chat qui rêve, et me représentant la côte de Saint-Jean-des-Choux ; les hautes bruyères violettes et les genêts d'or où bourdonnaient les abeilles ; les chèvres grimant à droite et à gauche dans les roches, allongeant leur long cou maigre et leur petite barbe, pour brouter un bouquet de chèvre-feuille dans le ciel pâle ; les bœufs couchés à l'ombre d'un vieux hêtre, les yeux à demi fermés, mugissant lentement comme pour se plaindre de la chaleur. Et nos coups de fouets retentissant dans les échos de Saint-Witt ; notre petit feu de ronces déroulant sa fumée vers les nuages ; la cendre blanche où rôtissaient nos pommes de terre ; puis les grands bois de sapins tout sombres, descendant au fond des vallées ; le bourdonnement de l'eau, le chant de la haute grive à la nuit, les coups de hache des bûcherons dans le silence, ébranchant les arbres... Combien de fois... combien de fois je me suis représenté ces choses !

Tout à coup une voix me criait :

“ Clavel, qu'est-ce que tu regardes ? ”

Et je frémissais, en me rémettant bien vite à écrire.

Rarement M. Vassereau me frappait. Il faisait une grande différence entre ses élèves, il ne s'indignait que contre les incorrigibles. Je crois qu'il devinait mes pensées, et qu'il en avait de semblables, les jours de beau temps, pour son village.

A ceux qui viennent du grand air, aux enfants qui, durant des années, ont niché comme les oiseaux autour des bois, il faut du temps pour s'habituer à la cage, oui, il faut du temps ! l'idée de la verdure leur revient toujours, et la bonne odeur des feuilles, des prés, des eaux courantes, leur arrive par-dessus les remparts.

Si nous n'avions pas eu les jeudis, je crois que je serais mort de chagrin ; car, malgré les bonnes soupes de la mère Balais, je maigrissais à vue d'œil. Heureusement, nous avions les jeudis : Demain nous irons au Haut-Bar, au Géroldseck, à la Roche-Plate. Nous irons cueillir des noisettes au fond de Fiquet, nous courrons dans l'ombre des sapins, nous grimperons, nous crierons, nous ferons tout ce que nous voudrons.

Oh ! les jeudis... le Seigneur devrait bien en faire deux par semaine.

Les dimanches, il fallait aller à la messe et aux vêpres, la moitié de la journée était perdue.

Mais les jeudis nous partions de grand matin, et la mère Balais me disait d'avance :

“ Demain, il faut que tu courses, Jean-Pierre ; je ne veux pas te voir maigrir comme ça. Cette école, c'est bon... c'est très bon ; mais on ne peut pourtant pas s'échiner à rester assis. Les enfants ont besoin d'air. Va courir ! Baigne-toi, mais prends garde d'aller dans les endroits dangereux. Avant de savoir bien nager, il faut se tenir sur les bords. Il n'y a que les bêtes qui se noient. Prends garde ! mais amuse-toi bien... Galope, grimpe ; la bonne santé passe encore avant les quatre règles : c'est le principal.”

Elle n'aurait pas eu besoin de me dire tout cela, car j'y pensais deux jours d'avance, et je m'en réjouissais. Nous étions trois : le petit Jean-Paul Latouche, le fils du greffier, Emmanuel Dolomieu, le fils de notre juge de paix, et moi. Annette voulait nous suivre ; elle pleurait, elle m'embrassait ; mais madame Madeleine ne voulait pas ; et nous étions déjà bien loin dans la rue, à courir, que nous entendions encore ses grands cris et ses pleurs.

Emmanuel et Jean-Paul avaient toujours quelques sous dans leur poche ; moi je n'avais qu'une croûte de pain, mais je trouvais plus de noisettes, plus de brimbelles, plus de tout, et nous partagions.

Notre première idée était toujours d'aller nous baigner. Ah ! la rivière de la Zorne, derrière la Roche-Plate, avec ses trembles et ses hêtres, nous connaissait bien, et je pourrais encore vous montrer le bon fond de sable, à droite du vallon de la Cible.

Quel bonheur, mon Dieu ! d'arriver au bord de la roche nue ; de voir l'immense vallée au-dessous, pleine de forêts ; les grandes prairies en bas, la rivière qui frissonne sous les trembles ; le sentier creux qui descend dans le sable brûlant, entre les petites racines pendances où filent des centaines de lézards, et de se mettre à galoper dans ce sentier bordé de hautes bruyères sèches !

Quel bonheur d'entrer dans les pâturages au fond à perte de vue ; de bien regarder si l'on ne découvre pas un garde champêtre avec son chapeau noir et sa plaque d'étain sur le bras, et d'avancer hardiment

dans l'herbe jusqu'au cou, les uns derrière les autres, pour ne laisser qu'une petite trace !

Quel plaisir d'arriver au bord de la rivière, de mettre la main dedans en criant tout bas : “ Elle est chaude ! ” de jeter bien vite à terre sa petite blouse, d'ôter ses souliers, son pantalon, ses bas, en se cachant et riant, pendant que l'eau siffle et bouillonne sur les cailloux noirs ; puis de se lancer à la file : un... deux... trois... et de descendre le courant comme des grenouilles, sous l'ombre qui tremblotte ; tandis que les demoiselles vertes vont en zigzag et font sonner leurs ailes sous la voûte de feuillage !

O le bon temps !

Comme on frissonne en se redressant dans l'écume, comme on se tape l'un à l'autre sur le dos, pour tuer les grosses mouches grises qui veulent vous piquer ; comme on est heureux d'aller, de venir, de se jeter des poignées d'eau ; et puis d'écouter, d'avoir peur du garde :— Comme on espionne !

Et bien plus tard, lorsque vos dents se mettent à claquer et qu'on se dit : “ J'ai la chair de poule... sortons ! ” et qu'on s'assied dans le sable brûlant, la figure toute bleue, comme on se sent tout à coup bon appétit ; et, si l'on a eu soin d'emporter une croûte de pain, comme on mord dedans de bon cœur ! Dieu du ciel, il y a pourtant de beaux jours dans la vie !

Puis une fois rhabillés, quand on remonte dans le bois, tout frais, tout ragaillardis, en sifflant, en battant les buissons pour dénicher les touffes pâles des noisettes... Parlez-moi d'une existence pareille ! Quand l'école ne sera faite que pour avoir des jeudis, je soutiendrais qu'elle est bonne !

Et les jours, les semaines, les mois se suivaient ; après le dimanche et le jeudi, l'école ; après l'été, l'automne : la saison des poires et des pommes qu'on range dans le fruitier, la saison où les bois se dépouillent, où de grands coups de vent traînent les feuilles mortes dans les sentiers.

Alors les noisettes, les myrtilles, les faines sont passées. On croirait que tout va finir.—Et le froid, les premières gelées blanches, l'hiver, les portes fermées, le vieux métier qui va son train, la pluie que le vent chasse dans notre baraque sur la place : tout marche, les ennuis comptent comme le reste.

L'hiver était donc venu, l'hiver avec ses gros flocons, ses longues pluies qui s'égouttent des toits durant des semaines, l'hiver avec la chaufferette et les gros sabots fourrés de la mère Balais avec les *balayades* du matin, lorsque les femmes, le jupon relevé, poussent la boue d'une porte à l'autre, que les pelotes de neige se croisent dans l'air, qu'on crie, qu'on bataille, qu'on a les oreilles rouges et les mains brûlantes. Une vitre tombe chez M. Roboc, l'avocat, ou chez M. Hilarius, le président... On se sauve... la servante sort... Personne n'a fait le coup !

Ensuite les grands jeudis tout gris de l'hiver, au coin du feu quand la flamme pétille, que la marmite chante, qu'on se réunit en bas chez les Dubourg, en filant ; que madame Madeleine parle de la fortune de sa tante Jacqueline de Saint-Witt ; que la mère Balais raconte l'histoire des écluses de la Hollande, où Balais avait des souliers en paille tressées, pendant qu'il gelait à pierre fendre !... et les rencontres de Torres-Vedras, de Badajoz, des Arapiles, où l'on suait sang et eau.

Et les coups de vent, la nuit, qui s'engouffrent dans la cour, en enlevant les ardoises du colombier ! Alors on raccourcit ses jambes sous la couverture, on se tire l'édreton sur le nez, on écoute : la mère Balais toussé à côté, le coucou des Rivel, en bas, somme une heure ; on se rendort lentement.

Oui, voilà l'hiver ! Il est bien long au pied des montagnes, et pourtant avec quel bonheur on se rappelle le coin du feu, les bonnes figures empaquetées des voisins, les mouffles tirées jusqu'aux cordes, les sabots remplis de peau de lapin, et jusqu'au grand fourneau de l'école, lorsqu'on arrivait un des premiers, au petit jour, avant M. Vassereau, et qu'on se réchauffait en cercle, le petit sac au dos, pendant que la pluie coulait à flots sur les vitres !

Comme on se dit plus tard : “ Quand donc ce bon temps reviendra-t-il ? quand serons-nous jeunes encore une fois ? ”

Avec tout cela, j'avais dans mes classes, et M. Vassereau m'avait choisi pour apprendre les réponses de la messe, avec trois ou quatre autres bons sujets. Il nous faisait mettre à genoux au milieu de l'école, et nous répondions tous ensemble ; l'un aidant l'autre. Il disait :

“ Clavel, je te prévient que tu seras enfant de chœur ; tu prendras la chemise rouge et la toque de Blanchot, tu chanteras avec Georges Cloutier. Tu viendras tous les dimanches.”

Il me faisait chanter le solfège après dix heures, et cela me remplissait d'orgueil. Les Materne disaient que je flattais M. Vassereau ; madame Madeleine me prenait en considération ; le père

Antoine me donnait deux liards pour passer à l'offrande, et la mère Balais se réjouissait de ma bonne conduite.

Souvent M. Vassereau répétait en classe que je marchais sur les traces de Robichon, capitaine au 27^e de ligne,—son meilleur élève,—et que je n'avais qu'à continuer.

VI

Cela dura trois ans. J'étais alors l'un des premiers de l'école ; je savais mon catéchisme, j'avais une belle écriture, je connaissais un peu l'orthographe et les quatre règles. Il était temps de faire ma première communion et d'apprendre un état.

La mère Balais me répétait souvent ;

« De mon temps, Jean-Pierre, où le courage et la chance faisaient tout, je t'aurais dit d'attendre tes dix-huit ans et de t'engager ; mais je vois bien aujourd'hui ce qui se passe : la vie militaire n'est plus rien ; on traîne ses guêtres de garnison en garnison, on va quelques années en Afrique pour apprendre à boire de l'absinthe, et puis on revient dans les vétérans. »

Emmanuel Dolomieu, le petit Jean-Paul et plusieurs autres de mes camarades étudiaient depuis quelques mois le latin au collège de Phalsbourg, pour devenir juges, avocats, notaires, officiers, etc.

M. Vassereau soutenait que j'avais plus de moyens qu'eux, et que c'était dommage de me laisser en route ; mais à quoi servent les moyens quand on est pauvre ? Il faut gagner sa vie !

Une grande tristesse m'entraînait dans le cœur ; mais je ne voulais pas chagriner la mère Balais et je lui cachais mes peines, lorsque vers la fin du printemps il arriva quelque chose d'extraordinaire que je n'oublierai jamais. Ce matin, huit jours avant ma première communion, on savait déjà que je serais à la tête des autres, que je réciterais l'*Acte de Foi*, et que je ferais les réponses. M. le curé Jacob lui-même était venu le dire à la maison, et le bruit en courait parmi toutes les bonnes femmes de la ville.

C'était un grand honneur pour nous, mais la dépense était aussi très-grande. Mme Madeleine, qui se mêlait de tout, comptait tant pour l'habit, tant pour le gilet et la cravate blanche, tant pour le pantalon, les souliers et le chapeau ; cela faisait une bien grosse somme, et la mère Balais disait :

« Eh bien ! il faudra faire un petit effort. Jean-Pierre va maintenant apprendre un état ; c'est le dernier grand jour de sa jeunesse. »

Annette, devenue plus grande, s'écriait :

« Puisqu'il est le premier, il doit être aussi le plus beau. »

Moi qui commençais à comprendre la vie, je me taisais.

Et ce matin-là, comme on venait encore de causer en bas, dans la chambre des Dubourg, de cette grosse affaire, pendant que la mère Balais était sortie, sur le coup de huit heures, voilà que la porte s'ouvre, et qu'une grande femme rousse entre avec un panier sous le bras.

Il faisait obscur dans la petite chambre et je ne reconnus pas d'abord cette femme. Ce n'est qu'au moment où, d'une voix criarde comme à la halle, elle se mit à dire : « Bonjour la compagnie, bonjour ! Je viens voir notre garçon ! » que je reconnus Mme Hocquart, ma cousine, celle qui m'avait repoussé trois ans avant à Saint-Jean-des-Choux, en disant que mon père était un gueux.

Elle regardait de tous les côtés. Je n'avais plus une goutte de sang ; j'étais saisi.

« Eh bien ! cria-t-elle en me voyant, eh bien ! Jean-Pierre, il paraît que tu te conduis bien ?... Ça nous fait plaisir à tous, à tous les parents, à ce pauvre Guerlot : il en avait les larmes aux yeux... Et la Paescl... et le Koniam !... »

Je ne répondais pas, je me sentais bouleversé.

« Asseyez-vous donc, Mme Hocquart, dit Mme Madeleine en avançant une chaise, asseyez-vous. Mon Dieu, oui ! on ne peut pas se plaindre. Mais voilà cette première communion... quelle dépense !

—Justement, s'écria la grande Hocquart, nous y avons pensé ! nous avons dit : « Cette brave mère Balais, elle ne peut pourtant pas tout faire ; c'est pourtant notre sang... c'est notre parent ! Alors, tenez... »

Elle leva la couverture de son panier et en tira un habit neuf, une paire de souliers, un pantalon et un gilet.

Mme Madeleine et Annette poussaient des cris d'admiration :

« Oh ! Mme Hocquart !

—Oni, oui, nous pensons que ça lui ira bien !

Et comme je restais sombre derrière la table, Mme Madeleine me dit :

« Mais avance donc, Jean-Pierre, viens donc remercier ta cousine, cette bonne Mme Hocquart. »

Alors je sentis quelque chose se retourner en moi, quelque chose de terrible, et, sans y penser, je répondis :

« Je ne veux pas !

—Comment, tu ne veux pas ?

—Non, je ne veux rien ; je ne veux pas d'habit ! »

La mère Hocquart s'était redressée tout étonnée.

« Qu'est-ce qu'il a donc ? fit-elle de sa voix traînarde, qu'est-ce qu'il a donc, notre Jean-Pierre ?

—Ah ! cria Mme Madeleine, il est fier ; la tête lui tourne à cause des honneurs.

—Hé ! fit la marchande de poisson, c'est dans la famille, cette fierté-là, c'est ce qui fait les gens riches. »

En ce moment, le bon père Antoine me dit :

« Jean-Pierre, comment, tu ne remercies pas ta cousine ! Tu n'as donc pas de reconnaissance ? »

Et comme il parlait, je ne pus m'empêcher d'éclater en sanglots. J'allai me mettre le front contre le mur, en fondant en larmes.

Tout le monde s'étonnait. Le père Antoine, se levant, vint près de moi :

« Qu'est-ce que tu as ? me dit-il tout bas.

—Rien.

—Tu n'as rien ?

—Non... je ne veux rien d'eux ! lui dis-je au milieu de mes sanglots.

—Pourquoi ?

—Ils m'ont chassé ; ils ont dit que mon père et ma mère étaient des gueux ! »

Le père Antoine, en m'entendant parler ainsi, devint tout pâle ; et comme Mme Madeleine recommençait ses reproches, pour la première fois il lui dit brusquement :

« Tais-toi, Madeleine ! tais-toi ! »

Il se promenait de long en large dans la chambre, la tête penchée. Mme Madeleine ne disait plus rien. Moi je restais le front au mur, les joues couvertes de larmes. La petite Annette, derrière moi, disait :

« Oh ! ils sont pourtant bien beaux, les habits... Regarde seulement, Jean-Pierre. »

Et comme la mère Hocquart, poussant un éclat de rire aigre, rempaquetait les habits et s'écriait : « Tu n'en veux pas, garçon ? Oh ! il ne faut pas pleurer pour ça... bien d'autres en voudront. Ah ! c'est comme ça que tu remercies les gens ! » comme elle disait cela, riant tout haut et refermant son panier la porte se rouvrit, et j'entendis la mère Balais s'écrier :

« Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi donc est-ce que Jean-Pierre pleure ?

—Hé ! répondit Mme Madeleine, figurez-vous qu'il ne veut pas accepter des habits magnifiques pour sa première communion, des habits que sa cousine Hocquart apporte tout exprès de son village.

—Ah ! dit la mère Balais en se redressant ; pourquoi donc n'en veux-tu pas, Jean-Pierre ?

—C'est qu'il se rappelle qu'on a traité son père de gueux à Saint-Jean-des-Choux, répondit brusquement le père Antoine.

—Ah ! ah ! il se rappelle ça... Et c'est pour ça qu'il ne veut pas de leurs habits ! s'écria la brave femme. Eh bien ! il a raison... il montre du cœur. »

Et regardant la mère Hocquart :

« Allez-vous-en, dit-elle, on s'est passé de vous jusqu'à présent, on s'en passera bien encore. C'est moi, Marie-Anne Balais, qui veux donner des habits à cet enfant. Allez-vous-en au diable, entendez-vous ? »

La grande Hocquart voulait crier, mais la mère Balais avait une voix bien autrement forte que la sienne, une véritable voix de tonnerre qui couvrait tout criant :

« Allez-vous-en, canaille !... vous avez renié votre sang... Vous méritez tous d'être pendus !... »

En même temps, Rivel et sa femme, et deux ou trois voisines attirées par le bruit, entraient, de sorte que la marchande de poisson, voyant cela, n'eut que le temps de reprendre son panier et de se sauver, en disant d'un air désolé :

« Ayez donc l'idée de faire le bien... c'est encourageant... c'est encourageant ! »

La mère Balais alors vint me toucher l'épaule :

« C'est moi, Jean-Pierre, qui te donnerai des habits, me dit-elle.

—Oh ! m'écriai-je en l'embrassant, de vous... rien qu'une blouse... ce sera bien assez.

L'UNION

FRANCO-CANADIENNE

Association Catholique et Nationale

ASSURANCE POPULAIRE A TAUX FIXES



Fondée à Montréal, le 1er octobre 1894, par M. l'abbé MAGLOIRE AUCLAIR, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et par un groupe de philanthropes chrétiens. Sous le patronage distingué de S. G. Mgr l'archevêque de Montréal, avec l'approbation de nos Seigneurs les archevêques et évêques du Canada français et d'un grand nombre de laïques distingués.

Section des Secours en Maladie et Bénéfices au Décès

• • Assurance au Décès • •

Polices de \$500, \$1,000, \$2,000, \$3,000 : à des taux fixes, dont le montant est gradué d'après l'âge de l'assuré à son admission.

• • Secours en Maladie • •

\$3.00 par semaine, pendant les deuxième et troisième semaines de l'incapacité totale de travailler

(la première semaine après l'avis donné n'étant jamais payable,) et dix autres semaines à \$5.00, pendant une même année, s'il y a lieu.

Quand la réserve du Fonds de Secours aura atteint \$10,000 et tant qu'elle se maintiendra à ce chiffre, le sociétaire malade de L'Union Franco-Canadienne aura droit, en plus des bénéfices susdits, à douze semaines à \$3.00 et quatorze semaines à \$2.00, formant en tout \$120.00 de bénéfices de maladie par année et trente-huit semaines de secours ; c'est-à-dire plus que n'accorde aucune association de bienfaisance en pareil cas.

DEPUIS QU'ELLE EXISTE * * * *

L'Union Franco-Canadienne

a déjà distribué dans la province de Québec, en bénéfices de toute nature,

Au Delà de - \$35,000.00

LA FEMME DETECTIVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

— Soyez paisible. Je ne vous ferai point attendre... Je viendrai vous l'apporter ici aussitôt après avoir passé au bureau de poste...

— A merveille !...

— Maintenant, bonne nuit et à demain... Entre les millions et nous il n'y a plus qu'un obstacle, un frère obstacle, qui dans huit jours aura disparu...

Lartues conduisit le jeune homme jusqu'à la porte de la rue, où ils se quittèrent en échangeant une poignée de main et en répétant :

— Bonne nuit, et à demain !...

LIV

Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute que Mme Rosier avait pris une voiture à la station de la place du Château-d'Eau, place de la République aujourd'hui, en disant au cocher :

— Vingt francs pour vous, si vous me conduisez en dix minutes au numéro 9 du quai des Orfèvres.

Le cocher avait répondu :

— Préparez le jaquet... J'ai un cheval neuf... Nous allons aller comme le vent.

Et son cheval, soigneusement fouetté, était parti à une allure de trotteur pur sang.

En dix minutes moins quelques secondes, le fiacre arriva à l'endroit indiqué.

Le chef de la sûreté se trouvait chez lui et n'était pas encore couché.

La policière monta rapidement, dit son nom au domestique et ajouta :

— Prévenez vous de prévenir votre maître... il y a urgence.

Il ne lui semble superflu d'affirmer qu'elle fut immédiatement introduite.

En voyant, le chef de la sûreté s'écria :

— C'est madame, qu'y a-t-il donc ?

— Des choses énormes... Vite à la Préfecture... Il nous faut des hommes et Lartiques est à nous...

— Mais dites-moi...

— Et pas un mot... Les minutes valent des heures. Je vous expliquerai tout en route.

Le chef prit son chapeau et suivit la policière.

À la Préfecture, on réunit douze hommes de service et l'on partit pour le boulevard du Temple.

Dans le trajet du quai des Orfèvres à la Préfecture, Aimée Joubert raconta brièvement ce qui s'était passé depuis deux heures, et elle eut grand soin de terminer son récit par cette phrase :

— Vous voyez, monsieur, qu'en vous demandant de faire surveiller le quartier du faubourg Saint-Honoré, je vous demandais une chose utile...

Le magistrat savait bien que Mme Rosier avait raison, il ne répondit pas.

En arrivant à l'extrémité de la rue Turbigo, près du boulevard, Aimée Joubert fit arrêter la voiture qui amenait les agents.

Ceux-ci descendirent.

— Meunier, dit le chef de la sûreté à un inspecteur, vous allez prendre quatre hommes avec vous et aller au No 18 de la rue Béranger, c'est le derrière du No 41 du boulevard du Temple... Je connais la maison, elle a deux issues... Vous garderez ce côté-là sévèrement et vous tiendrez la main à ce que personne ne

sorte... Avertissez le concierge et faites faction sous le péristyle... C'est l'entrée de l'administration de l'ancien théâtre Déjazot.

— Bien, monsieur... répondit l'inspecteur.

Et il partit avec quatre hommes afin d'exécuter les ordres de son chef.

Celui-ci, accompagné par Mme Rosier et par les autres agents, gagna le boulevard.

Sylvain Cornu et Galoubet n'avaient pas quitté leurs postes.

— Y a-t-il quelque chose de nouveau ? leur demanda le chef de la sûreté en s'approchant d'eux.

— Non, monsieur... répondit Galoubet. Rien n'a bougé... Il n'est point sorti...

— Vous en êtes sûr ?

— Parbleu oui, j'en suis sûr, n'ayant pas un instant perdu de vue la sortie.

Alors, nous le prendrons au gîte.

Le chef de la sûreté se dirigea vers la porte du No 41.

Elle était close.

Autour de la maison les passants devenaient rares. Le spectacle était fini, les cafés se fermaient.

Le chef heurta deux ou trois fois à la porte avec sa canne, en disant entre ses dents :

— Je crois me souvenir qu'il n'y a pas de concierge de ce côté, mais Meunier m'entendra et il enverra.

A ce moment, une fenêtre s'ouvrit au premier étage et un locataire parut.

Le magistrat, entendant du bruit, leva la tête et dit :

— Vous êtes chez vous, monsieur, je suppose...

— Oui, monsieur.

— Ce corps de logis n'a point de concierge ?

— Non, monsieur... Il n'y a que celui de la rue Béranger pour les deux portes.

— Vous nous rendez un véritable service, monsieur, en prenant la peine de nous ouvrir ou de nous faire ouvrir...

— Mais, monsieur, dit le locataire étonné, à quel titre me demandez-vous ça, et pourquoi voulez-vous entrer ?

Le chef de la sûreté allait donner une explication. Galoubet l'en empêcha.

— Intuit, monsieur, fit le détective, dont l'oreille était d'une finesse prodigieuse, j'entends des pas dans l'intérieur... On vient par ici...

En même temps la porte s'ouvrait.

L'inspecteur ayant trouvé le concierge debout, lui avait donné l'ordre d'aller ouvrir du côté du boulevard au chef de la sûreté.

La porte ouverte, le chef entra avec Madame Rosier et les agents et dit au concierge :

— Vous savez qui nous sommes ?

— Oui, monsieur.

— Vous savez ce que nous venons faire ?

— Je ne le sais pas, mais je le devine... Il s'agit certainement d'une descente de police... Seulement, il m'est impossible de comprendre à quel propos cette descente.

— Vous allez le savoir... Meunier, ajouta le chef en s'adressant à l'inspecteur, rejoignez vos hommes et veillez bien...

L'inspecteur obéit.

— Maintenant, dit le magistrat au concierge, quels sont les gens qui habitent le corps de bâtiment dominant sur le boulevard ?

— Nous n'avons que trois locataires, monsieur... un par étage...

— Et, ces locataires ?

— Au troisième un fabricant de bronzes, dont les ateliers sont rue Amelot... il est à Londres, depuis huit jours... Au second c'est un rentier qui loge ici depuis plusieurs années quand il est à Paris... Mais il voyage presque toujours... Il est arrivé ce matin...

— Comment l'appellez-vous ?

— M. Marchais...

— Il n'a pas d'autre nom ?

— Du moins je ne lui en connais pas d'autre... Ses quittances de loyer sont faites à ce nom-là, et il paye ses termes recta... Jamais une demi-heure de retard... Un bien brave homme...

Et vous dites qu'il est arrivé ce matin ?

— Oui, monsieur...

— De voyage, naturellement...

— Mais, savez-vous de quel endroit ?

— Non, monsieur... M. Marchais est un particulier qui ne raconte point ses affaires... et il a raison...

— Est-il chez lui ?

— Je n'en sais rien...

— Comment ? Vous ne l'avez donc pas vu rentrer ce soir ?

— Non, monsieur, il passe rarement du côté de ma loge, il a une clef de la porte du boulevard, comme chaque locataire de ce corps de logis.

— Les logements de ce corps de logis correspondent-ils avec ceux des autres bâtiments de la cour ?

— Non, monsieur. Quoique étant mitoyens, ils sont indépendants les uns des autres...

— C'est bien... Veuillez nous conduire au logement de M. Marchais...

Le concierge avait une lampe à la main.

Il passa le premier et s'engagea dans l'escalier.

— Allumez vos lanternes... commanda le chef de la sûreté aux agents.

Ceux-ci tirèrent aussitôt de leurs poches de petites lanternes sourdes semblables à celle dont nous avons vu Maurice se servir, et les allumèrent.

On arriva au second étage.

Le chef s'approcha de la porte que nous connaissons et sonna d'une main vigoureuse.

On entendit la sonnette résonner violemment à l'intérieur.

Après quelques secondes d'attente, un profond silence ayant succédé aux vibrations de la sonnette, le chef de la sûreté secoua pour la deuxième fois le cordon.

Personne ne répondit.

— Faudra-t-il donc faire sauter la serrure ? murmura le magistrat, les sourcils froncés.

Et il carillonna de nouveau, d'une main colère.

Mme Rosier ne respirait plus.

— S'il était ressorti... balbutia-t-elle.

— Nous allons le savoir... dit le chef, puis il ajouta, en s'adressant à l'un de ses agents : Gentil, ouvre cette porte.

— Mais, monsieur, s'écria le concierge, je ne puis laisser faire cela...

— Ordre du parquet... Je prends tout sur moi... Le mandat dont nous sommes munis doit être exécuté... Gentil, obéissez...

L'agent tira de sa poche un trousseau de clefs et de crochets, et il introduisit dans la serrure un passe-partout.

Après quelques hésitations le passe-partout tourna et la serrure grinça.

Evidemment le pêne venait de jouer dans la gâche. Gentil appuya sur la porte afin de l'ouvrir.

Elle résista.

— Diable ! dit-il, les précautions sont prises et bien prises... Le particulier qui est là dedans a poussé les verrous...

— Que l'on fasse une pesée, et que l'on arme les revolvers, commanda le chef de la sûreté.

Trois agents, appuyant en même temps leurs épaules sur la porte, opérèrent ensemble une forte pesée.

Un craquement se fit entendre.

Le bois se fendit, les gâches des verrous sautèrent et la porte s'ouvrit violemment.

Les agents, le revolver au poing, se précipitèrent aussitôt dans l'intérieur.

La policière et le chef de la sûreté les suivaient.

Le concierge de la maison, un flambeau à la main, et tremblant de tous ses membres, venait derrière eux.

On traversa une première pièce servant d'antichambre.

Celui des détectives qui marchait en tête, ouvrit une porte, franchit le seuil d'un salon et s'arrêta en poussant une exclamation sourde.

A l'instant même le salon fut envahi.

Un corps inerte était étendu sur le tapis ensanglanté.

—Un homme assassiné ! s'écria Mme Rosier.

Elle s'agenouilla pour voir le visage de cet homme, et brusquement elle se releva avec un geste d'horreur.

—Le comte Yvan ! dit-elle d'une voix rauque. Le comte Yvan !...

Le chef de la sûreté se pencha vers le corps.

Une sueur glacée mouillait ses tempes.

—C'est lui ! c'est bien lui. Lartigues a passé par là ! Cherchez ! Cherchez partout ! Les verrous étaient poussés en dedans. L'assassin doit être ici.

LV

Les agents se ruèrent dans l'appartement, à l'exception de Sylvain Cornu qui se mit à genoux à son tour à côté du prétendu cadavre et appuya sa main sur la place du cœur.

—Cet homme n'est pas mort !... s'écria-t-il. Le cœur bat.

—Oui, c'est vrai, grâce à Dieu ! fit Mme Rosier qui s'était rapprochée. Il me semble voir remuer ses lèvres, les paupières se soulèvent, le comte nous regarde. Il nous voit.

Le jeune Russe venait en effet d'ouvrir les yeux.

Ses mains s'agitèrent.

Il se souleva lentement en s'appuyant sur ses coudes.

—Un médecin... fit-il d'une voix à peine distincte. Mon compatriote... mon ami... Serge Iwanow... Avenue de l'Opéra... numéro 7...

Yvan ne put ajouter un mot à ceux que nous venons de reproduire.

La force lui manqua.

Ses yeux se fermèrent et il retomba.

—Vite ! vite ! commanda le chef de la sûreté. Que l'un de vous prenne une de nos voitures et coure au numéro 7 de l'avenue de l'Opéra chercher le docteur Serge Iwanow, de la part du comte Smoïloff, et surtout qu'il le ramène...

Un agent partit aussitôt.

On plaça le Russe sur un lit, on lui enleva une partie de ses vêtements et on se mit en quête de la blessure.

Elle était à l'épaule gauche, étroite, profonde en apparence, et des gouttes de sang s'en échappaient encore.

Un bandage rudimentaire fut appliqué sur la plaie, et on disposa des oreillers sous l'épaule droite du comte Yvan, pour soutenir le haut du corps.

Tandis que ceci se passait, les policiers fouillaient l'appartement, mais les recherches restaient sans résultat.

Ils vinrent rendre compte de leur déconvenue au chef de la sûreté, qui s'écria en frappant du pied avec colère :

—Nous échapperait-il encore ?

Se tournant vers le concierge il demanda :

—L'appartement est-il pourvu d'un escalier de service ?

—Non, monsieur.

—Aucune autre issue, alors, que la porte ouvrant sur le palier ?

—Aucune.

—Donc le misérable doit être encore ici, blotti dans quelque cachette. Mille francs de gratification à qui le découvrira. Cherchez encore ! fouillez partout !...

Les agents se remirent en quête avec un redoublement d'ardeur, soulevant les tapis, explorant les planchers, mesurant l'épaisseur des cloisons, sondant les murs.

Aimée Joubert était pâle de fureur.

Soudain, l'un des numéros de la brigade poussa un cri de triomphe.

Il venait de découvrir un endroit où la muraille sonnaient le creux.

—Démolissez ! commanda le chef de la sûreté.

On eut bien vite des marteaux, des pinces, et quelques minutes suffirent pour mettre à jour la cage de l'ascenseur.

Le concierge resta bouche béante devant cette découverte qui le stupéfiait plus que perronne, lui qui depuis vingt ans habitait la maison et croyait la connaître de fond en comble.

La stupeur grandit encore quand il vit les agents faire mouvoir une bascule descendant du plafond et rendant visible un trou communiquant avec l'étage supérieur d'un autre corps de bâtiment, dans le logement de M. Martin.

On gagna ce logement en toute hâte...

Trop tard ! !

Lartigues, nos lecteurs le savent déjà, était hors de danger.

Le chef de la sûreté, dont l'accablement nous paraît plus facile à comprendre qu'à décrire, se laissa tomber sur un siège, la tête basse.

Mme Rosier s'approcha de lui.

—Courage, monsieur, murmura-t-elle à son oreille.

—Courage ! —répéta-t-il en relevant la tête. —Qu'espérez-vous donc maintenant ?

—Ce que j'espérais hier... J'ai promis... Je tiendrai ma promesse... Il est plus de minuit, c'est donc aujourd'hui mercredi... Attendez à ce soir...

En ce moment revint l'agent expédié à l'avenue de l'Opéra,

Il ramenait avec lui le docteur Serge Iwanow.

* * *

A l'aube du jour succédant à cette nuit sinistre Mme Rosier était debout chez elle, s'habillant rapidement.

Six heures du matin venaient de sonner.

Elle se préparait à se rendre rue Meslay où les deux hommes promis par le chef de la sûreté devaient la rejoindre.

Le terrible incident de la veille au soir l'épouvantait.

Le comte Yvan avait été attiré dans un traquenard par Lartigues, frappé par Lartigues, et Lartigues lui échappait de nouveau ! !

Le doute était rentré dans son âme.

Elle se demandait si la fatalité ne conspirait point contre elle et si, cette fois encore, elle n'allait pas échouer lamentablement dans son entreprise suprême.

La pauvre femme se laissa tomber à genoux et fit monter vers Dieu une prière ardente, lui demandant de l'accompagner, de la soutenir, de lui donner le succès, puisqu'elle combattait pour la justice.

Le premier effet de cette prière fut de lui rendre un peu de calme.

Elle se releva, fortifiée, et elle se mit à prendre la tasse de chocolat que sa domestique lui servit.

Mme Rosier s'était séparée du chef de la sûreté au moment où on transportait le comte Smoïloff, toujours évanoui, chez M. de Gibray qui allait être chargé de procéder à une enquête venant se réunir au dossier volumineux relatif à la double affaire du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil.

—Lartigues ne va-t-il pas nous échapper une fois de plus ? murmurait-elle. Ne renouvellera-t-on point contre moi les accusations d'inertie et d'incapacité ?

La policière achevait son frugal déjeuner lorsqu'un coup de sonnette se fit entendre à la porte de l'appartement.

Un instant après Maurice entra, souriant et la figure joyeuse.

—Toi, si matin, cher enfant ! s'écria Mme Rosier en embrassant son fils.

—Cela vous étonne ?

—Un peu.

—J'ai quitté mon chez moi de bonne heure et j'ai voulu venir vous dire un petit bonjour. Il me semble que de votre côté vous vous disposiez à sortir ?

—Oui... répondit Aimée Joubert avec embarras, j'ai à faire des courses pressantes.

—Pour obéir comme toujours aux ordres de la Préfecture, dit le jeune homme d'un ton plein d'amertume.

—Que veux-tu, mon enfant ! je suis comme le soldat... J'ai une consigne... Je dois m'y soumettre.

—Ne quitterez-vous donc jamais cette existence de fatigues et de dangers ?

—J'ai l'espoir, au contraire, de la quitter bientôt. En entendant ces paroles, Maurice tressaillit.

—Bientôt ? répéta-t-il.

—Oui.

—Ne dites-vous point cela pour me rassurer ?

—Non, je te le jure.

—C'est donc que vous êtes sur le point de résigner ?

—Peut-être aurai-je terminé ce soir la tâche que je me suis imposée pour ton bonheur.

Maurice pâlit en demandant :

—Ce soir ? En êtes-vous certaine ?

—On ne peut sans folie avoir une certitude en matière de police. Mais j'ai confiance en Dieu, mon guide, et le succès me paraît assuré.

—Vous êtes sorti des ténèbres qui vous entouraient ?

—Oui.

—Vous tenez la piste des misérables vainement poursuivis par vous jusqu'à ce jour ?

—Je le crois.

—Vous êtes au moment de les atteindre et de les frapper ?

Mme Rosier fit un signe affirmatif.

Le jeune homme poursuivit d'une voix émue :

—Avez-vous donc trouvé leur demeure ?

—Ah ! s'écria la policière, si cela était, ils seraient déjà dans les mains de la justice !

—Mais alors, vous en êtes encore aux recherches ? La policière eut un geste d'impatience.

—Oui, aux recherches... répondit-elle. Naïvement, je t'en prie, il me serait impossible de te répondre, et apprends-moi si ta visite matinale n'a pas d'autre motif que le désir de m'embrasser.

—Et aussi de vous rappeler que demain soir je signe mon contrat de mariage. Il est convenu que ce jour-là vous dinerez rue de Verneuil.

—J'aurai sans doute beaucoup à faire demain, répliqua Mme Rosier, et je ne sais si je pourrai aller chez M. Bressolles. En cas d'impossibilité absolue de ma part, tu te chargerais de faire agréer mes excuses et tu annoncerais mon arrivée pour le moment de la signature du contrat.

—Eh quoi ! s'écria Maurice. Vous manquerez de dîner qui sera plus qu'un repas de fiançailles. Tout le monde s'étonnera de votre absence.

—Il se peut que je sois libre.

—Arrangez vous pour l'être.

—Songe que je ne m'appartiens pas encore tout entière.

—Du reste, ajouta le jeune homme, je vous attends demain dans la journée.

—C'est cela. Maintenant il me faut te quitter, car j'ai un rendez-vous auquel je n'arriverai point sans retard.

—A demain, alors, ma mère !...

—A demain, mon cher enfant !...

La policière embrassa de nouveau Maurice, et il partit.

LVI

Le jeune homme en s'éloignant songeait aux paroles de sa mère, et se demandait s'il devait véritablement leur attribuer l'importance qu'elles semblaient avoir.

La réflexion le rassura.

Il se dit que la policière cherchait toujours dans le vide et que, se croyant au moment d'atteindre son but, elle s'égarait, cette fois encore, sur une fausse piste.

Le misérable avait une telle confiance en sa propre habileté qu'il se regardait comme imprenable, introuvable, invulnérable, à l'abri même d'un soupçon.

Après avoir donné quelques ordres à sa servante, Mme Rosier se fit conduire rue Meslay.

Galoubet, Sylvain Cornu et les deux agents envoyés par le chef de la sûreté l'attendaient.

Ils étaient vêtus tous les quatre de costumes très simples, mais très propres.

La policière jugea convenable de ne les point déguiser et sortit en leur compagnie en leur recommandant de marcher derrière elle deux par deux, comme des gens qui vont à leurs affaires;

Ils obéirent et la suivirent silencieusement.

On gagna le faubourg Saint-Denis et la rue d'Enghien, et on arriva en face du grand bureau de poste de cette rue.

— Attendez moi... — dit Mme Rosier à ses hommes, du geste plutôt que de la voix.

Elle entra seule dans le bureau, s'approcha de l'un des guichets et demanda :

— Monsieur le receveur est-il visible ?

— Je ne sais pas madame... — répliqua l'employé à qui elle s'adressait et qui, — chose rare, presque invraisemblable, — était poli.

— Comment le savoir ?

— Veuillez frapper à la porte de son bureau...

— Où se trouve cette porte, je vous prie ?

— Sur votre gauche, au fond de la salle.

— Merci monsieur.

La policière se dirigea vers la porte indiquée et frappa.

— Entrez !... — cria une voix depuis l'intérieur.

Elle ouvrit, franchit le seuil, et à la question du receveur demandant quel était le motif de sa visite elle répondit en se nommant, en exhibant sa carte d'agent de sûreté, en expliquant ce qu'elle désirait.

Le receveur se mit à sa disposition avec empressement, se leva l'introduisit dans le bureau de service des employés, et se dirigea vers celui qui incombait la distribution des lettres adressées *poste restante*.

— Avec vous, — lui demanda-t-il, — une lettre venant d'Angleterre sous la rubrique J. J. K. 50 ?

L'employé feuilleta un assez gros paquet de lettres qu'il tira d'un casier placé devant lui, et dit ensuite :

— Oui monsieur. — la voici...

— Eh bien ! — reprit le receveur, — vous allez laisser madame se placer près de vous de manière à ce qu'elle ne se soit point aperçue de la personne qui viendra réclamer la lettre, mais de manière à ce qu'elle puisse voir cette personne... — Soyez tout à ses ordres. — Affaire d'administration...

— Bien monsieur.

Mme Rosier remercia le receveur, qui la laissa dans le bureau et sortit.

— J'avais donné des instructions à mes hommes et je pensais m'installer auprès de vous... — dit Aimée Joubert.

— Etes, madame...

La policière sortit et rejoignit ses quatre agents.

Les fenêtres du bureau de poste donnent sur la rue d'Enghien.

Aimée Joubert avait remarqué que le guichet auquel on devait venir réclamer la lettre aux initiales J. J. K. 50 touchait au vitrage dépoli et que par conséquent elle-même serait placée tout près de ce vitrage.

— Écoutez moi, — dit-elle à Galoubet, à Sylvain Cornu et aux deux autres. — Je vais vous assigner des postes que vous ne devrez quitter sous aucun prétexte avant que moi-même je vous relève de faction...

— Bien, patronne...

La policière poursuivit :

— Vous, Galoubet, et vous, Sylvain, vous allez vous placer devant la devanture, l'œil et l'oreille au guet...

— Lorsque je frapperai trois coups contre le vitrage, c'est que la personne venue pour réclamer la lettre d'Angleterre aura cette lettre en sa possession et sera prête à sortir... — Aussitôt l'un de vous appellera les deux agents qui seront toute la journée dans une voiture en face du bureau... — Je sortirai alors, derrière le possesseur de la lettre et je vous le désignerai...

— Bien, patronne.

— Ainsi, c'est compris, dit Galoubet, vous frapperez trois coups à la vitre.

— On nous fera signe, ajouta l'un des agents de

renfort. Nous descendrons de voiture et nous empoignerons la personne que vous nous désignerez.

— C'est parfaitement ça. Trouvez vite une voiture, prenez-la à l'heure et faites-la stationner ici.

Un des hommes courut à la station du boulevard Saint-Denis et il en ramena un fiacre à quatre places dans lequel il s'installa avec son collègue.

— Sommes-nous ici pour longtemps ? demanda le cocher.

— Peut-être bien.

— Alors on se mettra au courant des nouvelles en grillant une bouffarde.

Et le cocher, en disant ce qui précède, allumait sa pipe et dépliait le *Petit Journal*.

Aimée Joubert, ayant placé son monde comme elle le voulait, rentra dans le bureau de poste et vint reprendre sa place près de l'employé, en vue du guichet où on devait venir réclamer la lettre arrivant de Londres.

* * *

Dans l'institution de Mme Dubief la cloche invitant les pensionnaires à se lever tintait à six heures du matin.

Au jour où nous sommes arrivés, le concierge chargé de mettre cette cloche en branle s'était acquitté à l'heure habituelle de sa fonction quotidienne.

À six heures et demie les élèves descendaient aux salles d'études, et les ouvrières logées au dehors entraient dans le pensionnat.

Simone avait l'habitude d'être toujours la première à la lingerie.

Ses subordonnées furent donc très surprises de ne pas la voir à son poste comme de coutume en arrivant.

À huit heures elle n'avait point encore paru.

Les ouvrières s'en étonnaient et commençaient à s'en inquiéter.

— Elle s'est peut-être rendormie... dit l'une d'elles qui se nommait Justine et que nous avons vue trotant dans les dortoirs avec Simone qu'elle aidait à mener à bien sa besogne du samedi. Si on allait s'en assurer ?...

— Va frapper à sa porte, toi, répliqua une seconde ouvrière, et si elle s'est rendormie, réveille-la... Madame la gronderait si elle savait que nous ne l'avons pas encore vue, et elle est trop bonne fille pour qu'on ne lui évite point des ennuis...

— Tu as raison... J'y vais...

Justine courut à la chambre de Simone.

Elle frappa doucement d'abord, ne reçut pas de réponse ; frappa plus fort, toujours inutilement, et, craignant d'être indiscret en entrant chez la jeune fille, quoique la clef fût comme toujours à la serrure, elle regagna la lingerie.

— Eh bien ! demandèrent les ouvrières, vient-elle ?

Justine secoua la tête :

— Certainement elle n'est pas dans sa chambre... répondit-elle, j'ai frappé assez fort et assez longtemps pour la réveiller dix fois... Bien sûr que madame l'aura envoyée en course ce matin...

L'explication était vraisemblable.

On ne s'occupa plus de Simone et les lingères se mirent à la besogne comme si elle avait été présente.

Avant de se rendre dans les salles d'étude pour le travail du matin, les enfants entraient au réfectoire où on leur servait une légère collation.

À onze heures elles y retournait pour un déjeuner plus sérieux, et les employés de la maison prenaient ensuite leur repas à l'office.

La cuisinière, constatant l'absence de Simone, demanda où était la lingère.

Justine répliqua :

— Nous ne l'avons pas vue ce matin... Nous supposons que madame l'a envoyée dehors...

— C'est probable en effet...

On ne songea plus à la jeune fille.

Vers deux heures, le facteur du quartier, en tournée pour sa distribution, sonna à la porte du pensionnat et, en même temps qu'une lettre pour Mme Dubief, il en remit une autre à l'adresse de Simone.

La concierge porta la première lettre à l'institutrice qui se trouvait en ce moment dans la pièce lui

servant de bureau, et se dirigea ensuite vers les étages supérieures afin de remettre la seconde épître à destination.

Elle franchit le seuil de la lingerie où les ouvrières travaillaient en chuchotant et, faute de surveillance, chuchotaient plus qu'elles ne travaillaient.

— Est-ce que mam'selle Simone n'est pas là ?

— Non, et elle doit être sortie... fit Justine. nous ne l'avons pas vue aujourd'hui...

— Pas vue !... sortie ! répéta la concierge étonnée. Je vous garantis, moi, que mam'selle Simone n'est point du tout sortie. C'est moi qui ouvre la porte, et personne n'a mis les pieds dans la rue, excepté mon homme qui est allé payer les contributions.

— Possible, répliqua Justine, il faut bien cependant que mam'selle Simone soit quelque part, puisque j'ai frappé à sa porte et qu'elle n'a point répondu.

— Êtes-vous entrée dans sa chambre ?

— Non.

LVII

— Vous n'êtes pas entrée dans la chambre ? s'écria la concierge. Il fallait y entrer, sapristi !... Je parierais, moi, que mam'selle Simone dort encore.

— À deux heures de l'après-midi ! répliqua Justine.

— Et pourquoi donc pas ? Dame ! on était fatigué de l'autre nuit, où l'on s'était autant vaut dire point couché. Je vais la réveiller.

La bonne femme se dirigea vers la chambre de Simone, se garda bien de frapper à la porte, fit tourner la clef et entra brusquement.

La jeune fille était étendue dans la même position où nous l'avons laissée au moment du départ de Maurice.

— Croyez-vous qu'elle dorme d'un riche sommeil ! fit Dorothée en la voyant immobile et les yeux clos. Eh bien ! elle peut se vanter d'en prendre à son aise, la chère enfant.

À deux reprises elle appela :

— Simone ?... Mam'selle Simone ?...

La lingère ne répondit pas.

Dorothée s'approcha du lit, se pencha et prit la main de la jeune fille.

Soudain elle se redressa en poussant un cri rauque et recula presque jusqu'à la porte.

Son visage offrait une expression d'indicible terreur.

Elle avait trouvé la main de Simone froide comme du marbre, froide comme la main d'un cadavre.

En entendant le cri d'épouvante poussé par Dorothée, les ouvrières de la lingerie étaient accourues tout effarées, sans savoir pourquoi.

La concierge, les yeux hagards, les membres agités d'un tremblement convulsif, leur indiquait du geste le corps de Simone.

— Mon Dieu... Seigneur... qu'est-ce qu'elle a ? bégaya Justine qui, dans son effroi, pouvait à peine parler.

— Morte ! dit Dorothée d'une voix sourde.

Justine s'élança vers Simone.

Ses mains pressèrent la chair glacée.

À son tour elle recula terrifiée.

Cependant elle ne perdit point la tête et s'écria :

— Vite ! vite ! qu'on aille prévenir madame du malheur qui vient d'arriver.

Une des ouvrières s'élança dans l'escalier, le descendit comme une trombe et courut au bureau de l'institutrice.

Mme Dubief devint livide en apprenant la terrible nouvelle.

Elle gravit aussi rapidement que le lui permit son âge déjà mûr les marches conduisant aux étages supérieurs, et ce fut avec un véritable désespoir qu'elle crut constater, elle aussi, la mort de la pauvre enfant.

Il lui fallut néanmoins maîtriser sa douleur pour songer aux ennuis de toute sorte qui, fatalement, seraient le résultat de cette catastrophe imprévue et foudroyante.

À quelle cause attribuer la mort subite d'une jeune fille de vingt ans, en pleine santé ?

Il importait de savoir cela tout d'abord.

En conséquence, Mme Dubief donna l'ordre d'aller

chercher le médecin habituel de la pension, et de prévenir le commissaire de police.

Une heure après arriva le médecin, juste en même temps que le commissaire de police accompagné de son secrétaire.

Ils furent conduits ensemble à la chambre de Simone. Mme Dubief et Justine se tenaient au chevet du lit, priant.

Près d'un bénitier, dans lequel trempait une branche de buis, brûlait un cierge.

En voyant entrer le médecin et le magistrat, l'institutrice les salua et leur dit :

— Vous me voyez désolée, messieurs. Cette chère enfant qui m'inspirait la plus vive affection, vient d'être trouvée morte dans son lit.

— Vous avez eu raison de nous faire appeler, madame, répondit le commissaire ; aussitôt que le docteur aura procédé à ses constatations, je dresserai le procès-verbal du décès et j'y joindrai l'exposé des faits que vous voudrez bien m'indiquer. D'abord et avant tout la mort est-elle certaine ?

— Malheureusement, oui, répliqua le médecin qui venait de procéder à un examen rapide. Le décès doit remonter au commencement de la nuit dernière.

— A quelle cause l'attribuez-vous ?

— A une congestion cérébrale.

— A l'âge de cette jeune fille les congestions sont rares.

— Rares, oui, mais non sans exemples. Vous en avez la preuve sous les yeux.

— Je vais donc rédiger mon procès-verbal qui ne contiendra que quelques lignes, la mort étant reconnue par vous naturelle. Mme Dubief voudra bien me donner le nom et les prénoms de cette enfant.

— Elle se nommait Simone, dit l'institutrice.

— De son prénom, sans doute, mais le nom de famille ?

— Je ne le connais pas et elle ne le connaissait pas elle-même.

— Comment cela ?

— Simone était une enfant naturelle, confiée immédiatement après sa naissance à une nourrice du village de Vic-sur-Braisne.

— Par qui ?

— Par un homme qui ne s'est point nommé et n'est pas revenu...

— Vous êtes certaine, madame, que cette jeune fille ignorait le nom de son père et celui de sa mère ?

— J'en suis certaine...

— Voilà qui complique la situation... fit le commissaire...

— En quoi ?

— En ce que, ne pouvant dresser qu'un acte incomplet, je suis obligé d'en référer au procureur de la République...

— Mon Dieu, demanda Mme Dubief avec effroi, cette mort va-t-elle donc nécessiter ici une enquête ?

— L'enquête, madame, est inévitable, mais elle se fera très sommairement et n'amènera nul éclat fâcheux dans votre maison... J'enverrai ce soir mon rapport au parquet... L'enquête aura lieu demain, et, je vous le répète, elle sera de peu de durée...

Le docteur et le commissaire prirent congé de l'institutrice que cette affaire et ses suites préoccupaient d'une façon très pénible.

Justine resta dans la chambre pour veiller au chevet du lit.

Mme Dubief redescendit à son cabinet.

Tel était son trouble qu'elle avait oublié de parler au commissaire de la lettre remise par le facteur pour Simone, lettre qu'elle avait serrée dans sa poche après l'avoir reçue des mains de la concierge.

Elle s'en souvint et donna l'ordre au mari de Dorothée de la porter immédiatement au bureau du commissaire de police.

* *

Maurice en quittant sa mère, était allé chez le joaillier en renom de la rue de la Paix, faire emplette de quelques bijoux qu'il se proposait d'offrir à sa fiancée au moment de la signature du contrat.

Les achats terminés il alla les déposer chez lui et se

rendit ensuite à la rue de Verneuil où on l'attendait pour déjeuner.

Marie Bressolles montrait un visage tranquille, quoique son âme fût singulièrement tourmentée.

Elle avait la force de dissimuler sous une apparence du calme les préoccupations de son esprit.

Une chose surtout l'inquiétait.

— Pourquoi Simone ne lui donnait-elle pas de ses nouvelles ?

Le matin même elle avait prié son père de lui écrire.

C'était la lettre de M. Bressolles que la concierge montait à Simone et qui avait amené la fatale découverte.

Après déjeuner on alla faire un tour au Bois en voiture et vers quatre heures on rentra rue de Verneuil.

Maurice, en route, s'était souvenu que l'abbé Méryss l'avait chargé d'une commission, et la chose était trop grave pour qu'il fût possible de la remettre au lendemain.

Il devait aller chercher au bureau de poste de la rue d'Enghien et porter à l'hôtel de la rue de Suresnes la lettre de Michel Brémont qu'attendaient les associés.

En conséquence il prétextait une affaire urgente pour quitter sa fiancée, et il partit en annonçant qu'il reviendrait dîner.

Le matin, en s'habillant, il avait oublié de prendre l'enveloppe que l'abbé Méryss lui avait donnée la veille et qui devait lui servir à se faire remettre celle qu'il irait chercher rue d'Enghien.

Il se fit donc conduire chez lui afin de se munir de cette enveloppe.

On dînait à sept heures à l'hôtel Bressolles.

Le fils d'Aimée Joubert pouvait facilement se rendre rue d'Enghien, puis rue de Suresnes, et arriver longtemps avant l'heure du repas chez son futur beau-père.

LVIII

Nous avons quitté Mme Rosier au moment où après avoir placé ses hommes et leur avait donné une consigne, elle venait de s'installer dans l'intérieur du bureau de poste, attendant l'heure où viendrait se prendre au piège tendu, soit Lartigues, soit Verdier, soit un de leurs complices par qui on arriverait bien vite à eux...

La policière, en proie à d'indescriptibles angoisses, se désolait de voir le temps passer et personne ne venir...

A midi ses hommes avaient déjeuné à la hâte, sur le ponce, debout sur le trottoir ou assis sur les coussins de leur fiacre, se morfondant non moins que celle qui les commandait, en attendant le signal convenu.

Beaucoup de gens allaient et venaient dans le bureau de poste, faisant opérer les chargements, touchant des mandats, affranchissant des lettres, achetant des timbres, demandant des renseignements, etc.

Galoubet et Sylvain Cornu suffisaient à peine à étudier la physionomie des entrants et des sortants.

L'impatience nerveuse et les angoisses de Mme Rosier grandissaient pour ainsi dire de minute en minute.

A quatre heures elle pensait :

— Ils ne viendront pas... Peut-être ont-ils des soupçons... Sans doute ils vont m'échapper encore. Ah ! si cela était, Dieu ne serait pas juste !

Mille pensées sinistres assaillaient son esprit. Le doute entraînait de plus en plus dans son âme.

Cinq heures sonnèrent.

Rien !... Toujours rien !...

Sa montre à la main, Mme Rosier comptait les minutes qui lui paraissaient durer autant que des heures.

L'employé près duquel la policière se trouvait assise lui dit d'un ton de condoléance :

— Le temps vous paraît bien long, madame.

— Oui !... oh ! oui !...

— Je comprends ça... Quand on attend, ça n'en finit plus ? J'ai donc l'idée que votre homme ne paraîtra pas aujourd'hui, et que vous serez obligée de revenir faire ici une nouvelle station.

— A quelle heure ferment vos bureaux ?

— A huit heures.

— D'ici à huit heures on peut se présenter.

— Ça, c'est vrai... l'aura-t-il remettre de suite la lettre à celui qui la demandera ?...

— Oui, immédiatement... sans hésitation... de manière à ce qu'aucun soupçon n'ait le temps de pénétrer dans l'esprit de l'individu... J'ai pris mes précautions à l'extérieur... Qu'il vienne seulement... il ne nous échappera pas... j'en réponds !

Au moment où la policière achevait cette phrase un homme, dont on ne voyait, par l'ouverture du guichet que la poitrine, se présenta, une enveloppe à la main, et demanda :

— Avez-vous, monsieur, une lettre expédiée bureau restant, à cette adresse ?...

— I. J. K. 50, oui, monsieur... dit l'employé, la voici...

Et il tendit à la personne qui la demandait la lettre placée à côté de lui.

Mme Rosier, en attendant la voix qui venait de parler, avait été prise d'une sorte de vertige.

Elle se baissa rapidement pour voir le visage de l'homme attendant au guichet.

Une convulsion secoua son corps comme si elle avait été déchargée d'une digue électrique fortement chargée.

Ses yeux devinrent hagards ; ses lèvres tremblèrent ; elle voulut crier, mais aucun son ne s'éleva de sa gorge serrée...

Elle battit l'air de ses deux bras et tomba tout à coup à la renverse auprès de l'employé stupéfait.

Pendant ce temps Maurice gagnait la rue, et se tenait dans la voiture qui l'avait amené, et s'attendait sans être suivi.

Dans la partie réservée du bureau de poste on savait ce qui devait se passer et l'on somptait sur le spectacle émouvant d'une arrestation.

Aussi quand l'employé prononça : — I. J. K. 50, oui, monsieur... — toutes les têtes se tournèrent vers Mme Rosier.

Le spectacle ne fut pas celui qu'on attendait.

On vit la policière trembler, devenir livide et tomber.

On s'empressa de la secourir.

Une crise nerveuse tordait ses membres ; son inspiration haletante soulevait sa poitrine ; elle criait :

— Cette femme doit avoir une attaque d'émotion... dit quelqu'un. Il faut appeler bien vite ses médecins... sont dans la rue.

Un facteur sortit.

Sylvain et Galoubet entrèrent aussitôt.

— Qu'y a-t-il donc ? que s'est-il passé ? dit l'un d'eux.

— Je n'en sais rien, répondit le préposé au bureau de la poste restante. On est venu demander une lettre adressée à des initiales désignées d'avance ; on a attendu et au moment où je remettais cette lettre à la dame, madame s'est abattue comme si on lui avait frappé les jambes.

— Tonnerre ! s'écria Galoubet. L'homme qui a frappé et la patronne n'a pas donné le signal convenu.

— C'est à recommencer, dit philosophiquement Sylvain Cornu. Pas de chance tout de même.

Galoubet reprit :

— Faut mettre *illéo* la patronne dans la voiture et la conduire chez elle.

Mme Rosier était toujours secouée par des spasmes nerveux.

Une écume rougeâtre venait à ses lèvres.

— Vous feriez bien d'appeler un médecin, dit l'un des employés, la pauvre femme me fait pitié ; elle d'en avoir bigrement besoin.

Sylvain et Galoubet soulevèrent Mme Rosier et la portèrent jusqu'à la voiture d'où les deux agents venaient de descendre.

Ils s'installèrent en face d'elle sur la banquette devant et donnèrent l'ordre au cocher de les conduire rue de la Victoire.

Le troisième agent grimpa sur le siège de derrière et se suspendit aux ressorts, derrière la voiture.

CHEZ LES ENFANTS

Le gorge de l'enfant est un trésor délicat : au moindre embarras, donnez-leur du *Baume Rhumal*.

—Le bureau des écoles de Londres possède 165 cuisines et 110 buanderies.

AUX VOYAGEURS

Qu'ils se gardent bien de se mettre en route sans se munir d'une provision de *Baume Rhumal*.

—Il se fabrique en Angleterre 12 millions de chapeaux d'hommes par année.

UNE SURPRISE

On est agréablement étonné de l'effet bienfaisant d'une simple dose de *Baume Rhumal* sur la gorge embarrasée.



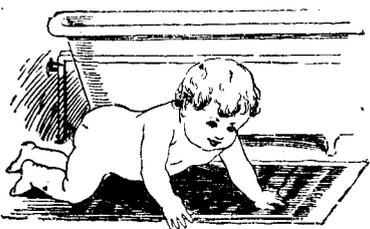
ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.



POUR LES ENFANTS

Aucun autre savon n'est aussi bon que le . . .

BABY'S OWN

Pur, Doux et Aromatique

Albert Toilet Soap Co., Mfrs,
MONTREAL

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai été absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

TELEPHONE BELL : EST 991

Mlle Eva Routhier
SALON DE MODES

Spécialité pour Chapeaux de Fourrure

1777, RUE SAINTE-CATHERINE

* MONTREAL *

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PEIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

JUSTE CRITIQUE



—Trois heures du matin et pas encore ramassé ! Bon sang de bon sang, en voilà un service mal fait !..

LES GRANDES INVENTIONS



Un jeune Pâleméliste a inventé un jouet amusant et peu coûteux, pour prendre part au concours de M. Lépine. Il a remarqué qu'après déjeuner son papa dormait profondément et ronflait même un tantinet. Il a songé à cette particularité pour s'en faire un amusement. Il suspend un bonhomme en papier au nez du dormeur, et le souffle cadencé fait danser le pantin d'une façon comique et continue.

Pourquoi perdre votre temps ici et là, pour acheter vos fourrures d'Automne et d'Hiver, quand, en vous rendant directement à

L'AMERICAN FUR STORE

vous avez satisfaction. Vous y verrez le plus bel assortiment à Montréal, en Manteaux, Boas, Colerettes, Etc., Etc., Etc.

American Hat & Fur Store
27 et 29 St-Laurent

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

En vente à cette importante librairie les Almanachs Hachette et du Drapeau pour 1902, aux prix de 40c, 50c, 60c, 90c, \$1.10 et \$1.20. Les Almanachs Vermot et Dupont à 50 cents ; 5 cents en plus par la poste. Aussi les almanachs suivants aux prix de 15 cents chacun : Comique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savoir-Vivre, du Voleur, Amusant, de l'Armée française, Guillaume, du Farceur, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes, des Gasconades, de la Bonne Aventure.

La Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chac n, bien illustrés par la photographie.

Le Figaro Illustré de Noël à \$1.00. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste.

Ecrire à **Dr. R.-H. KLINE, I.C.**

931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., 9.30 a.m., 4.00 p.m., 10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m.
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.
Départ de Springfield, 8.10 p.m.
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.

PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41, Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A.-J. Brunelle, Ludlow.

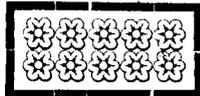
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

W.-F. EGG,
City Passenger Agent,
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

LE GRAND MAGASIN DEPARTEMENTAL DE LA PARTIE OUEST

O. LEMIRE & CIE

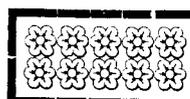
1163 ST-JACQUES 1163 Coin Fulford



C'EST LE MAGASIN...
DE TOUT LE MONDE

XXXX
CHEZ
XXXX

O. LEMIRE & CIE



Le bruit confus et régulier des foules immenses qui encombrant le **GROS MAGASIN**, sillonnant gaiement chaque allée et venue, est quelque chose de merveilleux à considérer. C'est le plus beau panorama qu'il y ait en ville. Acheteurs et acheteuses se perdent de vue dans la course pour des Cadeaux de Fêtes, attirés qu'ils sont par des centaines de nouveautés attrayantes. Mais le **GROS MAGASIN** peut répondre à toutes les demandes. Nos prix sont 25 pour cent plus bas que ceux des magasins ordinaires.

LE MAGASIN DE JOUETS LE PLUS AFFAIRE DU CANADA



SETS D'OUTILS

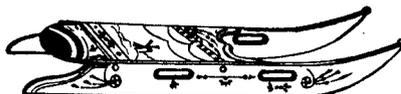
Sets d'outils pour garçons, toutes les grandeurs, depuis

10c jusqu'à \$1.50

SPECIAL

Pots à tabac et pipes de fantaisie, depuis 10c jusqu'à \$6.85

TRAINEAUX

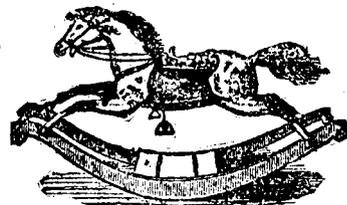


Traineaux de garçons, valant 25c pour 15c, valeur 30c pour 20c, valeur 35c pour 25c, valeur 45c pour 35c, valeur 60c pour 45c, jusqu'à \$2.90.

CHEVAL BERCANT

Cheval bercant, bien fait (peinturé), depuis

50c jusqu'à \$9.95



TUQUES ET CEINTURES

En laine. Noir, Blanc, Rouge, Bleu Marin, Bleu Royal, depuis 25c jusqu'à 60c.

JOUETS 25% MEILLEUR MARCHÉ QUE N'IMPORTE OÙ AILLEURS

JOUETS EN FER

Engins pour incendie. Dévidoirs à Boyaux, d'incendie. Trains de Chemin de Fer. Voitures de Patrouille. Soldats, Fusils. Cabriolets, etc. Depuis 25c jusqu'à \$2.65



TOUPIES MUSICALES

Toupiques musicales, bien décorées, depuis 10c jusqu'à 75c

SPECIAL

Nous avons un grand assortiment de Boîtes de Fantaisie, boîtes à barbe, boîtes à ouvrage de toutes sortes, etc., toutes marquées bon marché pour les fêtes.

CADRANS

Nous avons toutes les dernières nouveautés américaines dans les Cadres de Fantaisie, pour cadeaux du Jour de l'An.

Depuis 75c jusqu'à \$9.00

Aussi Cadres Electriques avec Batterie.



LAMPES

Grand choix de belles lampes, Depuis \$1.23 jusqu'à \$9.88

CABARETS

Cabarets nickelés, depuis 8c jusqu'à \$1.75

NOTRE MAGASIN RESTERA OUVERT TOUS LES SOIRS JUSQU'AU JOUR DE L'AN



CHAISES

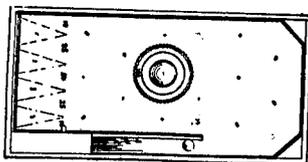
Jolies Chaises de Poupées, de toutes sortes.

Depuis 15c jusqu'à 55c.

MAISONS DE POUPÉES

Depuis 85c jusqu'à \$2.50

JEUX



Jeux bagatelles, toutes les grandeurs. Depuis 15c jusqu'à \$2.40. AUSSI 150 sortes de jeux de toutes sortes différentes. Nos prix sont depuis 10c jusqu'à \$12.00

PARFUMS

Nous venons de mettre en stock pour les fêtes un grand choix de Parfums Français, toutes Sortes.

BLOUSES

Blouses en Soie, Hemstitched Noir, Bleu, Rose et Cardinal. Valeur \$5.00 pour \$3.45

FOURRURE

Nous avons mis en stock un grand assortiment de Collets, Collerettes, Manchons et Boas en Fourrure, pour les fêtes.

Aussi Boas en Plume d'Austruche de toutes sortes.



Argent
Comptant

O. LEMIRE & CIE, 1163 RUE ST-JACQUES

OU TOUS LES TRAMWAYS CORRESPONDENT

Telephone des Marchands 1207 Telephone Bell, Up-Town 2739

Un seul
Prix